
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA PEUR DE L'AMOUR

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

PREMIERS POÈMES .... 1 vol.
POÈMES .... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS .... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE .... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX .... 1 vol.
LA SANDALE AILÉE .... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE .... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE .... 1 vol.
LE TRÈFLE BLANC .... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS .... 1 vol.
LE BON PLAISIR .... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT .... 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE .... 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT .... 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT .... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES .... 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES .... 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES (Illustrations de Maxime Dethomas).

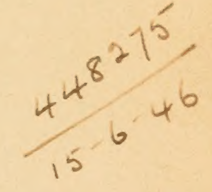
François Joseph

HENRI DE RÉGNIER

La Peur de l'Amour

— *ROMAN* —





PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 15
Cinquante-neuf exemplaires sur Hollande, numérotés de 16 à 74
et trois exemplaires sur Chine, marqués A, B, C.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

A

LAURENT EVRARD

EN SOUVENIR DE VENISE ET DU PALAIS DARIO

PREMIÈRE PARTIE

I

Dans le vestibule de l'hôtel, M. Roissy se regardait à la haute glace qui le reflétait tout entier. Elle lui montrait un homme robuste, aux épaules solides, au visage plein et dont la barbe grisonnait. Les yeux de M. Roissy se détournèrent de son image et s'abaissèrent vers un étui en cuir qu'il avait tiré de sa poche. Du pouce, il y tâta familièrement les cigares rangés; il en choisit un qu'il fit craquer d'une pression légère en l'approchant de ses narines.

Au parfum du tabac se mêlait une petite odeur de camphre : M. Roissy fit la moue. Ses vêtements sentaient l'armoire. En effet, un séjour presque continuel à la campagne lui rendait assez rare l'usage de la redingote et du « haut de forme », et M. Roissy ne renouvelait ces pièces de sa toilette qu'à des intervalles irréguliers. Son chapeau sur-

tout l'offusquait : il datait au moins de deux ans. Cela se voyait à ses ailes trop relevées et à l'étroitesse de son ruban. M. Roissy eut un mouvement d'humeur. Cependant, on ne peut aller à un enterrement avec un « melon » et un « complet » de fantaisie !

Brusquement, la pensée de la mort — bien qu'il s'agît de la mort d'un autre — l'assombrit. Il avait la mine fatiguée, quoiqu'il eût passé pourtant une assez bonne nuit, après les six heures de chemin de fer qu'il avait faites pour venir de sa propriété des Aulnaies, dans l'Aisne, à Paris où il était arrivé la veille au soir. Il ne regrettait certes pas ce voyage. La lettre du jeune Marcel Renaudier lui annonçant la mort de son père, Paul Renaudier, était touchante en son laconisme. Le pauvre garçon dans son chagrin avait songé à ce vieil ami de la famille. M. Roissy était flatté que l'on comptât sur sa sensibilité et que l'on appréciât les consolations qu'il pouvait apporter dans une pareille circonstance.

Il en est où l'on ne se dérobe point et M. Roissy n'eût pas voulu manquer à accomplir ce dernier devoir envers Renaudier. Paul Renaudier et lui se connaissaient de tout temps. Depuis qu'il habitait toute l'année aux Aulnaies, leurs rencontres étaient devenues plus rares, mais la mort ravive les souvenirs et il avait pris le train. D'ailleurs, il avait eu raison d'agir ainsi. Le mouvement l'avait distrait

de son émotion. Chez lui, la soirée eût été lugubre. Certes, durant la route, ses pensées n'avaient pas été joyeuses, mais c'était toujours, et, malgré tout, pour un Parisien comme lui, un plaisir qu'une arrivée nocturne à Paris, dans le tumulte de la grande ville. Il aimait l'entrée en gare, dans l'éclat des lampes électriques, la lutte pour les bagages, l'odeur du fiacre, le trajet à travers les rues, l'installation à l'hôtel, — à cet Hôtel Rivoli, en face des Tuileries, où il descendait chaque fois que quelque affaire le forçait à quitter les Aulnaies, d'où il amenait parfois avec lui sa fille Juliette pour une visite à la modiste ou à la couturière.

Juliette, du reste, avait été la première à lui conseiller de partir. Marcel Renaudier et elle jouaient ensemble, dans leur enfance. Fillette avec sa robe courte et sa natte sur le dos, garçon fluet et délicat, on se retrouvait aux Tuileries ou au jardin du Palais-Royal...

M. Roissy répondit des yeux au salut du portier et aspira une bouffée de son cigare. Il le constata de goût fin et fort. Debout au seuil, il sentit la chaleur d'un rayon de soleil sur son visage et dans sa barbe grise. Par les arcades ensoleillées, il apercevait la rue de Rivoli et, derrière les grilles à piques dorées de la Terrasse des Feuillants, les arbres qui alignaient leur double rangée. Au delà, les quinconces en contre-bas, dessinaient leurs cimes encore

nues sur un ciel frais où s'éparpillaient de petits nuages floconneux.

M. Roissy s'était avancé jusqu'au bord du trottoir. Un rire lui fit retourner la tête. Deux ouvrières, en passant, s'égayaient de la grimace d'un garçon boucher, en blouse mauve et en tablier blanc, son aiguisoir au côté. Leurs frimousses plurent à M. Roissy; il les suivit du regard le long de la galerie qu'éclairaient obliquement les ouvertures diminuées des arcades. Dans le brouhaha de la rue, il croyait distinguer le claquement de leurs talons et il fit lui-même quelques pas sur les dalles.

La devanture d'un bijoutier l'arrêta. Sur des peluches rases, des bijoux baroques s'étalaient : des bagues compliquées, des agrafes bizarres et saugrenues, des colliers hétéroclites. M. Roissy haussa les épaules. Ce n'était pas parmi ces brimborions prétentieux qu'il chercherait le cadeau qu'il voulait rapporter à sa fille. Ce qu'il lui eût fallu et qui eût convenu au caractère de la beauté saine et fraîche de Juliette, c'eût été le feu, la couleur, la transparence des belles pierres. Malheureusement, il n'était plus riche; il vivait à la campagne et il avait dû même s'interdire Paris, ce Paris où il était né et où il avait vécu sa jeunesse longtemps prolongée.

Il avait abandonné l'étalage du bijoutier pour celui d'un photographe. Derrière la vitre, Paris lui apparaissait en ses monuments, ses églises, ses

palais, ses promenades, ses fontaines et ses célébrités. Les portraits d'actrices l'intéressèrent. Ah ! l'époque était loin où, jeune homme, il courait les théâtres en compagnie de Paul Renaudier ! Il soupira. La fumée de son cigare monta bleuâtre, comme un encens de regret, devant les figures immobiles qui lui souriaient, et il se remit à marcher doucement jusqu'à la rue des Pyramides.

Sur le terre-plein, du haut de son piédestal, la statue dorée de Jeanne d'Arc se dressait fièrement. Robuste en son armure anguleuse, elle maîtrisait le lourd cheval dont le sabot levé luisait dans le soleil. A la grille qui entoure la base du monument, des couronnes étaient suspendues, en zinc colorié, en porcelaine peinte, en fleurs fanées. M. Roissy fit tomber de l'ongle la cendre de son havane. Bientôt, il verrait de pareils emblèmes au char funèbre du pauvre Renaudier.

M. Roissy tira sa montre. Elle marquait dix heures. L'enterrement était pour midi, à Notre-Dame-des-Victoires, car les Renaudier logeaient rue de Valois. Il suffirait d'être à onze heures et demie à la maison mortuaire. Jusque-là, que ferait-il ? Déjeuner ? il n'avait pas faim. Il se contenterait aujourd'hui de quitter un moment le cortège et d'entrer chez un pâtissier. Cette halte le reposerait, car le trajet serait long de la rue de Valois au Père-Lachaise; mais, après tout, cette promenade

à travers Paris ne serait pas trop pénible et, le soir il irait demander à dîner à son ami Anatole de Valenton.

Valenton! Si M. Roissy avait été lié dès sa jeunesse avec le pauvre Paul Renaudier, M. de Valenton avait tenu une grande place dans les années du milieu de sa vie, et ce nom n'éveillait en son esprit que des images agréables. Le comte de Valenton avait été le personnage important de la petite coterie de viveurs et de bons garçons dont M. Roissy faisait partie, alors qu'il était encore de ce monde, c'est-à-dire quand il habitait son bel appartement du quai Malaquais. Il n'y rentrait guère que pour dormir, car il préférait vivre hors de chez lui, aux courses, au cercle et dans tous les lieux où l'on s'amuse. M. de Valenton avait été mêlé intimement à cette brillante existence qui s'était terminée, pour M. Roissy, par sa retraite aux Aulnaies, où il était allé reposer au grand air sa santé un peu surmenée et réparer le désordre de sa bourse, dont le fond avait laissé couler à mailles trop larges le plus clair de son contenu.

La perspective de passer la soirée avec M. de Valenton l'égaya, et l'idée que M. de Valenton pourrait être absent de chez lui le contraria. Comment n'avoir pas songé à l'avertir, ainsi que chaque fois qu'il venait à Paris? Décidément, la mort de Renaudier l'avait désemparé. Mais pour-

quoi, avant l'enterrement, n'irait-il pas serrer la main de Valenton? Il avait le temps.

M. de Valenton occupait, rue des Mathurins, un des hôtels qui donnent sur le boulevard Haussmann. M. Roissy cheminait allégrement. Dans son esprit versatile, M. de Valenton remplaçait Renaudier. On l'eût fort étonné si on lui eût dit, à cet instant, qu'il était à Paris pour autre chose que pour voir M. de Valenton, — d'autant plus qu'une quinzaine auparavant il avait reçu de son ami un billet où celui-ci parlait de certains projets sur lesquels il aurait désiré consulter le châtelain des Aulnaies. Cette lettre lui revint en mémoire. M. de Valenton s'en expliquerait, sans doute, après dîner, surtout si Bernard d'Argimel n'était pas là.

Ce Bernard d'Argimel n'était qu'un parent assez éloigné de M. de Valenton, qui le traitait comme son fils. Orphelin, sans fortune, élevé par les soins de M. de Valenton, Bernard d'Argimel lui devait tout. M. de Valenton avait subvenu à ses besoins, aussi bien aux dépenses de son éducation qu'aux fantaisies de sa jeunesse. Plus tard, il avait fourni les fonds nécessaires aux entreprises industrielles du jeune homme, devenu ingénieur distingué. Bernard d'Argimel dirigeait une société d'usines hydrauliques en Dauphiné, au pays de la « houille blanche », et ces travaux l'obligeaient à d'assez fréquentes absences de Paris qui ne plaisaient qu'à demi à

M. de Valenton. Son seul désir était de garder Bernard auprès de lui, mais il comprenait qu'il était indispensable pourtant de lui laisser une certaine liberté. Aussi s'appliquait-il avec une délicatesse prudente à lui épargner tout sentiment de dépendance. Il lui avait aménagé, au rez-de-chaussée de son hôtel, un appartement particulier.

Au fond d'une cour pavée, l'hôtel de M. de Valenton montrait ses deux étages à hautes fenêtres. M. Roissy montait les marches du perron tandis que retentissait la sonnerie du portier. Le domestique, aussitôt la porte ouverte, lui adressa un sourire familier et respectueux.

— Bonjour, Justin ! Monsieur le comte est-il là ?

— Oui, monsieur. Si monsieur veut attendre dans la bibliothèque… Je vais prévenir monsieur le comte.

Justin accompagna M. Roissy et l'introduisit dans une vaste pièce où il le laissa seul. M. Roissy regarda autour de lui avec plaisir. Derrière le grillage des armoires Louis XVI les reliures luisaient doucement. Au plafond, un lustre balançait ses pendentifs de cristal. Une grande table crispait ses bronzes en rocaille. Au-dessus de la cheminée une glace dormait en ses dorures contournées, sculptées en guirlandes et en coquilles. M. Roissy s'y considéra. Sans son chapeau démodé, il avait moins cet

aspect provincial qui le chagrinait tout à l'heure. Satisfait, il fit bouffer ses cheveux, ouvrit largement sa redingote et tapota au revers un bouquet de violettes, acheté place de l'Opéra, à une gentille vendeuse goguenarde et rousse. La fraîcheur du matin lui avait rendu bonne mine. Il marcha de long en large. Devant une console dont le marbre semblait fait de feuilles d'automne tassées, il s'arrêta. Une petite Bacchante de terre cuite s'y dressait en son argile vineuse et dansante. Ses cheveux abondants, retenus par une bandelette, surmontaient son visage délicat et gai, au nez droit, à la bouche un peu gonflée. Son corps souple se cambrait sous la tunique qui découvrait les seins et se rattachait à la hanche en laissant voir les jambes longues, et comme impatientes à l'appel d'un rythme où elle allait mêler le mouvement de sa grâce et que ses doigts imitaient sur la peau tendue d'un tambourin pampré. M. Roissy avait pris en ses mains la statuette : la petite Bacchante clodionesque lui rappelait vaguement sa fille Juliette.

— Comment, c'est vous, mon cher ! Quel heureux vent vous amène?

M. de Valenton serrait la main de M. Roissy, qui fut sur le point de répondre qu'il était à Paris pour un enterrement, mais le sentiment de luxe tranquille, de solide opulence, qui se dégageait du lieu, le sourire enivré de la petite Bacchante et l'ennui

de s'appesantir sur des pensées qui l'attristaient lui firent dire, d'un air détaché :

— Oh ! rien !... une affaire...

— Parfait ! Vous déjeunez avec moi ? Et comment va-t-on aux Aulnaies ?

M. Roissy fut étonné du ton d'empressement de M. de Valenton.

— Mais, très bien, mon bon !

— Et vous n'avez pas amené votre fille ?

— Non : je suis parti vite, à l'improviste.

— Savez-vous qu'il y a plus d'un an que je ne l'ai vue ? En novembre, quand vous êtes venus, j'étais en Dauphiné avec Bernard. Il tenait absolument à me montrer ses usines... Moi qui déteste les voyages !... Enfin !... Paris ne la tente donc pas, mademoiselle Juliette ? Homme heureux, vous avez une fille jolie et raisonnable !

M. Roissy acquiesça modestement.

— Que voulez-vous, mon cher nous sommes des campagnards. Elle adore les Aulnaies.

— Alors elle est un peu bergère, comme on disait jadis !... Ah ! vous regardez mon Clodion. Tenez, il ressemble un peu à mademoiselle Juliette... pour la tête, s'entend !

Et M. de Valenton tourna légèrement sur son socle la délicate merveille.

— Oui, je l'ai achetée, l'autre jour, à la vente Calbet. Elle plaisait à Bernard, et vous savez ma

faiblesse envers ce grand garçon. Eh oui! je cherche tout ce qui peut lui rendre la maison agréable, le retenir auprès de moi, mais je n'y réussis pas comme je voudrais. Je suis souvent seul. Ainsi, aujourd'hui, Bernard est absent; il ne rentrera à Paris que dans la nuit... Quelle fameuse idée vous avez eue de venir me demander à déjeuner, mon cher Roissy!

M. Roissy examinait, incertain, la pointe de ses bottines.

En les mettant, ce matin, il avait craint qu'elles ne fussent un peu étroites et ne lui fissent mal. Il les considérait de haut, à ses pieds qu'elles gênaient un peu. Avec elles il lui faudrait grimper l'escalier raide de l'appartement des Renaudier, de là gagner Notre-Dame-des-Victoires, ensuite arpenter les rues interminables qui conduisent au Père-Lachaise. Une fois là, il foulerait la terre des morts, cette terre grasse qui alourdit les semelles et les rend pesantes à enjamber les tombes. Et il éprouvait une sorte de paresse à quitter le tapis moelleux où s'enfonçaient ses talons et qui, s'il le voulait, se prolongerait sous ses pas jusqu'à la salle à manger où un siège confortable l'attendait devant une table bien servie. Quoi de plus propre que les nourritures savoureuses et les vins parfumés pour dissiper les idées noires où le ramenait l'approche de l'heure des obsèques du pauvre Renaudier?

M. de Valenton avait remarqué l'hésitation de son ami.

— Allons, vous restez!

— C'est que... c'est que... — murmura M. Roissy avec embarras — il faut que je sois à midi...

M. Roissy toussa deux fois.

— Eh bien non, mon cher, il faut que j'aille à un enterrement... celui de Paul Renaudier... vous savez, Renaudier...

Il s'assombrissait. Renaudier était son contemporain, — leur contemporain, car Valenton et lui étaient à peu près du même âge. Si M. de Valenton atteignait la soixantaine, lui n'en était pas loin, et il ajouta :

— D'ailleurs, Renaudier était malade depuis des années, à moitié paralysé.

Il redressait son torse robuste et s'assura sur ses jambes encore solides, des jambes de chasseur, qui pendant des jours entiers, dans les labours, poursuivaient les perdreaux, de remise en remise. M. de Valenton le regardait, narquois et indulgent. Il connaissait son Roissy, sa peur de la mort, son égoïsme. Déjeuner avec lui serait moins mélancolique que de s'asseoir seul en face de la place vide de Bernard d'Argimel, et, au fond, Roissy ne demandait qu'un prétexte à s'épargner une corvée pénible. Aussi M. de Valenton reprit-il négligemment :

— Mais alors ce Renaudier, c'est une délivrance!... Du reste, j'ai lu ses livres, il détestait la vie. Il proclamait la vanité de tout; il réclamait le néant. Il l'a!

M. Roissy acquiesça :

— Ah! c'est bien vrai; j'ai rarement rencontré un pessimiste de sa force! Mais cependant, à cause de son fils...

M. de Valenton leva les sourcils :

— Son fils! mais est-ce qu'il s'apercevra seulement de votre présence? Vous irez le voir dans la journée, à son retour du cimetière. C'est à ce moment qu'on a besoin de consolations.

M. Roissy hésitait :

— Vous croyez?...

— J'en suis certain.

— Mais j'ai écrit au jeune homme que je serais là.

— Bah! vous direz que vous avez manqué le train... Qu'est-ce qu'il y a, Justin?

Le domestique présenta sur un plateau un télégramme dont M. de Valenton déchira la bande pointillée.

— C'est de Bernard... Ah! il ne reviendra que demain.

Il y avait dans la voix de M. de Valenton un léger accent de mélancolie et sur sa figure un peu de dépit. Il resta un instant silencieux. M. Roissy

contemplait la petite Bacchante en terre cuite. M. de Valenton le rejoignit.

— Oh! les vieux garçons, mon cher Roissy! Vous avez de la chance, vous, d'avoir auprès de vous un frais visage pour vous tenir compagnie!

Il soupira. M. Roissy ricana sans répondre. Dansante et délicate, la statuette se cambrait en son argile vineuse, au-dessus du marbre rougeâtre et veiné comme une feuille de vigne à l'automne.

II

Les galeries du Palais-Royal commençaient à s'éclairer quand M. Roissy sortit du magasin de maroquinerie où il était entré pour acheter un cadeau à sa fille. Il avait choisi un porte-monnaie, Juliette ayant justement perdu le sien, quelques jours auparavant. M. Roissy, en glissant le paquet dans sa poche, leva les yeux. Un homme avec sa lance à feu allumait les lanternes à gaz suspendues à chacune des arcades et dans chacune faisait jaillir une petite lueur d'or.

Au jardin, les allées crépusculaires étaient désertes. Sous les charmilles, une loueuse rangeait quelques chaises de paille. Les parterres étalaient derrière leurs grillages la verdure de leurs gazons qui contrastait avec le terreau sombre des platesbandes. Des statues blanches s'érigeaient symétriquement sur leurs socles. Un vent aigre ridait le bassin où le jet d'eau baissé murmurait. L'endroit exhalait cette tristesse particulière aux lieux que la vie abandonne. Tout à l'heure, le maroquinier se

plaignait. Il disait les magasins se fermant l'un après l'autre, les clients rares, le trafic languissant, la solitude de ce promenoir jadis brillant et fréquenté du public, et devenu maintenant, en plein Paris, un coin de province démodé.

M. Roissy songeait vaguement à ces choses en fumant le cigare qu'il achevait avant d'aller, rue de Valois, chez Marcel Renaudier. L'appartement des Renaudier donnait sur le jardin du Palais. Comme M. Roissy regardait si les fenêtres étaient éclairées, un pas retentit derrière lui : M. Roissy se retourna. Le monsieur, à sa vue, fit un geste avec sa canne. Qui était donc ce personnage?... cette démarche saccadée, cette cravate flottante, ce chapeau sur l'oreille, cet air à la fois funambulesque et élégant, ce visage carré à moustache en croc, ce monocle sous un sourcil nerveux...

— Eh bien, monsieur Roissy, — disait une voix qui nasillait un peu, — vous ne me reconnaissez pas?

L'homme laissa tomber son monocle retenu par un large ruban noir. La voix mordante continua :

— Mais oui, moi, Cyrille Buttelet!

M. Roissy mit sa main entre les doigt maigres et secs que lui tendait le peintre.

Ils s'étaient rencontrés quelquefois chez Renaudier, à une époque où Cyrille Buttelet faisait le portrait de l'écrivain. M. Roissy habitait déjà les

Aulnaies, mais il venait souvent à Paris, dont il n'était pas encore déshabitué et où le rappelaient des affaires à régler. Il y avait environ sept ans de cela. Renaudier éprouvait alors les premières atteintes du mal qui devait lentement le détruire. M. Roissy revit l'étroit cabinet de travail de Renaudier, garni de livres du haut en bas, le bureau encombré de paperasses, les deux photographies de Schopenhauer et de Flaubert, un dessin qui représentait Henri Heine, le fauteuil à bras d'acajou où se cramponnaient les mains crispées de Renaudier lorsque, entre deux sarcasmes contre la vieille ennemie, — la vie, — quelque douleur suraiguë le renversait au dossier, les paupières closes et la figure contractée. Il revoyait tout cela, et la rose, toujours fraîche et chaque jour renouvelée, dont la tige épineuse trempait dans un long vase de cristal, et la petite fiole, pleine d'une liqueur blanchâtre, près de laquelle reposait en son étui la bienfaisante et dangereuse seringue à morphine.

— Vous venez sans doute de chez Marcel Renaudier, monsieur Buttelet? Moi, j'y vais. Je suis arrivé trop tard pour l'enterrement, mais je ne veux pas laisser passer cette journée sans embrasser ce pauvre enfant.

M. Roissy s'émouvait soudain. Son âme frivole et légère était prompte aux impressions diverses, bien que les agréables y durassent davantage que celles

qui ne l'étaient point. Buttelet l'écoutait sans répondre. Comme M. de Valenton, il connaissait son Roissy. Renaudier, lui non plus, ne conservait guère d'illusions sur son ami. Buttelet se souvenait d'avoir entendu souvent Renaudier, clairvoyant en sa misanthropie, analyser amèrement ce caractère d'égoïste aimable.

M. Roissy s'inquiétait du silence de Buttelet. Il reprit :

— Le pauvre enfant ! Il doit être dans un état à faire pitié.

Il y avait dans la voix de M. Roissy de l'interrogation et de l'anxiété. L'idée de se trouver seul à seul avec Marcel en larmes le troublait. Il regrettait maintenant de n'être pas allé à l'enterrement. Il aurait profité du désordre des condoléances. Tandis qu'à présent il s'attendrirait, dépasserait malgré lui le chagrin qu'il était naturel d'éprouver de la mort de Paul Renaudier, et, timidement, il demanda :

— Dites donc, monsieur Buttelet, est-ce que Marcel a du monde avec lui ?

Cyrille Buttelet sourit ironiquement. Il lisait dans la pensée de M. Roissy en homme habitué à déchiffrer ce que les physionomies expriment du sentiment secret de chacun. Mais pourquoi décourager en M. Roissy un effort qui devait coûter à son égoïsme ? D'ailleurs, Marcel serait peut-être con-

tent de voir l'ami de son père. Mieux valait donc rassurer M. Roissy.

— Il est avec un de ses camarades qui s'appelle Antoine Fremaux, et que j'ai rencontré parfois à Venise.

M. Roissy soupira, soulagé.

— Bien !... Ah ! c'est vrai, vous habitez là-bas une partie de l'année !...

— Oui. Palais Aldramin, Rio Ognisanti, à San Trovaso. Si jamais... Bonsoir, cher monsieur.

Et le peintre s'éloigna dans le jardin désert qui, par ses galeries couvertes et ses arcades éclairées, a un vague rapport de dimension et d'architecture avec la place Saint-Marc et sur lequel passait dans le ciel assombri le vol presque vénitien de trois pigeons attardés.

Devant la maison des Renaudier, M. Roissy boutonna sa redingote et ôta du revers le bouquet de violettes qu'il y avait épinglé le matin en allant chez M. de Valenton. Ici les marches de l'escalier se succédaient usées et inégales. Sur les paliers s'ouvraient des portes peintes en jaune. Décidément, l'aspect de la maison était médiocre. Aux Aulnaies, au moins, on avait de la lumière, de l'air, de l'espace, et on jouissait d'une sorte d'aisance campagnarde. Si la vie n'est pas drôle, il faut du moins s'arranger pour la subir dans des conditions acceptables et celles où Renaudier avait vécu la sienne avaient

de quoi augmenter son pessimisme. Et M. Roissy songeait qu'il deviendrait hypocondre, s'il lui fallait chaque jour monter un pareil escalier et tirer un cordon de sonnette comme celui qu'il agitait de la main.

Un bruit de pas interrompit ses réflexions. Une vieille bonne ouvrait la porte. Elle reconnut M. Roissy et s'essuya les yeux à son tablier.

— Oui, c'est moi, ma pauvre Ernestine. Ah! quel malheur !

Ernestine larmoya :

— Ah ! monsieur Roissy ! Quelle misère !... sans compter que monsieur Marcel va se faire du mal à pleurer. Il ne veut rien prendre, pas même un bouillon, et, en rentrant du cimetière, il n'a pas voulu se changer. Prêchez-le un peu, monsieur Roissy ; moi, j'y perds mon latin.

Elle précédait M. Roissy à travers l'étroit vestibule où sur une table, au milieu de quelques cartes de visite, brûlait une lampe qui sentait le pétrole et dont elle baissa la mèche en passant.

Au coin de la cheminée du salon, Marcel Renaudier était assis dans un fauteuil, la tête basse et l'air accablé. A l'entrée de M. Roissy, il se mit debout. Il était maigre dans son habit noir; il cacha son visage dans ses mains longues. Ses épaules tressaillirent à ses sanglots et il répétait d'une voix brisée :

— Ah! monsieur Roissy, monsieur Roissy!...

En ce moment, la mort de Renaudier parut à M. Roissy une perte irréparable. En face de Marcel, il s'était laissé tomber sur une chaise et gémissait :

— Un ami de quarante ans, un ami charmant... Se quitter à jamais sans avoir pu se dire adieu et n'avoir pas même pu arriver à temps pour l'enterrement!...

Ses paroles retentissaient dans la pièce sonore et, tout en parlant, M. Roissy se calmait. Il remarquait les bottines terreuses de Marcel. Dans l'âtre une bûche consumée se rompit. M. Roissy en rassembla machinalement les tisons. Au fond du salon, il apercevait l'ami de Marcel, qui se tenait discrètement à l'écart d'eux.

C'était un petit jeune homme soigneusement rasé, la figure fine, le teint pâle, avec de grands yeux gris bleu, un peu cernés, et des cheveux blonds et plats. Son corps menu était serré dans une jaquette étriquée. Il portait au doigt une grosse bague et posait fréquemment ce doigt surchargé à sa tempe, en une attitude de fatigue et de rêverie.

— Vous devriez, monsieur, m'aider à persuader à Marcel qu'il ne peut pas rester ici. Il faudrait qu'il voyageât... Oui, Marcel, croyez-moi, croyez en mon expérience...

Et le jeune homme glabre fit le geste de quelqu'un qui a connu toutes les tristesses et ferma ses

beaux yeux cernés tandis qu'un éclair du foyer faisait étinceler la pierre de sa bague. Il s'exprimait d'une voix un peu traînante et solennelle, qui pesait sur certains mots. M. Roissy acquiesçait de la tête et allait lui répondre, quand Marcel Renaudier le prévint :

— Non, non, Fremaux. Je veux rester ici, dans cette maison. Je ne veux pas fuir le souvenir de mon père. Non, c'est impossible.

Il y avait dans son refus de l'effroi et de l'impatience et il se tourna vers M. Roissy comme pour lui demander secours.

Antoine Fremaux appuya mélancoliquement son index à sa tempe et soupira comme quelqu'un dont les délicatesses sont mal comprises.

— Mais, mon cher Marcel, qui vous propose d'oublier ? Ce n'est pas seul que vous partirez, et vous emmènerez avec vous un compagnon mystérieux. Vous irez ensemble en l'une de ces villes mortes où l'on est tout à ses pensées et dont les noms sont chers aux âmes douloureuses. Elles sont les villes du songe. Elles adoucissent notre mal et ne le guérissent pas. Vous devriez partir pour Venise, mon cher Marcel, car c'est au miroir de ses eaux qu'on revoit le mieux les ombres aimées.

Il s'était tu et regardait autour de lui. Marcel, silencieux, tisonnait. La pendule sonna six heures.

Marcel se renversa dans son fauteuil. Ses pleurs coulèrent de nouveau.

— C'est à six heures qu'il est mort, au moment d'aller à table. Il est tombé en traversant le vestibule... Mort, mort, mort...

Et il répétait ce mot d'une voix sourde, tandis que Fremaux changeait de doigt sa grosse bague, et que M. Roissy songeait qu'il était attendu par M. de Valenton. Cela le remettrait du spectacle lugubre qu'il avait devant lui. Pauvre Marcel! il était à plaindre de demeurer en cette maison funèbre, si solitaire, si vide! Aussi pourquoi ne voulait-il pas en croire son ami? Voyager le distrairait. La douleur s'use au contact des choses. On a tort de demeurer à se ronger! Néanmoins lui, Roissy, ne voulait pas abandonner le pauvre garçon sans lui donner une marque de son amitié. Il avait repris, sur le guéridon, son chapeau qu'il brossait à la manche de sa redingote.

— Allons, mon petit Marcel, il faut que je vous dise adieu... j'ai mon train... Ah! la vie est cruelle. Votre père avait raison.

La physionomie de M. Roissy exprimait un sincère dégoût de l'existence. Il continua :

— Et je comprends votre peine, mon cher Marcel, et je comprends aussi combien il vous est difficile de céder au conseil de monsieur Fremaux; mais cependant, si, un jour, vous sentiez le besoin

de changer de place, n'oubliez pas que vous avez des amis, aux Aulnaies, qui seront toujours contents de vous y accueillir. Et je ne vous dis pas seulement cela en mon nom, mais en celui de ma fille Juliette. Elle m'a chargé de toute sa sympathie pour vous, la chère petite.

Au nom de Juliette, le triste visage de Marcel s'éclaira. M. Roissy brossa son chapeau d'un air embarrassé.

— Alors, c'est convenu. Vous n'aurez qu'un mot à écrire et on préparera votre chambre... Oh! pas maintenant, naturellement. Vous êtes trop malheureux. Et puis, pour Juliette même, n'est-ce pas?... les jeunes filles sont impressionnables : cela la frapperait de vous voir ainsi... Mais plus tard... Courage, mon pauvre Marcel... Bonsoir, monsieur!

Marcel accompagnait M. Roissy dans le vestibule. Il le regarda mettre son pardessus, qu'il boutonna soigneusement. Deux larmes brillaient au coin des paupières du jeune homme et ce fut d'une voix tremblante qu'il murmura :

— Remerciez bien mademoiselle Juliette.

Cependant la porte se refermait derrière M. Roissy en faisant vaciller à son souffle la petite lampe à pétrole.

Quand Marcel fut de retour au salon, Antoine Fremaux s'examinait à la glace de la cheminée :

— Il a l'air d'un excellent homme, ce mon-

sieur Roissy ! Pourquoi n'iriez-vous pas chez lui?

Marcel fit un geste vague. Fremaux lissait de sa main baguée ses cheveux plats.

— Il faut que je vous quitte. Vous avez besoin de repos, et moi aussi. Je suis très las, ce soir. Oui, j'ai eu les fièvres, l'automne dernier, à Venise, et, quand on les a eues, ces fièvres de la lagune, elles vous laissent dans un état de sensibilité, de nervosité...

Il considérait avec complaisance son image nonchalante et romanesque. Il ajouta :

— Et je dois demain prendre congé de la comtesse Cantarini qui repart pour l'Italie... une amie de là-bas, une amie très chère et très belle...

Demeuré seul, Marcel Renaudier se rassit. Ses regards tombèrent sur ses bottines terreuses. Cette argile qui les souillait, c'était la terre des morts, celle qui recouvrait maintenant ce qui avait été Paul Renaudier, — et longuement, amèrement, il pleura...

III

Les jours qui suivirent la mort de son père furent lamentables pour Marcel. Son chagrin se mêlait à une immense fatigue. Elle datait de cette après-midi où, derrière le cercueil de Paul Renaudier, il montait les pentes populeuses qui mènent au Père-Lachaise. Depuis lors il lui semblait continuer interminablement à gravir ce chemin funèbre. Il ressentait dans tous ses membres une pesante courbature. Sans force, il restait à la maison dans une sorte de morne somnolence. Quelquefois, durant ces journées d'abattement, Marcel se levait du coin de la cheminée où il rêvassait, pris d'une inquiétude subite et d'une anxiété vague, et il s'approchait de la croisée. Elle donnait sur le jardin du Palais-Royal. Il étalait obliquement son espace rectangulaire bordé de galeries égales, tantôt boueux, tantôt sec, désert de promeneurs ou animé de jeux d'enfants. Le jet d'eau du bassin jaillissait droit sous l'ondée ou se courbait sous le vent, et Marcel contemplait un instant ce paysage familier.

Il l'avait toujours connu. Il ne se rappelait pas avoir habité ailleurs que rue de Valois. Il avait joué dans ce jardin... Plus tard, il le traversait plusieurs fois par jour. Il n'ignorait aucun de ses aspects : sa tristesse solitaire l'hiver, son charme frileux de printemps, sa poussière d'été, son humidité d'automne, ses dimanches où la musique militaire retentissait. Des galeries, il savait un à un les magasins. Il les avait vus dépérir l'un après l'autre, descendre du luxe à la pacotille. Les restaurants s'étaient fermés successivement. Leurs devantures de fruits et de primeurs s'étaient dégarnies, où il s'arrêtait jadis si souvent à considérer les pêches sur leur mousse et les ananas entre leurs feuilles. Décor de ses mélancolies d'adolescent, de ses inquiétudes de jeune homme, il avait éprouvé là ses premières transes au sujet de la santé de son père et pleuré lorsque le médecin lui apprit que M. Renaudier était atteint d'une maladie incurable et envers qui la science se déclarait impuissante.

Tout cela lui revenait à l'esprit quand il écartait le rideau de l'étroite fenêtre. Alors, il retournait à son fauteuil et retombait dans sa rêverie que troublait brusquement un soubresaut de douleur. D'abord confuse, elle devenait distincte et nette et aboutissait toujours à cette pensée que son père était mort et à la certitude que rien ni personne ne pouvait faire qu'il n'en fût pas ainsi. Cela seulement l'inté-

ressait et lui paraissait certain, définitif, éternel : son père était mort. C'était cela que lui répétaient les lettres que lui apportait parfois la vieille Ernestine. Paul Renaudier était mort. Qu'importaient les sentiments vrais ou hypocrites que pouvait faire éprouver à d'autres cet événement? Cet événement n'avait son sens, sa valeur que pour lui Marcel, pour lui seul. Et il s'absorbait en son chagrin, tout en écoutant le piétinement écailleux, dans la gouttière de zinc, des pigeons du jardin qui roucoulaient faiblement et sourdement derrière la vitre fermée...

Pendant plus d'une semaine, il demeura ainsi anéanti et solitaire. Il n'avait voulu voir personne et fait dire à la porte qu'il était souffrant. Fremaux revenu, le lendemain de l'enterrement, avait insisté pour entrer, et il n'avait plus reparu. Une autre semaine se passa, puis Marcel reçut, un matin, une lettre d'Italie. Fremaux lui annonçait qu'il était à Vicence, à la villa de la comtesse Cantarini.

Dans le même courrier se trouvait un numéro du *Biographe français*. C'était une publication que l'on envoyait à M. Renaudier. Marcel déchira la bande et ouvrit le fascicule. Les caractères se brouillaient devant ses yeux. Peu à peu, ils se raffermirent. Marcel s'étonna de savoir lire encore et qu'on écrivît. Il parcourut quelques feuillets; en tête d'une page, il lut le nom de Paul Renaudier.

Paul-Louis Renaudier était né à Rouen, le 27 mars 1839, d'une famille de bonne bourgeoisie. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il était venu les terminer à Paris. Licencié en droit, attaché au ministère de la justice, il ne tarda pas à collaborer à divers journaux d'avant-garde. Des chroniques et des fantaisies, signées du pseudonyme de Guy de Valville, attirèrent sur lui l'attention. Des relations de famille le mirent en rapports personnels avec Gustave Flaubert. L'influence de l'illustre écrivain fut pour lui décisive et l'éloigna de la littérature facile. Après une tentative dans le roman, il se tourna vers le théâtre et donna à l'Odéon, en 1868, une comédie en deux actes : *la Corde*, qui plut aux lettrés ; mais ce ne fut qu'après la guerre que sa notoriété atteignit le grand public. En 1872, le Gymnase représenta l'*Ecole des Sots*. Le succès en fut considérable. Ses qualités d'observation aiguë et d'ironie cruelle font de l'*Ecole des Sots* un des ouvrages les plus curieux du théâtre moderne. Avant Henry Becque, Guy de Valville ouvrait une voie nouvelle. Des polémiques s'engagèrent. Il n'eût tenu qu'à Guy de Valville de prendre position de chef d'école, mais le jeune dramaturge demeura hors de la mêlée. Pendant que l'on discutait sur son œuvre, il épousait Mlle Hélène Divon, la charmante comédienne qui avait, avec tant de talent, créé la Clémentine de l'*Ecole des Sots*.

Durant les années qui suivirent, le jeune maître garda le silence. Un fils lui était né en 1874. Guy de Valville semblait avoir renoncé aux lettres. Aussi lorsque en 1883 parut un livre intitulé l'*Homme et la Vie*, œuvre forte et âpre, d'un pessimisme sombre, sorte de réquisitoire contre l'existence et la condition humaines, conduit avec une dure logique et une amertume singulière et qui ne

passa pas inaperçu, personne ne se souvint que le signataire de ce pamphlet philosophique et moral, Paul Renaudier, fût le même que le spirituel et hardi Guy de Valville et que la même plume qui traçait les aphorismes désespérés de l'*Homme et la Vie* eût écrit les étincelants dialogues de l'*Ecole des Sots*. Le public n'identifia pas ces deux personnalités. Paul Renaudier publia encore, l'un en 1887 et l'autre en 1891, deux recueils de *Maximes et Réflexions*.

A partir de ce moment, Paul Renaudier se tut définitivement. Une grave maladie lui imposa une retraite absolue. Il avait conservé toute la finesse d'analyse, tout le mordant de son esprit, mais il ne les exerçait plus guère que pour lui-même, car il vivait dans la plus stricte solitude. Une brusque mort a mis fin à ses souffrances, le 17 février 1898.

L'article se terminait par quelques notes bibliographiques. La première édition de l'*Ecole des Sots* était très rare. Il n'existait pas d'autre effigie de Paul Renaudier qu'un portrait peint en 1892 par le peintre Cyrille Buttelet.

Marcel Renaudier laissa tomber la brochure, les yeux pleins de larmes et le cœur battant. C'était donc ainsi qu'apparaissait aux indifférents ce qui avait été la vie de son père! Quoi! rien de plus! Quelques dates, quelques faits, c'était tout!... Mais lui, comme il suppléait à ce que ne racontait pas la notice! A travers les lignes du biographe, il pensait

à ce qu'elles ne pouvaient dire : le secret douloureux d'une âme souffrante et tourmentée.

Il ne pouvait pas oublier ce jour où il avait eu vingt et un ans et où Paul Renaudier l'avait fait venir dans son cabinet. Il revoyait son père assis derrière le bureau, le visage contracté et vieilli, les mains tremblantes. L'étui et la fiole étaient auprès du vase de cristal où la rose fraîche trempait sa tige épineuse. L'écrivain était resté longtemps la tête appuyée sur sa poitrine, puis il avait parlé, il avait parlé, gravement, âprement, longuement...

Paul Renaudier, ce soir-là, avait raconté à son fils, son enfance, sa jeunesse. Ses parents ne s'aimaient point et ne l'aimaient guère et le collège fut pénible à ses délicatesses d'enfant sensible. Néanmoins les années firent de lui un jeune homme ardent au bonheur. Ses premières expériences de la médiocrité de la vie et de la méchanceté des hommes ne parvinrent pas à dissiper ses illusions juvéniles. Il tournait ses déceptions en gaieté et en bonne humeur. Les petits succès de parisianisme qu'il eut à cette époque l'amusaient, bien qu'on eût vite cherché à lui en gâter le plaisir. Les rivalités sournoises, les hostilités hypocrites ne tardèrent pourtant pas à lui faire connaître leurs pointes venimeuses. Il en neutralisa d'abord le poison ; mais, peu à peu, il en subit l'effet. Il com-

mença à comprendre. Ses yeux s'étaient aiguisés, ses oreilles s'étaient affinées, et il avait senti sur ses lèvres un goût d'amertume.

C'était alors qu'il avait rencontré Gustave Flaubert. Il décrivait le gros homme aux yeux bleus, au teint coloré, à la longue moustache tombante, debout, la pipe à la bouche devant ses pages raturées, sa voix forte et grasse, sa verve tonitruante, ses gestes amples. De toutes les paroles du maître, Paul Renaudier n'avait retenu que son dégoût de l'humanité, sa haine du laid, son mépris de la platitude; il avait éprouvé la contagion de son pessimisme bourru et désespéré. Le verbe bruyant du maître avait ébranlé en lui des parties de son être déjà minées sourdement qui s'étaient écroulées en poussière. Devant lui s'étendait la route nue, sèche, caillouteuse où il allait marcher maintenant. S'il n'avait point la force d'en ramasser les pierres pour les jeter à la face du siècle, il saurait au moins lui faire respirer les fleurs amères du talus. Et il composa sa première comédie, où il avait glissé, dans le bouquet, quelques feuilles d'âcre odeur.

Il en fût peut-être resté là, à ce pessimisme mêlé d'ironie et de regret, si la guerre de 70 n'était survenue. Durant des mois, il fut témoin, dans la terrible familiarité des catastrophes, de ce que l'homme porte en lui d'égoïsme, de lâcheté, de bêtise, de turpitude. Il observa à découvert et dans

une nudité cynique ce qui d'ordinaire demeure dissimulé au secret des âmes. Il vit mentir, voler, piller, tuer. Il entendit pérorer et discourir. Et il sortit de là écœuré. Il avait vérifié l'exactitude vivante des axiomes abstraits des philosophes et des moralistes les plus défavorables à l'homme. Mais il n'était pas de taille à se hausser jusqu'à eux. Néanmoins, il dirait à sa façon et à sa mesure ce qu'il sentait d'accord avec eux, il le dirait avec ses moyens : il y a des coups de fouet plus cruels que des coups de massue. Et il avait écrit l'*École des Sots*...

Marcel aurait voulu se boucher les oreilles pour ne plus réentendre cette voix dont lui revenaient les accents sarcastiques. Ah! pourquoi son père ne s'était-il pas arrêté là ? Pourquoi, après les déceptions de son esprit lui avait-il voulu raconter aussi celle de son cœur ? Et celle-là, la plus affreuse, était demeurée la plus saignante. Elle avait emporté son dernier espoir de bonheur, elle avait éteint la dernière flamme qui brillât encore au fond de l'avenir...

Oui, lui, Paul Renaudier, il avait cru un instant que la vie pouvait offrir, dans sa misère universelle, quelque chose de bon! Il avait voulu être heureux!... C'était au moment de la représentation de l'*École des Sots* qu'il avait rencontré Mlle Divon. Elle débutait au théâtre dans le rôle de Clémen-

tine. Belle, timide, douce, charmante, il s'en était épris follement. Il l'avait épousée. Ah! que lui importeraient désormais la méchanceté et la laideur du monde! Il aimait, il était aimé. Un fils leur naquit... Un soir, comme il rentrait chez lui, il trouva l'enfant criant dans son petit lit. La maison était vide. Rien, pas un adieu, pas un regret. Et il n'avait plus entendu parler de la fugitive... Plus tard, beaucoup plus tard, il avait appris qu'elle était morte dans l'incendie d'un théâtre de Chicago où elle était habilleuse.

Et Marcel Renaudier revoyait son père debout dans un sursaut de colère et de douleur et marchant de long en large à travers son cabinet de son pas trébuchant, tandis que du vase de cristal s'effeuillait sur la table la rose nocturne dont les pétales semblaient amasser là une flaque de sang sombre.

Marcel Renaudier passa la main sur son front moite et regarda autour de lui : les objets occupaient la même place qu'auparavant. La vieille Ernestine rôdait dans le vestibule. Les pigeons piétinaient dans la gouttière et roucoulaient derrière la vitre. Mais il y avait cependant à tout quelque chose de changé. Son père n'était plus là. Il n'était plus dans sa chambre, dans cette chambre où son fils le trouvait le matin, les yeux ouverts après une nuit d'insomnie ou les paupières lourdes du poison secourable auquel il demandait un

peu de sommeil. Il n'était plus derrière la porte fermée de son cabinet. Son portrait seul y contemplait la rose séchée maintenant dans le vase de cristal sans eau. C'était fini. Désormais, Marcel était seul, seul en cette maison, seul en ce Paris dont il avait aperçu, du sommet funèbre du Père-Lachaise, l'étendue formidable et murmurante, — seul au monde, en ce monde qu'il ne connaissait pas, et devant lequel il se sentait plein de dégoût, de méfiance et d'effroi.

IV

Depuis la mort de Paul Renaudier, Cyrille Buttelet n'avait pas reparu rue de Valois. Voulait-il signifier par cet éloignement que lui, artiste célèbre, riche et recherché, ne désirait pas conserver de relation avec un jeune homme dont il n'avait à espérer aucun plaisir et aucun profit ? Ce sentiment est de ceux qu'il n'est pas rare de rencontrer, parce qu'il est une conséquence naturelle de l'égoïsme. Si Buttelet s'était toujours comporté amicalement avec M. Renaudier, c'était qu'il trouvait de l'agrément à sa conversation; mais qu'attendre d'un jeune homme timide et taciturne ? Marcel comprenait la différence et admettait fort bien qu'on ne prît à lui aucun intérêt. Pourtant il eût aimé à entendre parler de son père par quelqu'un d'autre que la vieille Ernestine ! Il se risquerait donc à cette visite, qu'il se promettait, s'il la jugeait importune, de faire courte et de ne plus renouveler.

Il pensait ainsi en traversant la place du Carrousel. Arrivé au quai de la rive gauche, il ralentit le

pas. Souvent il venait jadis regarder couler l'eau du fleuve en feuilletant les livres du parapet. Parfois il en rapportait à son père quelque volume racorni ou poussiéreux. Ce souvenir l'attrista. Il quitta brusquement les boîtes à bouquins et se dirigea vers la rue du Bac.

Buttelet y habitait, au 117 *bis*, un petit hôtel bas au bout d'une longue allée voûtée. A la porte peinte d'un bleu cru la poignée de cuivre brillait. Il sonna. Une servante vint. C'était une mince personne, pâle, avec de beaux cheveux tordus en grosses coques. Il la suivit dans le vestibule, quand, avec une révérence, et en souriant de ses dents blanches, elle lui indiqua l'escalier qui conduisait à l'atelier. Marcel frappa. La voix de Buttelet lui criait d'entrer, en même temps que lui parvenait aux oreilles l'éclat de rire étouffé de la petite servante qui l'épiait d'en bas en rajustant une des coques de sa coiffure. Il restait là, hésitant, lorsqu'il aperçut Buttelet debout sur le seuil, la palette au pouce. Derrière le peintre, au fond de la pièce, le corps d'une jeune femme nue se détachait sur une draperie tendue. En voyant Marcel, elle courut se cacher derrière l'étoffe flottante... Marcel embarrassé ne savait quelle contenance garder; la voix de Buttelet le rassura.

— Comment, diable, c'est vous, mon cher Marcel ! Je croyais que c'était Bettina. Mais vous ne

me dérangez pas du tout. J'ai fini ma journée et je suis content de vous voir... Mais non, mais non, vous n'êtes pas indiscret... C'est cette petite peste de Bettina qui vous a envoyé ici, n'est-ce pas ? Il n'y a pas de mal. Je faisais une étude de nu. C'est gentil, hein ?

Il désignait à Marcel un chevalet sur lequel était posé un châssis. Sur la toile, Marcel reconnut le corps qu'il venait d'entrevoir reproduit là en sa couleur et en sa forme, mais transfiguré d'une grâce mystérieuse, cette grâce si particulière qu'elle était comme la signature même du maître.

Pendant que Marcel admirait, Buttelet raclait sa palette avec un couteau flexible, tout en observant le rideau dont les plis remuaient et derrière lequel on entendait parfois un froissement d'étoffe. Il reprit :

— C'est gentil, n'est-ce pas?... Oui... quand je m'ennuie et que je n'ai pas séance, j'appelle Annina ou Bettina. Elles sont jolies, ces deux petites... Je les ai ramenées de Venise, l'an dernier. Elles m'amusent, avec leur jargon vénitien. Elles me rappellent leur pays que j'adore. Quand elles jacassent, il me semble que je suis là-bas. D'ailleurs elles ne me servent pas mal du tout : Bettina réussit très bien la pâtisserie, Annina, elle, n'a pas de talent particulier... Annina, c'est celle qui se rhabille... Allons, dépêche-toi un peu, Annina !

Le rideau s'agita. Buttelet continua :

— Le seul inconvénient, c'est qu'elles se disputent et ne cessent de se quereller et de se jouer des tours. C'est pour se venger sur Annina de quelque secrète offense que cette chipie de Bettina vous a fait monter à l'atelier pendant qu'elle posait... Tout à l'heure, elles vont se battre et s'arracher les cheveux : c'est dommage, car elles les ont bien beaux, et comme c'est gracieux, n'est-ce pas, cette coiffure en grosses coques !... Ah ! voilà mademoiselle Annina.

Elle relevait le rideau et s'avançait, les yeux baissés, grande, le corps souple et harmonieux. Elle avait le visage un peu long, d'une chair délicate et douce, le nez fin, les lèvres un peu gonflées comme d'une moue souriante. Elle portait au cou un collier de verroterie formé de boules vertes et s'arrêta devant le peintre qui l'interpellait en italien, tandis que, du coin de l'œil, elle regardait alternativement Marcel et la toile où était représentée sa beauté nue. Quand Buttelet eut fini de lui parler, elle répondit quelques mots, fit glisser à son cou le collier vert et sortit dignement sans tourner la tête, où s'enroulaient coquettement les coques lourdes de ses cheveux. Buttelet avait posé sa palette et son couteau.

— Je lui ai dit que ce qui arrive est fort bien fait pour elle, et que cela lui apprendrait à ne

plus tourmenter Bettina. Du reste, soyez sûr qu'elle est enchantée au fond d'avoir été surprise : elle sait bien qu'elle est faite à ravir, la gueuse... Ah! jeune Renaudier, qu'un beau corps est donc une belle chose! J'en peindrais pendant cent ans. La vie est trop courte, voyez-vous!

Il soupira, alla à un miroir suspendu au mur de l'atelier, passa le doigt dans sa mèche grise, redressa sa moustache et s'examina un instant sans rien dire, puis revint s'asseoir sur un fauteuil à bascule en face de Marcel Renaudier debout auprès du chevalet. Il y eut un moment de silence. La figure du peintre était devenue mélancolique. Il croisa ses deux mains sur son genou et dit lentement au jeune homme :

— Je vous remercie d'être venu, mon cher Marcel, car si, moi, je ne suis pas allé chez vous, ce n'est pas par indifférence, soyez-en sûr, mais par discrétion. Je vous savais très malheureux et j'aurais craint d'être importun à votre douleur. Les meilleurs amis doivent alors être discrets. Ce n'est que plus tard qu'ils peuvent être utiles...

Il s'arrêta un instant.

— Je voudrais beaucoup, mon cher Marcel, pouvoir vous servir en quelque chose, et je crois que je le puis en un point, mais c'est bien délicat, bien difficile à dire... Tant pis!... Eh bien, certes, j'avais beaucoup d'affection pour votre père, mais

je crains qu'il ne vous ait terriblement imposé ses façons de juger et de sentir, qu'il ne vous ait communiqué bien profondément sa conception de la vie. J'ai plus d'une fois abordé ce sujet avec lui. Il s'irritait de mes objections. Il croyait ainsi vous mettre en garde contre les illusions du bonheur et vous épargner les déceptions qui les suivent. Il jugeait son devoir de vous faire profiter de son expérience : sans elle, il aurait cru vous laisser désarmé et sans défense. Il voulait, en modelant votre esprit à l'image du sien, demeurer présent en vous au delà même de la mort, et j'ai peur, j'ai peur qu'il n'ait que trop réussi.

Marcel Renaudier écoutait le peintre, la tête basse. Il reconnaissait la vérité de ses paroles. Buttelet reprit :

— La mort d'un être aimé est un moment grave. Il meurt à nos yeux, mais il naît en notre souvenir. Il y prend sa place, il y forme son image, il y affirme son pouvoir. C'est alors que se fixent les rapports qui s'établiront entre lui et nous. Voyez-vous, l'instant est décisif : c'est celui où ce que va être notre vie se sépare de ce que fut la sienne. Est-ce nous ou lui que nous allons continuer? Ah! je sais bien que la tendresse, le respect, l'habitude nous portent à nous subordonner à lui. Qu'il dirige donc nos pensées et nos actes : soit! mais cela, c'est renoncer à soi-même et

s'interdire la vie... Et c'est là où vous en êtes...

Cyrille Buttelet s'animait.

— Vous me répondrez que vous en savez assez d'avance sur ce que c'est que vivre et que vous ne tenez pas à en tenter l'aventure, que vous vous résignez tout juste à ce qui en est l'indispensable, et que vous n'êtes pas curieux de ce qui en est le possible... C'est votre droit de restreindre vos contacts avec l'existence, mais réfléchissez avant d'user de ce droit que vous considérez un peu comme un devoir, et presque comme une obligation d'honneur. Ne disposez pas de vous-même au nom d'une appréhension et d'un scrupule. Il n'y a pas d'ingratitude envers la plus chère des mémoires à lui garder sa place dans votre souvenir en lui mesurant sa part dans vos actions et vos pensées... Voilà ce que je voulais vous dire, et que je vous dirais devant votre père lui-même, s'il était là.

Marcel Renaudier releva la tête.

— Je ne suis pas un philosophe, mon cher Marcel, je ne prétends pas vous prouver que la vie soit bonne ou mauvaise en son total. Certes j'ai connu des heures pénibles, j'ai souffert, j'ai désiré, j'ai regretté. J'ai eu à me plaindre des hommes, et pourtant cela m'ennuie de vieillir. C'est que, malgré tout, la nature est toujours là, avec ses formes, ses couleurs, ses parfums.

Cyrille Buttelet regardait devant lui, son visage

avait perdu son expression de lassitude. Il s'approcha du chevalet. Le verre du monocle arquait son sourcil nerveux. Du pouce, sa main maigre et adroite toucha sur la toile l'image voluptueuse. Marcel le considérait, rajeuni et redressé, tandis que, d'en bas, par la porte entrebâillée de l'atelier, arrivait avec un bruit de rires jeunes, un murmure ensoleillé de voix italiennes, comme un jacassement d'oiseaux en joie...

En revenant de chez Buttelet, Marcel Renaudier entra dans le jardin du Palais-Royal. On était aux premiers jours d'avril. Quelques feuilles finement vertes pointaient aux branches. Les pigeons volaient et se posaient. Marcel s'assit sur un banc. Les paroles de Cyrille Buttelet le troublaient. Quoi! il faudrait se dérober à l'influence de son père! Ce n'était pas assez de l'éloignement de la mort. Son père lui avait enseigné à se défier des hommes, et quelqu'un lui recommandait de se défier de celui à qui il devait cette défiance! Non, cela serait une trahison, et une trahison envers un mort. Comment Buttelet osait-il la lui conseiller? D'ailleurs, son père n'avait-il pas raison? La vie est mauvaise. En vain elle nous offre dans les êtres et dans les choses les apparences du bonheur et les illusions du plaisir. Certes le corps de cette fille nue était d'une chair délicate et délicieuse; oui,

cette heure était douce, en ce jardin presque printanier, sous ce ciel pur et voilé où passaient doucement, d'un vol courbe, les pigeons lourds et béats, — et pourtant il se sentait envahi d'une tristesse qui montait du fond de lui-même et qu'il y sentait profonde, invincible et inépuisable.

V

Le rayon de soleil qui atteignait la commode se déplaçait lentement. Dans la laque sombre du vieux meuble ventru, il produisait des transparences d'écaille et avivait la dorure rougeâtre des figurines chinoises qui y grimaçaient curieusement. D'un mandarin à natte flexible, le rayon mouvant passa à un guerrier qui brandissait un sabre recourbé, fit luire le dos d'une tortue, puis éclaira un arbre à branches noueuses et le toit retroussé d'une pagode.

Marcel Renaudier, les yeux mi-clos et encore ensommeillés observait le trajet du rayon, quand soudain la chambre s'emplit d'une lumière brusque. La persienne à demi fermée venait d'être ouverte au dehors du bout d'une longue gaule qui frappait la vitre à petits coups secs, tandis que, d'en bas jaillissait l'éclat d'un rire.

Marcel Renaudier repoussa ses draps. Déjà la gaule reparaissait, portant à son extrémité fourchue un léger panier de vannerie, en même temps qu'une voix gaie l'appelait par son nom :

— Marcel, Marcel !

Rapidement, il boutonnait un veston.

— Marcel, paresseux ! Il est neuf heures. Puisque vous ne descendez pas, i faut bien qu'on vous envoie votre déjeuner. Mais venez, au moins, le prendre... vite, vite !... je lâche tout...

Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. Le panier oscillait, suspendu dans le soleil. Comme Marcel avançait la main et tendait le bras, une grosse pêche roula sur les autres fruits, qu'elle surmontait, et tomba. Le rire redoubla. Le jeune homme saisit le panier, tout en relevant sur son front ses cheveux embroussaillés par la nuit.

— Enfin, je ne vous demande pas si vous avez bien dormi... Dieu ! que vous êtes drôle comme ça !

Marcel se pencha sur l'appui de la fenêtre.

— Merci, Juliette... Et vous, vous allez bien ?

D'en bas, Mlle Roissy le regardait. La blancheur du mur au soleil l'obligeait à cligner un peu les yeux sous son grand chapeau de paille. Marcel distinguait la grâce joyeuse du visage, le teint éblouissant, le nez droit et fin, la bouche charnue. Un air de malice et de jeunesse l'embellissait encore. Cette tendre figure exprimait le plaisir de vivre. Marcel admirait aussi le cou rond, les épaules harmonieuses, le buste hardi : une ceinture de cuir serrait la taille souple.

— Marcel, je vous recommande les prunes.

Elle fit claquer sa langue dans sa bouche, que gonfla une moue de gourmandise.

Elle était charmante ainsi dans le soleil. Autour d'elle le sable de l'allée scintillait et son ombre s'y étalait comme veloutée. Les fleurs des plates-bandes embaumaient. Deux papillons volaient au-dessus des pétunias mous. On entendait le bruit furtif de la rivière qui coulait derrière un massif de lilas et, sur l'autre bord, une ligne de hauts peupliers frémissaient en montrant l'envers argenté de leurs feuilles. M[lle] Roissy d'un geste menaçant, agita sa longue gaule, qui coupa l'air déjà chaud de son frais sifflement.

— Habillez-vous donc, Marcel! C'est honteux de s'attarder au lit par une matinée comme celle-ci! Vous devriez être dehors à vous promener. Il y a plus d'un mois que vous êtes aux Aulnaies, et vous n'êtes pas plus campagnard que cela!... Moi, j'ai déjà fait des tas de choses : j'étais debout avant six heures... mais oui!... J'ai pris un bain au Vieux Pont. L'eau est d'un froid! C'était délicieux...

Marcel eut la brève vision de ce bain, en l'eau transparente, en cette eau dont glissait derrière les arbres le fuyant murmure mêlé au frisson des peupliers, comme argentés à son reflet.

— Mais mangez donc vos fruits, mon pauvre Marcel, au lieu d'écouter mes bavardages! Je m'en

vais... Oh! c'est trop dommage de laisser perdre cette belle pêche!

Elle s'était baissée et avait ramassé la pêche tombée du panier. Quelques graviers s'étaient incrustés en sa peau velue: elle les détacha délicatement du bout de l'ongle, fit tourner le fruit entre ses doigts et vivement elle en mordit la rondeur. La chair juteuse fondit sous les dents blanches, puis, quand il ne resta plus que le noyau, Juliette le lança vers Marcel en riant. La vitre tinta au choc. Le jeune homme inclina la tête. Quand il la releva, Mlle Roissy avait disparu à l'angle de la maison.

Mlle Roissy avait eu raison de recommander à Marcel les prunes du panier. Elles étaient grasses et sucrées. Il les trouvait bonnes et, tristement, il éprouvait à leur goût une sensation de plaisir. Que signifiaient donc ces accalmies soudaines de son chagrin qu'il constatait depuis quelque temps? Pourquoi ces interruptions momentanées du souvenir? Etaient-ce des commencements d'oubli, ces absences intermittentes de la pensée douloureuse? Tout à l'heure, en se réveillant, il s'intéressait sans songer à rien au jeu du soleil sur la laque du vieux meuble et sur les dorures des magots chinois. Et voici que la saveur d'un fruit retenait son attention. Il avait honte. Il se reprochait l'amusement que lui avait causé le visage de

Mlle Roissy. Un autre visage aurait dû occuper sa pensée! Oh! la face d'angoisse de son père! C'était elle qui devait être désormais pour lui la face du monde! Il se sentait coupable comme d'une indélicatesse mentale. Mais aussi pourquoi avoir fui la solitude, pourquoi être revenu aux Aulnaies?

Depuis le milieu de juillet, il était l'hôte de M. Roissy, car il lui avait fallu absolument quitter Paris. Il n'en pouvait plus. Déjà aux derniers jours de mai, avant de partir pour Venise, Cyrille Buttelet, en lui disant adieu, l'avait vu si changé qu'il lui avait envoyé le docteur Sarrian. Le docteur Sarrian, qui avait soigné M. Renaudier, avait examiné Marcel. Rien de grave, mais il aurait eu besoin du grand air, de la campagne. Il devrait aller rejoindre Buttelet au palais Aldramin, comme celui-ci l'y engageait. La distraction du voyage lui serait favorable... Marcel était bien résolu à ne pas suivre les conseils du docteur Sarrian. Il ne voulait pas s'éloigner de Paris, renoncer aux déprimantes rêveries devant le portrait de son père, aux mélancoliques pèlerinages du Père-Lachaise.

Après la visite du docteur, son isolement avait été complet. Fremaux, disparu, filait sans doute le parfait amour avec la comtesse italienne... L'existence monotone et lasse continuait sans qu'il souffrît de cette claustration absolue. Le sentiment de

respecter la volonté paternelle le soutenait. Cependant sa santé s'altérait. L'appartement de la rue Valois devenait torride et l'été extrêmement chaud. Le jardin, brûlé de soleil, exhalait une odeur de poussière cuite et de feuilles grillées. Les arbres se dépouillaient déjà comme en automne. Le roucoulement des pigeons semblait suffoqué.

C'était au commencement de juillet qu'il avait reçu la lettre de Mlle Roissy. Elle lui renouvelait l'invitation de M. Roissy par un billet bref et cordial, d'une haute écriture, franche et hardie... Juliette Roissy! Il avait été touché de ce gentil appel à un camarade d'enfance qu'elle aurait pu si bien oublier... Mais la lettre était restée sans réponse sur sa table. Il revoyait son enveloppe bleutée, qu'avait maniée le docteur Sarrian, quelques jours après, tout en lui ordonnant cette fois de quitter Paris sur-le-champ pour où il voudrait. Il avait écouté le docteur Sarrian avec une muette irritation. De quel droit les médecins substituent-ils leur volonté à la nôtre? Pourquoi s'acharnent-ils malgré nous à nous faire vivre? Certes, il n'aurait pas obéi à ses prescriptions si, en même temps, la vieille Ernestine ne lui eût demandé à aller se reposer un mois dans sa famille. Décidément, tout avait concouru à le chasser de chez lui. Mais pourquoi avait-il choisi les Aulnaies?

On traversait le village pour arriver à la propriété de M. Roissy. Des maisons rustiques bordaient la rue jusqu'à l'église, où l'on tournait dans une ruelle en pente, au bout de laquelle grondait un moulin. De là, on parvenait à un grand portail coiffé d'un toit pointu couvert d'ardoises, et, par où l'on pénétrait dans une cour gazonnée, close d'un côté par un mur de pisé et de l'autre par un bâtiment d'écurie surmonté d'un pigeonnier. En face, une grille séparait cette cour, de la maison posée obliquement. Elle se composait de deux corps de logis, l'un en briques rougeâtres, très ancien, qui contenait la cuisine, l'autre, plus récent, en pierre, et à un seul étage. Devant la maison, une pelouse avec des massifs de fleurs et un potager à trois terrasses où conduisait un pont de bois, jeté sur un canal. Ce canal rejoignait la rivière qui passait derrière l'habitation et cette boucle d'eau enfermait un bois d'arbres magnifiques, qui était le principal agrément des Aulnaies, frais, vert et mystérieux. Le reste de la propriété consistait en quelques prés et en quelques pièces de terre. Le pays environnant était giboyeux. M. Roissy aimait la chasse. Une voiture basse et un petit cheval lui permettaient de se rendre aux invitations qu'on lui adressait du voisinage. Il acceptait volontiers, gardant pour lui ses perdreaux et ses lièvres et préférant s'exercer, en compagnie, sur ceux d'autrui.

Cette voiture avait été la première chose qu'avait vue Marcel Renaudier, en descendant du wagon en gare de Craize. Le cheval était attaché à la barrière. Le jeune homme regardait autour de lui, quand il aperçut Mlle Roissy. Il l'avait reconnue tout de suite. Embarrassé, il ne savait comment l'aborder, quand elle lui avait tendu la main en lui disant : « Bonjour, Marcel. Votre train a du retard. Bon voyage, malgré la chaleur? Donnez-moi votre bulletin de bagages... » Et, vivement, elle avait remis la feuille au voiturier : « Carlier, il faut que les malles de monsieur soient aux Aulnaies avant dîner... Venez vite, Marcel, on cuit sur ce quai... » Et il l'avait suivie docilement.

Au dehors, elle avait détaché elle-même le cheval et rajusté un ardillon du harnais. Une fois Marcel assis auprès d'elle, elle lui avait demandé : « Etes-vous bien? » et on était parti à belle allure. Il y avait une heure de chemin. Au bout d'un instant, elle lui avait dit encore : « Je ne vous gène pas? — Non, Mademoiselle. » Elle avait fouaillé la croupe luisante du cheval. « *Mademoiselle?*... est-ce que vous êtes fou, Marcel? une amie des Tuileries comme moi! Vous allez m'appeler Juliette, ou je vous verse! »

Une montée assez raide avait mis la bête au pas. Il se souvenait de l'endroit. Au bord de la route, dans les champs, des pommiers noueux tordaient

leurs branches. Alors elle lui avait parlé doucement, tendrement, tristement. Elle lui avait parlé de la mort de son père, du chagrin qu'il en avait dû ressentir. M. Roissy, lui aussi, en avait éprouvé de la peine. Il n'avait pas pu venir à la gare... On était très content de le voir aux Aulnaies : il y trouverait du bon air, du repos, du silence, et toute la liberté qu'il désirerait. Tandis qu'elle parlait, le petit cheval secouait les oreilles. Des mouches bourdonnaient. Une pomme dégringola de la haute branche d'un pommier, dans un bruit de feuilles et de brindilles, et heurta sourdement la terre sèche.

Juliette lui avait dit vrai. M. Roissy s'était montré cordial et accueillant, mais sans faire aucune allusion au triste événement du mois de février : il évitait les sujets funèbres. M. Roissy était un égoïste aimable. Ainsi le jugeait M. Renaudier. M. Roissy ne lui avait pas caché jadis les motifs de sa retraite aux Aulnaies : sa fortune très diminuée lui imposait ce sacrifice. Ne pouvant plus mener à Paris l'existence qu'il voulait, il préférait la campagne, où ses revenus réduits lui suffiraient. D'ailleurs, il arrivait à un âge où il convient d'être raisonnable. Des années écoulées, il conservait trop agréable souvenir pour écourter par sa faute le temps qui lui restait à se les rappeler. Quant à sa fille, encore au couvent à cette époque, elle aurait, à sa sortie du Sacré-Cœur, l'amusement de jouer à

la maîtresse de maison. N'y a-t-il pas là de quoi divertir et occuper une personne d'humeur facile et d'excellent caractère? — Et M. Roissy avait dû, sans doute, raisonner juste, car Juliette paraissait parfaitement heureuse.

Marcel Renaudier avait admiré tout de suite chez la jeune fille cette disposition naturelle au contentement, ce don de tirer de tout son agrément. Cela s'exprimait chez elle de mille façons, dont la plus fréquente était ce beau rire clair, sonore, joyeux que répétaient les échos de la maison et du jardin. Elle apportait à tout une sorte d'activité charmée, une ardeur exclusive. Si elle lisait, elle lisait avec une attention que rien ne pouvait troubler; si elle travaillait, elle s'acharnait à l'ouvrage; si elle était assise, elle semblait l'être avec délices et pour toujours. Elle passait parfois une journée entière à se coiffer de différentes manières sans que rien la pût éloigner de son miroir. Elle recommençait vingt fois un bouquet de fleurs ou une jatte de fruits, comme si le destin du monde eût dépendu de leur assemblage ou de leur assortiment. Néanmoins, cette constance et cet intérêt aux moindres choses ne venaient nullement chez elle d'une médiocrité ou d'une petitesse de l'esprit. Elle était spirituelle, instruite, sensible, intelligente, avec peut-être un parti pris de gaieté, qu'interrompaient cependant de soudains silences

et de subites rêveries qui n'étaient ni de la mélancolie ni de la tristesse, mais une absorption muette et immobile où sa figure prenait une expression de gravité inattendue et de singulière beauté. A ces moments — dont M. Roissy cherchait toujours à la distraire par quelque facétie — la jeune fille plaisait le plus particulièrement à Marcel; il se sentait rapproché d'elle par une sympathie timide, secrète et mystérieuse.

Cependant Marcel Renaudier, tout en songeant ainsi, avait achevé de s'habiller. Soigneusement lavé, rasé de près, il s'examina à la glace. Vraiment, sa santé s'améliorait. Il avait retrouvé l'appétit et le sommeil. Ses joues brunies se remplissaient. Quoi! ce Marcel Renaudier, était-ce bien le même que celui d'il y avait quelques mois? Ce visage était-il le même visage qu'avaient baigné des larmes désespérées? Ces pas qui rôdaient doucement dans les allées du petit bois des Aulnaies, étaient-ce les mêmes que ceux qui foulaient la terre grasse de la Colline des Morts? Tout à coup, il s'attrista. Il revoyait la tombe de son père, la pierre longue et blanche comme la page arrachée d'un livre, le nom gravé, la date funèbre... Ah! son père était présent à toutes ses pensées; même si elles semblaient s'en détourner, elles restaient secrètement attachées au souvenir de celui qui en était l'instigateur. Il n'avait pas suivi le conseil cruel de Cyrille Buttelet. Une volonté

chère et respectée dirigeait toujours la sienne. Il demeurait lié au mort par la douleur de l'avoir perdu, qu'il ressentait au fond de lui-même aussi cuisante, aussi aiguë qu'au premier jour.

Il avait fermé doucement la porte de sa chambre et il descendit l'escalier. Il désirait être seul. Il n'aurait voulu rencontrer ni M. Roissy ni Juliette. Il l'entendit dans la salle à manger, qui avertissait la cuisinière que M. Roissy souhaitait déjeuner aujourd'hui à midi juste, ayant une course à faire dans la journée. Il pressa le pas, sans se montrer, et sortit. Une fois dehors, il se hâta de gagner le petit bois.

L'obscurité des allées ombragées, le murmure des feuillages, le calmèrent peu à peu. Il marcha, observant le mouvement des feuilles. Il suivait du regard la ligne droite des troncs jusqu'à la division des branches. Il respira des odeurs diverses et en distingua les origines terrestres ou végétales, perçut des couleurs et en discerna les nuances, reconnut des bruits. L'occupation involontaire des sens remplaça peu à peu en lui les pensées déterminées. Ce fut ainsi qu'il arriva au Vieux Pont. La rivière élargie formait là un bassin où Mlle Roissy aimait à venir se baigner. On avait bâti auprès de l'eau une hutte en rondins et en mousse où la jeune fille s'abritait pour quitter ses vêtements. Comme une pareille cabane les eût amusés, Juliette et lui,

au temps où ils construisaient des maisons avec les chaises des Tuileries!... Il s'était couché sur l'herbe devant l'eau transparente. Un tableau de Cyrille Buttelet, admiré jadis à une exposition, représentait des baigneuses s'ébattant dans une onde pareille. Marcel rougit et s'interrogea : n'était-ce point là un stratagème d'esprit pour penser plus commodément à Juliette? Cette rêverie détournée lui parut indiscrète et indélicate et il continua d'en éprouver presque un peu de honte, quand il se trouva, au déjeuner, assis à côté de la jeune fille, en compagnie de M. Roissy.

M. Roissy était très jovial, ce matin-là, mangeait avec appétit, vidait prestement son verre. En buvant, il s'étrangla. Juliette ne put s'empêcher de rire. M. Roissy lui demanda pourquoi elle riait.

— Parce que tu es bien agité aujourd'hui. On voit que tu vas, cet après-midi, à la Corraterie!

— Juliette! tu es stupide.

Il haussa les épaules, gaiement. Il semblait presque jeune encore, malgré sa barbe grisonnante. Juliette reprit :

— Mais non!... c'est la même chose chaque fois que tu vas chez madame de Broigne... Marcel, ne remarquez-vous pas que papa s'est mis sur son trente-et-un?

En effet, M. Roissy avait fait toilette : veston

élégant, cravate neuve, fleur à la boutonnière.

— Il faut bien aérer ses nippes... Et puis j'ai à parler à madame de Broigne au sujet du père de son garde-chasse.

M. Roissy, à la fois gêné et fat, plastronnait. Mlle Roissy sourit :

— Mais oui, mais oui... on sait que tu es amoureux de madame de Broigne... Tu fais bien, d'ailleurs : elle est encore jolie et elle est très intelligente.

— Ça, c'est vrai... Et quel fusil ! Elle ne manque pas une pièce. C'est un partenaire pour Valenton, quand il viendra ici, en septembre... Vous ne connaissez pas mon ami le comte de Valenton, jeune Marcel : un homme charmant. Il vous plaira. Il aime beaucoup les livres de votre père... Ah ! pauvre Renaudier !

Il y eut un silence, que Mlle Roissy interrompit :

— Bah ! monsieur de Valenton te promet sa visite tous les ans. C'est un Parisien endurci. Le tir aux pigeons lui suffit.

Elle secoua la tête, incrédule. M. Roissy, narquois, caressait sa barbe grise, et répondit :

— Ta ta ta ! Valenton, cette fois, viendra, j'en suis certain.

Mlle Roissy avait posé négligemment son coude sur la nappe et attirait à elle une jatte de fruits.

Elle choisit une pêche et la fit sauter dans sa main d'un air préoccupé qui rapprochait ses beaux sourcils et contractait sa bouche aux lèvres rouges et fraîches.

Le déjeuner finissait.

— Alors, papa, tu ne veux pas de la voiture?

M. Roissy préférait aller à la Corraterie à bicyclette.

— Tu auras chaud.

— Mais non !

— Mais si!... Tu préfères la bicyclette, parce que c'est plus jeune.

M. Roissy se redressa :

— Mais je ne suis pas encore un vieillard, sapristi!... Et puis, il faut que je prenne un peu d'exercice. L'ouverture n'est pas loin, et Valenton a un jarret de fer : il éreinte Bernard d'Argimel qui n'est pas une poule mouillée, ce montagnard!

Et M. Roissy, debout, cambrait le buste et tendait le mollet en allumant un cigare.

— Et vous, mes enfants, que faites-vous?

— Moi, je vais m'offrir une journée de flemme, à plat ventre dans l'herbe. Un bain de verdure après mon bain d'eau de ce matin... Qu'en dites-vous, Marcel?

Mlle Roissy s'était tournée vers Marcel Renaudier :

— Je vous invite. Je veux vous initier aux dé-

lices de la sieste en prairie. Ça ne vous dit pas? Eh bien, emportez un livre. Vous me regarderez dormir!... Oui, c'est cela, et vous m'éveillerez, si j'ai des fourmis sur moi... Adieu, papa.

Elle embrassa M. Roissy sur les deux joues, bouscula amicalement Marcel et sortit avec lui de la salle à manger, tandis que M. Roissy mordillait un cure-dent, en considérant avec attention le cône de cendre de son cigare.

VI

Après avoir passé le pont du canal, Juliette Roissy et Marcel Renaudier traversèrent un coin du potager et franchirent une porte à claire-voie qui donnait sur les prés. L'herbe y était épaisse, et le long du canal, qu'ils suivaient, elle devenait plus forte et plus haute. Ils y enfonçaient presque jusqu'au genou. Derrière eux, elle se refermait en frémissant et les ombelles frôlées oscillaient sur leurs tiges flexibles. Sur l'autre rive du canal, les arbres du bois se penchaient, étendaient leurs branches et dessinaient dans l'eau une ligne d'ombre inégale et dentelée. Quelques-uns avaient descellé de leurs racines la maçonnerie; elles se mêlaient aux plantes filamenteuses poussées du fond et qui formaient à la surface des îles végétales. De larges plaques de conferves flottaient, d'un vert aigu. Entre elles, l'onde était noire et transparente.

Ils marchèrent assez longtemps. La robe de Juliette ouvrait un sillon dans la prairie. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la vanne qui sépare le canal

de la rivière. Un gros arbre ombrageait l'herbe, encore plus compacte en cette partie du pré. Dans le canal, des carpes rougeâtres somnolaient. Très loin une pierre à aiguiser fit chanter l'acier d'une faux. Ils demeurèrent un instant en silence, à écouter.

— C'est le père Druait, dont le fils est garde-chasse chez madame de Broigne, et dont papa parlait justement à déjeuner. Le bonhomme est tout à fait en enfance et frotte, pendant des heures, son outil avec son « buhot »... C'est comme cela qu'ils appellent ici leur aiguisoir... Seulement, le brave vieux finira par se couper un doigt. Papa veut prévenir son fils.

Mlle Roissy se tut. L'acier lointain ne vibrait plus. L'air, que ne rafraîchissait plus le bruit frais du métal, était brûlant.

— On est bien ici; j'aime cet endroit.

Mlle Roissy s'étira. Sa figure prit une expression de paresse heureuse :

— Ah! comme il va faire bon dormir!

Son visage semblait déjà ensommeillé. Sa vivacité habituelle se changeait en une sorte de langueur. Ses paupières s'abaissèrent, comme surchargées. Dans ses cheveux, à tâtons, elle cherchait les épingles qui attachaient son chapeau. Elle parlait d'une voix accablée, en regardant Marcel à travers ses cils rapprochés.

— Quel dommage que vous méprisiez la sieste !... Avez-vous au moins apporté un livre?... Ah!

Doucement, mollement, et comme soudain pesante et fléchie, elle s'était laissée aller sur l'herbe. Elle s'allongeait. Elle appuya son coude sur le sol, soutint sa tête de sa main. Marcel Renaudier tirait un livre de sa poche.

— J'ai peur de vous ennuyer en vous escortant toujours ainsi, Juliette!

Elle se mit à rire, les yeux clos. Ce rire aveugle avait quelque chose de voluptueux et de vaincu.

— Mais non, vous ne m'ennuyez pas. Je vous aime beaucoup... Seulement, dites-moi si vous voyez des fourmis. C'est ma terreur... Non? Eh bien, adieu.

Elle croisa ses mains sous sa nuque. Elle ne dormit pas tout de suite. Parfois elle prononçait quelques mots. Elle fit remarquer le bourdonnement d'une abeille, le happement d'une carpe à fleur d'eau. Puis, peu à peu, son corps se détendit. Ses doigts qui jouaient avec une brindille cessèrent de remuer. Son soufle devint plus fort et plus égal entre ses lèvres entr'ouvertes. Elle dormait réellement.

Marcel Renaudier la regardait avec une timidité soudaine. Il essaya de lire. Il feuilletait les pages avec précaution. Sa pensée se fixait mal. Il tenta de la contraindre : elle lui échappait. Une guêpe

errante entra dans le calice d'une fleur, elle y demeura longtemps. La tige légère tremblait au poids mouvant de l'insecte; il finit par en ressortir d'un vol furieux qui frôla les cheveux de Juliette.

Dans son sommeil, elle s'était retournée. Maintenant sa joue reposait sur son bras. L'un de ses genoux soulevé tendait l'étoffe de sa robe. L'ombre de ses cils descendait très bas. Une mèche caressait son oreille délicate. Instinctivement, Marcel se pencha. Il contemplait avidement le spectacle de ce visage et il y éprouvait une sorte d'angoisse indistincte, une incertitude anxieuse. Qu'allait-il survenir en lui? Quelle pensée allait se formuler en son cerveau ? quelle image surgir devant ses yeux? Il se sentait dans le voisinage de quelque chose de mystérieux et d'inquiétant. Elle avait bougé : il se redressa, le cœur battant, et, comme elle, il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, tout lui sembla changé ; la lumière obscurcie, le ciel décoloré, les choses lointaines. Une tristesse affreuse l'opprimait. Elle était montée du fond de lui-même comme une vapeur malsaine. De nouveau il s'inclina vers la dormeuse. Ah! il savait maintenant! Oui, Juliette était belle; oui, elle était jeune, mais les années viendraient. Ce frais visage, ce corps souple et robuste, le temps les détruirait peu à peu. Il alourdirait les membres, riderait la peau, blanchirait les cheveux,

scellerait à jamais ces yeux déjà clos. Cette terre, sur laquelle elle s'étendait confiante en sa jeunesse, la recouvrirait un jour, froide et défigurée, la mêlerait à sa matière, l'y anéantirait. Nettement, sous la chair devinée, il vit se dessiner le squelette final. Une sueur glacée mouilla son front et il mit ses deux mains sur sa bouche pour ne pas crier de terreur et de désespoir. Les paroles habituelles de son père lui revenaient à l'esprit en leur amertume. La vie est mauvaise, car tout y est vain, inutile et périssable, sauf la misère d'exister et la douleur de vivre. Ah ! l'enseignement paternel était bien profond et définitif en lui. Ce qu'y suggérait la vue de cette jeune fille endormie, ce n'était ni le désir ni l'amour, mais le sentiment de l'irrémédiable détresse humaine. Déjà, ce matin, aux fruits qu'elle lui offrait dans la corbeille, il avait senti un arrière-goût de cendre, et maintenant sur ce visage charmant, ce qui lui apparaissait, c'était, sous le masque du sommeil, l'image même de la mort...

Il resta longtemps absorbé en ses réflexions, sans s'apercevoir que Mlle Roissy réveillée le regardait. Immobile, elle suivait sur les traits du jeune homme la contraction douloureuse qu'y causait son tourment intérieur. Elle devinait sa souffrance et en éprouvait une tendre pitié. Elle

aurait souhaité le secourir. Elle aurait désiré qu'il fût heureux. Elle aimait qu'on le fût autour d'elle, non, comme M. Roissy, par égoïsme, mais par bonté véritable, par générosité naturelle. Lentement, sans bruit, elle se souleva et, de sa main, elle effleura la main de Marcel : il tressaillit.

— Hélas! mon pauvre Marcel, toujours ces sombres pensées!...

Elle le considérait de ses beaux yeux devenus mélancoliques :

— Je connais cette expression. Quand je la vois sur votre figure, cela me navre. Je voudrais vous consoler, mais comment faire?...

Elle soupira.

— Et puis il y a en vous quelque chose qui m'inquiète... La mort de votre père fut une perte affreuse, cruelle, mais il me semble qu'il y a plus que cela dans votre tristesse. Pourquoi ne m'en dites-vous pas la cause? Je vous comprendrais peut-être, qui sait?... Je ne suis pas tout à fait une sotte.

Elle avait ouvert le livre que Marcel Renaudier avait apporté avec lui.

— Aussi pourquoi lisez-vous des livres comme celui-là? Je l'ai parcouru l'autre jour. C'est désolant, ce *Bouvard et Pécuchet*, ces deux imbéciles, et leurs tentatives idiotes!...

Marcel Renaudier secoua la tête :

— Hélas ! Juliette, c'est cela, la vie !

Il s'arrêta. Pourquoi troubler cette jeune fille de son pessimisme, de ses désespérances? Mieux valait se taire.

— Mais, Marcel, ce n'est pas si mauvais et si difficile de vivre et...

Elle s'arrêta. Elle rajustait une boucle de sa coiffure et demeura, un instant, à écouter le silence vivant. Les feuilles hautes des arbres palpitaient d'un frisson soyeux. L'eau de la vanne faisait un petit murmure très doux, comme confidentiel. Dans une ferme éloignée, un coq chanta. Des guêpes bourdonnèrent.

— Oui, Marcel, je sais bien que c'est bête, la vie, et qu'il faut mourir ; mais c'est plus fort que moi, j'aime vivre.

Elle continua lentement et comme si elle se parlait à elle-même :

— Oui... je n'ignore pas que vivre c'est vieillir, c'est mourir, que tout meurt et que je mourrai... mais j'aime vivre. Ah ! dormir, me réveiller, me sentir moi, voir ce qui est, entendre, regarder, agir ! Les actions les plus ordinaires me donnent ce sentiment de la vie... Vous me direz que celle que je mène ici est bien médiocre. C'est vrai, mais qu'importe ? il n'y a pas que le présent, il y a l'avenir, Marcel !

Marcel Renaudier fit un geste de découragement. Elle reprit d'une voix plus haute :

— Eh bien, oui, l'avenir ! L'existence n'est pas pour tous inerte et plate. Elle a ses surprises, ses étonnements. Pourquoi n'aurais-je pas ma part de ce qu'elle offre aux autres ? Oh ! je ne demande rien d'extraordinaire. Vous savez, je ne prétends pas être reine de France.

Leurs regards se croisèrent, une minute, puis il baissa les siens. Elle arrachait une touffe d'herbe qu'elle éparpilla, presque avec dépit, en riant nerveusement.

— Voyez-vous, mon cher, je ne suis pas une héroïne. Non, pas du tout ! Je suis une fille pratique. D'ailleurs, il le faut bien... Mais n'allez pas me mépriser parce que je vous parle franchement, au moins !... Eh bien, oui, j'aime la vie, et pas dans ses biens les plus nobles, encore !... Oui, j'aime le plaisir, le confort, le luxe. Cela vous étonne d'une campagnarde comme moi ? c'est ainsi : avec mes robes et mes chapeaux de quatre sous, j'ai le goût des toilettes, de la parure, des bijoux, de tout, quoi !

Elle rougit :

— Vous ne savez pas le prestige qu'exercent sur les femmes ces choses qui vous semblent des frivolités, mon pauvre ami. Pour nous il n'y a que deux choses au monde : l'argent et l'amour.

C'était la première fois qu'elle prononçait devant lui ce mot : l'amour. Ses dents blanches mordirent sa lèvre charnue. Elle dit brusquement :

— J'aime l'argent. Avec lui, on a tout.

Une expression d'ardeur empourpra son beau visage désireux. Ses paupières battirent. Ses longs cils abaissaient et relevaient leur ombre sur ses joues. Elle laissa aller ses mains, dans un geste de lassitude, et, presque bas, elle ajouta :

— Et pourtant, pourtant, je renoncerais bien volontiers à tout cela...

Vivement, d'un souple mouvement de corps, elle s'était mise debout. Elle secoua les herbes attachées à sa jupe. Les bras hauts, elle repiquait dans son chignon les épingles de son chapeau, fit quelques pas vers le canal. L'éclat métallique d'une tanche fugitive nuança l'onde engourdie. Marcel avait ramassé son livre. Le lourd volume pesa à sa main de son poids désespéré.

— Marcel !...

Il tourna la tête. Juliette l'appelait comme on appelle au secours. Sa voix implorait. Il vint. Quand il fut à côté d'elle, elle lui dit :

— Que penseriez-vous, si vous appreniez un jour que j'ai fait quelque chose de pas bien ?

Elle se reprit :

— Oh ! de pas tout à fait vilain, mais presque.

— Juliette...

Elle insista :

— Supposez que cela soit.

— Vous en êtes incapable, Juliette.

Elle sourit tristement :

— J'ai de l'affection pour vous, Marcel, et je voudrais que, quoi qu'il arrivât, vous n'en doutiez pas. Voilà !... Maintenant rentrons. Je suis sûre qu'il est au moins cinq heures et j'ai à me tailler une robe. Monsieur de Valenton, l'ami de papa, arrive dans une quinzaine, et il faut que je ne le dégoûte pas trop.

Elle rit d'un rire bref et ajouta tranquillement :

— Voulez-vous boutonner le bouton de ma blouse qui est défait, là, par derrière ?... Moi, je ne peux pas.

Il essayait maladroitement, son livre sous le bras. Un peu myope, il s'approcha. Sous le linon la chair des épaules et des bras transparaissait. Il en respirait l'odeur chaude et jeune. Juliette sentait l'herbe, l'étoffe et la peau.

Lentement, ils reprenaient le chemin qu'ils avaient déjà suivi. L'herbe était dorée de soleil. Leurs pas en foulaient l'épaisseur molle et bruissante. Quand ils furent à la porte du potager, Marcel s'avança pour l'ouvrir en même temps que Juliette; leurs mains se rencontrèrent sur la claie d'osier. Mlle Roissy passa la première. Sur le petit pont, Marcel s'arrêta ; Juliette se dirigea vers la mai-

son tandis qu'il demeurait penché sur la balustrade. Des hirondelles coupaient l'air au-dessus de l'eau, qui reflétait vivement la faux volante de leurs ailes aiguës.

VII

« Il n'y a de vraiment exacts que les portraits qu'on n'a pas faits de nous et qu'un hasard mystérieux a faits les nôtres. Ainsi je possède une terre cuite de Clodion dont la tête semble modelée d'après celle de Mlle Roissy... »

Tout en disant cela, le soir de son arrivée aux Aulnaies, M. de Valenton avait regardé la jeune fille. Une bougie à laquelle il allumait sa cigarette éclairait sa figure fine et spirituelle ; car il était charmant, ce M. de Valenton, et, dès l'abord, il avait plu infiniment à Marcel Renaudier par sa distinction, et sa politesse. Il avait sur toutes choses des opinions délicates et personnelles qu'il exposait avec une négligence élégante. Il ne pensait des hommes ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal, et il représentait cette sorte de scepticisme judicieux qui n'est ni la dupe ni l'ennemi de l'existence.

Il avait conquis la sympathie de Marcel Renaudier en l'entretenant de son père. Il savait que Guy

de Valville et Paul Renaudier composaient un seul personnage. Spectateur de la première représentation de *l'Ecole des Sots,* il avait été un des premiers lecteurs de *l'Homme et la Vie.* Il admirait également en Paul Renaudier le brillant auteur dramatique et l'âpre philosophe. Marcel avait éprouvé un profond plaisir à l'entendre apprécier l'œuvre paternelle. Fier de cette œuvre, parfois, il avait songé à écrire, mais qu'aurait-il eu d'autre à dire sur la vie que ce qu'en avait dit son père?

En son ami Roissy, M. de Valenton avait bien vite découvert le point sensible : aussi ne tarissait-il point en éloges de Mme de Broigne, chez qui M. Roissy l'avait conduit en visite. « Elle est vraiment étonnante! M. de Broigne a dû être bien chagrin de mourir et de laisser derrière lui une si agréable veuve. C'est une personne fort remarquable. » M. Roissy s'épanouissait. Certes, il se félicitait d'un tel voisinage. Les relations entre les Aulnaies et la Corraterie n'avaient commencé que trois ans auparavant, après la mort de l'odieux M. de Broigne, de son vivant le plus chicanier des voisins. Sa veuve ne lui ressemblait pas, aussi était-on au mieux. Et M. Roissy tirait avec fatuité sur sa barbe grisonnante, — à tel point que Marcel Renaudier se demandait s'il n'y avait pas quelque chose entre Mme de Broigne et M. Roissy. Le

sourire discret de M. de Valenton n'en semblait pas douter, ce qui charmait M. Roissy. M. de Valenton plaisait à tous...

Mlle Roissy avait eu, naturellement, une part très particulière dans ses soins et dans ses prévenances; mais l'attitude de la jeune fille envers lui avait été bien étrange. Marcel s'en rendait mieux compte, à présent qu'elle était redevenue comme à son ordinaire. Pendant le séjour de M. de Valenton, Juliette Roissy avait été bizarre. Elle paraissait préoccupée. Parfois elle disparaissait durant des après-midi entières; on la cherchait sans la trouver. Marcel voyait alors M. de Valenton et M. Roissy s'attarder dans le potager, en conciliabules animés, ou s'enfoncer dans le petit bois, côte à côte et mystérieusement. Venu aux Aulnaies pour la chasse, M. de Valenton n'avait chassé que deux fois en quinze jours; il passait son temps avec M. Roissy, Marcel et Juliette, — quand elle daignait ne pas leur fausser compagnie sous prétexte de lettres à écrire à des amies de couvent, ou pour aller soigner le père Druait, qui avait fini par se couper un doigt en aiguisant sa faux.

Avec Mlle Roissy, M. de Valenton avait été à la fois familier et respectueux. Il lui parlait d'un ton d'enjouement amical, s'ingéniait à l'amuser ou à la faire rire et tâchait qu'elle oubliât l'écart de leurs âges. Plusieurs fois, ils avaient fait ensemble d'as-

sez longues promenades dans le petit bois. Souvent aussi elle l'évitait avec affectation ou le quittait avec brusquerie. Marcel s'était aperçu de ses différences de traitement. Il constatait que Mlle Roissy se montrait avec M. de Valenton tantôt d'une coquetterie presque provocante, tantôt d'une froideur presque dédaigneuse. Dans aucun des deux cas, M. de Valenton ne se départait de son indulgent sourire, tandis que M. Roissy semblait ravi des petits manèges de sa fille et contrarié de ses rebuffades.

Ce jeu alterné avait duré jusqu'au départ de M. de Valenton. Marcel s'en rappelait les circonstances : le cheval impatient frappant du sabot dans l'avant-cour et effarouchant les poules qui picoraient le gazon, M. Roissy, qui reconduisait à la gare M. de Valenton, boutonnant ses gants. Marcel, après avoir dit adieu à M. de Valenton, s'était retiré par discrétion en les laissant tous les trois debout auprès de la voiture, car Mlle Roissy était là également. Lui, par contenance, avait regardé, en s'éloignant, les pigeons entrer et sortir par la lucarne du colombier. Il avait pensé à ceux qui, quelques mois auparavant, roucoulaient derrière ses vitres closes. Il lui faudrait aussi partir, regagner son triste logis. Il ne pourrait abuser indéfiniment de l'hospitalité des Aulnaies. Bientôt la même voiture serait attelée pour lui. Et il avait

éprouvé un sentiment de détresse. Il faudrait quitter Juliette.

Comme il refermait la grille, il avait vu M. de Valenton baiser la main de la jeune fille. M. Roissy s'agitait et semblait mécontent, M. de Valenton embarrassé. Juliette caressait l'encolure du cheval. M. Roissy parlait. Marcel avait entendu la voix sans distinguer les paroles.

Puis M. Roissy et M. de Valenton avaient pris place dans la voiture. Ensuite, du seuil de la maison, il avait aperçu Juliette qui traversait le pont du canal et se dirigeait vers la prairie. N'osant la suivre, il était monté dans sa chambre... Le tiroir ouvert de la commode décapitait le mandarin et coupait un angle de la pagode. La face chinoise, dorée sur la laque noire, ricanait ironiquement.

VIII

Quelques jours après le départ de M. de Valenton, M[lle] Roissy et son père étaient allés faire une visite à M[me] de Broigne. Le soir, après le dîner, où la jeune fille parut soucieuse, elle allégua un peu de fatigue et monta se coucher. Quand sa fille se fut retirée, M. Roissy alluma un cigare, puis resta un moment silencieux, grattant de l'ongle des miettes de pain, et enfin offrit à Marcel Renaudier de venir faire un tour au jardin.

C'était une belle et déjà fraîche soirée d'automne. On touchait à l'extrême fin de septembre. M. Roissy emmena Marcel vers le potager. A travers les planches mal jointes du pont les graviers de leurs semelles tombèrent dans l'eau tranquille et noire du canal. M. Roissy marchait lentement; Marcel, derrière lui. Les bordures et les plates-bandes humides embaumaient l'air nocturne. Le potager s'étageait en trois terrasses cultivées que reliaient des allées en pentes obliques. La dernière de ces terrasses se terminait à un haut mur où s'étalaient

des espaliers. Là mûrissaient ces admirables pêches, honneur des Aulnaies. Les poires également y prospéraient. On dominait la maison sombre. Les fenêtres de la salle à manger étaient encore éclairées, ainsi que celles de la chambre de Juliette. Au delà de la maison, la lune argentait les peupliers qui bordaient la rivière. Bientôt elle les dépasserait et s'épanouirait en plein ciel.

M. Roissy marchait de long en large auprès des espaliers. Marcel sentait la fumée forte de son cigare qui se mêlait à l'odeur de la terre et des feuilles. Soudain il se retourna :

— Belle nuit, hein, mon cher Marcel?

Il aspira une bouffée et se tut, puis brusquement il se décida :

— Tenez, j'ai à vous parler, et, ma foi, je préfère en venir droit au fait, car je suis certain que vous ne prendrez pas en mauvaise part ce que j'ai à vous dire. Je vous aime beaucoup, j'étais l'ami de votre père, et cette double affection me met à l'aise pour aborder avec vous un sujet un peu délicat.

Il tâtait, sous les feuilles de l'espalier, le corps froid et secret d'une poire, tandis que, de l'autre main, il secouait la cendre de son cigare.

— Oui, mon cher Marcel, je vous aime beaucoup; je dirais mieux : on vous aime beaucoup aux Aulnaies...

Il s'interrompit. Marcel aurait voulu répondre; il cherchait des paroles de remerciement et de reconnaissance, mais il balbutia :

— Je serais bien ingrat, cher monsieur, si...

Il s'embrouillait. M. Roissy ne le laissa pas achever :

— Mais non, mais non!... ce que nous avons fait pour vous est bien peu de chose, et nous avons eu grand plaisir à vous avoir ici.

Ses talons s'enfoncèrent dans le sable mou de l'allée comme pour en affirmer sa possession. Il était chez lui. Ce jardin était son jardin, ces fruits, étaient ses fruits; cette maison était la sienne. Marcel eut une sensation très nette que l'hospitalité reçue le plaçait dans une sorte de dépendance à l'égard de M. Roissy. M. Roissy continua :

— Eh bien, donc, mon cher Marcel, on vous aime beaucoup aux Aulnaies. Vous y avez été apprécié, j'espère que vous vous y serez plu et que vous en partirez moins malheureux que vous n'y êtes arrivé.

Marcel comprenait : M. Roissy trouvait que son hôte s'attardait trop à son foyer. M. Roissy reprit :

— Certes, vous n'êtes pas consolé, je le sais bien, du coup qui vous a frappé, mais vous êtes moins abattu, moins affligé: c'est pourquoi je ne voudrais pas que quelque chose vînt gâter le bon effet de votre séjour. Oui... je ne voudrais pas que vous empor-

tiez d'ici une cause de chagrin, que vous conserviez un espoir qui ne peut se réaliser et qui ajouterait une déception inutile à votre légitime tristesse. N'est-ce pas? les jeunes gens se mettent quelquefois dans la tête des projets dangereux, chimériques... Voyons... c'est un peu difficile à dire. Enfin Juliette est jeune, elle est belle, elle est charmante, et, ma foi! comme père, je suis obligé de vous parler franchement.

La lune dépassait les peupliers. Elle éclairait maintenant tout le jardin et faisait luire les ardoises au toit de la maison. Marcel regardait une fenêtre toujours illuminée. Ses yeux s'en détournèrent. M. Roissy souriait en sa barbe:

— Vous ne répondez rien, jeune homme; avouez que j'ai touché juste !

Marcel fit un geste de protestation. M. Roissy l'arrêta :

— Non ?... je me trompe ? tant mieux, tant mieux ! C'est parfait, et je peux m'expliquer avec vous encore plus librement. Eh bien, mon cher, un mariage entre vous et Juliette, c'eût été une sottise dont vous vous seriez repentis tous les deux... Ah! vous êtes très gentil, c'est entendu, mais vous n'avez guère de fortune, et la dot de ma fille est légère. Et puis, vos caractères ne se conviendraient pas. Vous êtes un mélancolique, un découragé. Votre pauvre père vous a transmis un peu de son

pessimisme. C'est regrettable, à mon sens, mais c'est ainsi. Juliette, elle, a de mon caractère : elle est optimiste ; elle aime la vie... comme je l'ai aimée, comme je l'aime encore... comme il faut l'aimer.

Il respira largement l'air froid de la nuit et continua :

— J'ai toujours cherché à lui donner ce goût de l'existence... Cela vous étonne. Vous vous dites : « Hum ! hum !... Cependant il a mis sa fille au couvent ; ensuite, il l'a enfermée, presque toute l'année, aux Aulnaies »... Mais, mon cher, pensez donc, en cette longue solitude, quel attrait ont dû prendre dans son imagination les plaisirs dont elle était privée, l'existence brillante, mondaine de Paris, les fêtes, les parures ! Comme elle doit être prête à jouir de tout cela ! Et quel bonheur ce sera pour moi de la voir, un jour, riche, élégante, courtisée, car elle est faite pour le luxe, ma fille... et elle l'aura, même malgré elle, s'il le faut !

M. Roissy s'animait.

— Tenez, je m'emballe ; je bavarde avec vous comme avec un ami... Allons, vraiment, là, cette jolie fille si fraîche, si jeune, est-ce que ce serait juste de la laisser en cette campagne perdue, à faire la ménagère, la bouquetière, ou qu'elle n'en sorte que pour tomber dans une plate médiocrité ? Mais elle me la reprocherait plus tard. Non, non,

pas de ça ! Elle est faite pour un beau mariage. C'est mon idée... Ah ! cela ne vous semble pas facile à réaliser, n'est-ce pas ! Eh bien, mon cher, l'occasion se présente... Et je la laisserais échapper?

M. Roissy lança sur le sol son cigare fumé qui s'y brisa en étincelles. Il avait saisi Marcel par le bras.

— C'est comme je vous le dis, mon cher. Un mariage admirable, inespéré, tout : le nom, la position, l'argent! tout, Paris, le monde... Et elle hésite, elle se dérobe... Pardieu, je sais bien qu'il ne s'agit pas d'amour en cette affaire-là! mais est-ce une raison pour refuser un pareil parti ?

Marcel tressaillit. Faiblement il objecta :

— Mais mademoiselle Roissy répugne peut-être à épouser, malgré des avantages de toute sorte, un homme qu'elle n'aime pas...

M. Roissy lâcha le bras de Marcel et ricana.

— Ta ta ta !... l'amour, mais cela se retrouve, mon cher ! la vie est longue.

Il se tut un instant, comme au regret des paroles qu'il venait de prononcer.

— Vous me jugez immoral. Bah ! nous causons en camarades, n'est-ce pas ?... Vous avez de l'amitié pour Juliette, rien de plus ! Vous me l'affirmiez tout à l'heure. En serait-il autrement, j'agirais de même. Dans les deux cas, vous m'aideriez à ce qui est de son intérêt... Eh bien, je ne jurerais pas,

moi, que ma fille n'ait pas un petit sentiment pour vous, et, ma foi, je crains que tant que vous resterez ici elle ne se décide pas... à se décider ! C'est flatteur pour vous, mais cela peut être nuisible pour elle et cela ne rend pas ma tâche aisée... Elle n'est pas toujours commode, ma fille. Ainsi, l'autre jour, elle s'est montrée presque insolente avec madame de Broigne, qui risquait une allusion à ce qui m'occupe. En revenant, Juliette a été jusqu'à m'accuser de la sacrifier à mon égoïsme... Egoïste, moi !... bon Dieu ! moi qui ne m'inquiète que d'elle !... Et puis, quand je songerais un peu aussi à moi, est-ce qu'on est égoïste pour cela ?

Marcel se souvint de ce que Juliette lui avait dit de Mme de Broigne ; elle était veuve, riche, M. Roissy...

— Enfin, voilà où nous en sommes, mon cher. Vous ne voudrez pas compromettre l'avenir de ma fille. C'est pourquoi il vaudrait mieux que vous quittiez les Aulnaies. D'ailleurs, nous aussi, nous partirons pour Paris, en octobre. Une fois là-bas, les difficultés s'aplaniront. A Paris, on juge les choses autrement ; ma fille deviendra plus raisonnable et vous aurez le plaisir d'avoir contribué à son bonheur. C'est un gentil souvenir à laisser dans l'esprit d'une jolie femme.

M. Roissy allumait un nouveau cigare. L'allu-

mette l'éclairait. Il regardait Marcel, les yeux mi-clos.

— Je partirai demain, cher monsieur ; je souhaite que Juliette soit heureuse.

La voix de Marcel trembla. M. Roissy jeta l'allumette, qui brûla un instant sur le sable de l'allée, et il dit simplement :

— Je n'attendais pas moins de vous, Marcel.

Il y eut, entre eux, un moment de silence. La lune luisait ronde au ciel étoilé. Le jardin sentait l'automne et la nuit. En bas, deux crapauds se répondaient en notes cristallines. M. Roissy reprit :

— Allons, adieu, je vais me coucher... Et vous ?

— Je vais encore me promener un peu.

M. Roissy lui tendit la main :

— Ne prenez pas froid... Ah ! la belle lune !

Marcel entendit les pas de M. Roissy résonner de terrasse en terrasse, retentir sur le pont. Dans l'air persistait une légère odeur de tabac. La lune se reflétait dans l'eau du canal. Les crapauds chantaient doucement... Soudain la lumière s'éteignit à la fenêtre de Mlle Roissy et il éprouva une impression d'isolement, de détresse, dont il frissonna tout entier.

Le lendemain, à déjeuner, Marcel Renaudier annonça son départ pour le jour suivant : il prétexta

une lettre qui le rappelait. M. Roissy maudit ces obligations qui ne vous laissent jamais tranquilles. Mlle Roissy n'objecta rien.

Dans l'après-midi, Marcel monta dans sa chambre pour préparer sa malle. Le Chinois du tiroir lui faisait la grimace une dernière fois; sur le marbre du meuble, le noyau de pêche que Juliette lui avait lancé en riant au visage, un matin de soleil, montrait son bois dur et sec. Le dîner fut à l'ordinaire. On servit de très belles poires. Marcel repensa à la conversation nocturne le long de l'espalier. M. Roissy ne dit mot devant sa fille de leur prochain voyage à Paris. Avant de se retirer, Marcel fit ses adieux à ses hôtes. La voiture devait être attelée de grand matin, à six heures : M. Roissy dormirait; il ne se levait tôt que pour la chasse.

Marcel se réveilla à l'aube. Il ouvrit sa fenêtre. La rivière murmurait derrière les peupliers où se doraient les premières feuilles jaunes. Le soleil parut sous un voile de brouillard. Quand Marcel descendit, il trouva son déjeuner prêt dans la salle à manger. La vieille cuisinière vint lui tenir compagnie. Comme il achevait de vider sa tasse, le domestique l'avertit que la voiture l'attendait. La maison était silencieuse : il sortit.

Dans la cour, les pigeons du colombier roucoulaient. Juliette était là, caressant le cheval dont les naseaux fumaient dans l'air matinal. Elle portait

un grand manteau. Un boa de fourrure s'enroulait à son cou.

— Comment ! vous, Juliette !

Elle rit. Le froid avivait les couleurs de ses joues.

— Mais oui !... Je suis bien allée vous chercher : pourquoi ne voulez-vous pas que je vous reconduise ?

Elle l'avait fait monter et s'était placée auprès de lui. Elle prit les rênes.

— Hop !

Le cheval franchit le portail. L'eau gronda au barrage du moulin. Un coq, sur un tas de fumier, chanta. La voiture tourna sur la route. On passa devant la maison du père Druait qui, du seuil de sa porte, les salua, la main empaquetée de linges. Marcel songea au bruit lointain de la faux que le bonhomme aiguisait, ce jour d'été, où ils étaient étendus dans l'herbe au bord du canal. Juliette menait silencieusement, les sourcils froncés, mordant sa lèvre rouge. Marcel sentait l'odeur de la fourrure. Les champs labourés étaient bruns autour des pommiers tordus. A une côte, elle lui demanda brusquement :

— Que pensez-vous de madame de Broigne?

Il répondit quelques banalités. Elle secoua la tête.

— Papa est amoureux d'elle et elle est sa maî-

tresse. Il voudrait bien l'épouser... Cela vous étonne? Papa s'est claquemuré à la campagne, se croyant vieux; la campagne l'a rajeuni et il s'ennuie. D'ailleurs, pour lui, à soixante ans, on est encore jeune !

Elle haussa les épaules et fouailla le cheval. On apercevait la ligne du chemin de fer, les disques à signaux, la gare.

Comme on arrivait et qu'elle arrêtait le cheval, elle dit tout à coup :

— Vous savez, Marcel, cette vilaine chose dont je vous parlais, un jour, dans le pré, eh bien, je vais la faire... Ah ! vous m'avez promis de me garder malgré tout votre affection...

Elle tendit la valise au jeune homme, qui posait la semelle au marchepied.

— Allez enregistrer vos bagages... Moi, je n'entre pas là dedans.

Et elle ajouta, subitement grave, et à mi-voix :

— Je serais capable de prendre le train, moi aussi !

Elle le regardait. La fourrure, serrée à son cou, masquait le bas de son visage. Marcel était debout, la lourde valise lui tirait le bras et lui faisait pencher le corps. Il avait l'air faible et lamentable. Elle eut dans les yeux une expression de pitié et d'ironie :

— Mon pauvre Marcel, rassurez-vous! Que feriez-vous de moi?

Elle déroula la fourrure. Elle était belle, robuste, faite pour la vie, tandis que lui... Il baissa la tête.

— Allons, adieu, mon pauvre ami. J'ai bien envie de vous embrasser, mais que dirait le chef de gare?...

IX

D'un doigt, Marcel Renaudier feuilletait un gros livre étalé sur le parapet du quai Malaquais. Les pages cédaient sous son pouce avec un bruissement sec et se succédaient sous ses yeux. Peu à peu, le doigt de Marcel s'engourdissait. Il faisait froid. On était à la fin de novembre. Un vent aigre soufflait dans un ciel ensoleillé où l'on sentait, à la lumière légèrement brumeuse, les approches de l'hiver parisien.

Marcel Renaudier avait glissé une main dans sa poche; de l'autre, il continuait à examiner le volume. Mais, si le bouquiniste qui rôdait derrière son dos lui avait demandé le titre de l'ouvrage et de quelle matière il traitait, Marcel n'aurait su que répondre, car ses yeux étaient distraits et sa pensée errante. Au delà du parapet il apercevait la Seine, où deux bateaux-mouches se croisaient. Un remorqueur sifflait à l'écluse de la Monnaie. Sur l'autre rive, à travers les arbres dépouillés se dressait la masse grisâtre du vieux Louvre.

Marcel se rappelait avoir voulu entrer au Musée, mais l'ayant trouvé fermé, car on était un lundi, il avait continué sa promenade par le Pont des Arts. C'était pourquoi, oisif et sans but, il s'attardait devant cet in-folio dont il touchait encore la reliure usée et poudreuse. Machinalement, il souleva le plat qu'il venait de laisser retomber. En magnifiques caractères noirs et rouges, au-dessus d'une superbe marque de libraire et disposé comme une inscription ou comme une épitaphe, le titre indiquait un ouvrage de médecine du XVII[e] siècle.

Ce vieux livre n'était-il pas instructif, en son abandon en plein vent, sur ce parapet? Antique traité qui contenait sans doute le résultat de longues recherches, le fruit du labeur de toute une vie! Son auteur, jadis, avait usé ses yeux, fatigué sa main pour offrir à la postérité ce monument de son savoir. Peut-être même ce soin lui avait-il valu l'estime de son temps. Ses préceptes s'étaient transmis de bouche en bouche, sa vérité avait été la vérité, puis, d'autres opinions formulées et établies, les siennes étaient devenues quelque chose de stupide, de ridicule et de burlesque, dont la sottise avait de quoi amuser le moindre carabin d'aujourd'hui.

Tel est donc le résultat dérisoire des efforts humains. Ce bouquin de rebut en fournissait une

preuve lamentable. Un sourire mélancolique passa sur les lèvres de Marcel Renaudier : son père avait raison, une fois de plus... Le souvenir de son père le rembrunit et il courba les épaules comme sous un poids soudain. Il releva frileusement le col de son pardessus et reprit sa route. Une inquiétude aiguë et vague le tourmentait. Le chagrin ni le sentiment de l'inutilité de la vie ne l'accablait pas seulement : ces fardeaux-là, il commençait à en avoir l'habitude. Il sentit à sa tristesse une cause différente, mais obscure et délicate, qu'il ne voulait pas s'avouer, et, nerveusement, il pressa le pas.

Tout à coup, il s'arrêta presque. Il s'approcha de nouveau du parapet. L'eau coulait lente et pâle. Il la regardait sans la voir. Il voyait une église illuminée et pleine de monde. L'orgue tonnait ; le Suisse heurtait les dalles de sa hallebarde. Un cortège s'avançait, Mlle Roissy au bras de M. de Valenton. Leur mariage se célébrait aujourd'hui à Saint-Louis-d'Antin. On était un lundi, le lundi 29 novembre.

Brusquement, il quitta le parapet. Le vent lui glaça la figure. Marcel pivota sur ses talons pour éviter la bise et se remit à marcher. M. Roissy lui avait écrit pour lui annoncer l'événement dans les derniers jours d'octobre, s'excusant de ne pas venir le lui apprendre lui-même, — mais on a en

pareil cas tant de courses et d'occupations! — Marcel Renaudier n'avait été qu'à moitié surpris de la nouvelle. Certaines paroles de M. Roissy et de sa fille l'y avaient préparé. Juliette avait hésité, mais avait fini par consentir. M. de Valenton était vieux mais riche, et sa fortune assurait à Mlle Roissy la sorte d'existence qu'elle souhaitait. M. de Valenton pouvait être, malgré son âge, un compagnon agréable. Sa vieillesse élégante pouvait plaire. Sans doute, Juliette ne l'aimait pas, mais, à défaut d'amour, elle aurait le luxe et tous les agréments d'une vie large et gaie. Quant à M. de Valenton, il agissait en épicurien : Juliette embellirait de son frais visage les dernières années d'un mari dont elle animerait le foyer par ses grâces parées. Tous deux étaient probablement d'accord sur ce qu'ils attendaient l'un de l'autre. Et Juliette Roissy avait accepté de devenir Mme de Valenton.

Et cependant il y avait eu lutte en elle, entre son intérêt et quelque chose d'autre... A ce point de ses réflexions, Marcel Renaudier passait outre, mais des images remplaçaient ses pensées. Il se souvenait de Juliette couchée dans l'herbe, auprès du canal, il se la rappelait dans la voiture où elle l'avait reconduit à la gare. N'eût-on pas dit qu'elle tentait une chance suprême de se sauver d'elle-même, qu'elle implorait secours, qu'elle demandait pitié pour sa jeunesse? Ah! qu'elle était belle!...

Et Marcel Renaudier revit, devant sa fenêtre des Aulnaies, la corbeille de fruits offerte, dans le soleil, au bout de la gaule oscillante. O fruits d'été dans la lumière du matin!... Mais il n'en avait su goûter la saveur, et Juliette avait eu raison de lui lancer le noyau de la pêche, accompagné de la moquerie de son rire!...

Il avait traversé la chaussée et longeait les boutiques des antiquaires et des marchands d'estampes en songeant à Mlle Roissy et à M. de Valenton. Et ce Bernard d'Argimel!... Sa situation, par ce mariage, devenait délicate. Il se trouvait atteint en sa prérogative d'héritier présomptif. Mlle Roissy, maintenant Mme de Valenton, devrait compter avec M. d'Argimel, et leurs relations, quoique courtoises, risquaient fort de n'être pas très cordiales... Marcel en éprouva un léger plaisir. M. d'Argimel lui inspirait une instinctive antipathie.

Marcel Renaudier s'était arrêté à la devanture d'un marchand d'antiquités. Dans la glace d'un miroir ancien, il s'apparut. Comment pouvait bien être ce M. d'Argimel? laid? beau? Marcel se regarda. Sa moustache était noire et fine et ses yeux bruns n'étaient pas sans douceur. Il ressemblait à son père.

Le deuil qu'il en portait lui avait servi de prétexte pour ne point assister à la cérémonie d'au-

jourd'hui. En écrivant à M. Roissy afin d'excuser son absence, il le priait de transmettre ses compliments et ses vœux à Juliette et à M. de Valenton. A sa lettre était joint un cadeau pour Mlle Roissy: une eau-forte de Cyrille Buttelet, qui représentait une vue des *Zattere* à Venise. C'était une pièce fort rare. Il était allé lui-même la déposer à l'Hôtel Rivoli d'où M. Roissy avait daté sa dernière lettre, mais M. Roissy habitait rue des Mathurins, chez M. de Valenton. Il s'y était rendu. La vaste cour, la proportion imposante de la demeure le frappèrent, et, tout en remettant le paquet au concierge, il avait examiné la façade de l'hôtel. C'était là qu'allait vivre désormais Juliette Roissy...

C'était là qu'elle était rentrée aujourd'hui, en revenant de l'église. Sa robe blanche avait traîné sur l'épais tapis du perron. Elle avait répondu aux félicitations, debout et souriante, au seuil de cette existence nouvelle dont elle avait désiré le luxe et les plaisirs... Soudain, Marcel Renaudier pensa à cette petite bacchante de Clodion, dont M. de Valenton parlait un soir, aux Aulnaies, et qui ressemblait, avait-il dit, à Mlle Roissy. N'était-ce pas un peu comme un élégant bibelot qu'il introduisait chez lui cette jeune femme, comme une statuette vivante, dont il s'amuserait à parer de bijoux les douces épaules et le cou gracieux?... Et Marcel ferma les yeux en face de cette vision qui

lui faisait sentir son abandon et sa solitude. En les rouvrant, il aperçut dans le petit miroir ses habits de deuil. Il serait, désormais, toujours vêtu ainsi.

Il fit quelques pas, la tête basse. Maintenant il évoquait un autre couple. Eux aussi échangeaient des anneaux. C'était un jour de printemps. On ne s'habillait pas comme à présent; les vêtements étaient à la mode de 1872. Paul Renaudier, le brillant écrivain, épousait Hélène Divon, l'exquise comédienne. Ils s'étaient rencontrés, ils s'aimaient, ils se mariaient... Les vieux journaux que l'on conserve à la Bibliothèque Nationale racontaient le détail de la cérémonie, et Marcel les y avait lus bien souvent. Ils donnaient l'heure, le lieu, les toilettes, le nom des assistants et celui des témoins, dont l'un avait été Gustave Flaubert. Tout le Paris artistique et littéraire de l'époque était venu offrir ses vœux au spirituel « Guy de Valville » et à la délicieuse Hélène Divon.

Hélène Divon, sa mère!... Marcel ne la connaissait que par une des premières eaux-fortes de Cyrille Buttelet, où le peintre l'avait représentée en son rôle de la Clémentine de *l'Ecole des Sots.* Que de fois, au Cabinet des Estampes, Marcel avait demandé le carton qui contenait l'œuvre gravé de Cyrille Buttelet! Quand on le lui avait confié, il se recueillait un moment, puis il l'ouvrait et il feuille-

tait les précieuses pièces, lentement, lentement, jusqu'à ce que sur le papier un visage lui sourît. Alors longtemps il le contemplait, il contemplait les grands yeux, la bouche petite, le nez fin, toute la charmante figure, si tendre, si douce, de celle qui avait été sa mère. Quelle faiblesse, quelle légèreté en cette jeune femme ! Comme elle devait peu vouloir ! Comme elle avait dû être peu responsable d'elle-même, des malheurs qu'elle avait causés, de ceux qu'elle avait soufferts !... Et, les doigts tremblants, Marcel continuait à feuilleter le carton prestigieux sans plus rien voir des délicates merveilles qu'il présentait : silhouettes fixées d'une pointe hardie, paysages d'arbres, d'air, de pierre et d'eau, aspects de Londres, coins de Paris, vues de Venise, fantaisies innombrables d'un art original, minutieux et subtil...

Marcel Renaudier, arrêté de nouveau, avait tressailli en sa rêverie. Derrière la vitre d'une devanture, un visage le regardait, un visage familier, ce doux visage si doucement gravé par Cyrille Buttelet. C'était bien la séduisante et douloureuse image de celle qui avait fait verser tant de larmes. Elle portait le costume de ce rôle de *l'Ecole des Sots* où Paul Renaudier l'avait connue et aimée : une robe décolletée en carré dont l'étoffe légère était si patiemment, si amoureusement rendue ! La pointe de l'artiste avait caressé la ligne onduleuse

des bras nus et les mains, dont l'une tenait la souple tige d'une rose, — la rose qu'à la fin du second acte elle effeuillait avec tant de grâce langoureuse et dont chaque pétale tombé soulevait les applaudissements.

Marcel Renaudier songeait. Un rapprochement se produisait, dans son esprit, entre cette fleur de comédie et cette fleur fraîche que Paul Renaudier faisait renouveler chaque matin dans le petit vase de cristal posé devant lui sur son bureau... N'était-elle pas là, cette rose, pour rappeler sans cesse au malheureux le souvenir de sa folie? — car c'en est une de croire au bonheur et à l'amour. — N'était-elle pas l'emblème odorant et épineux de son illusion d'une heure, et, quand elle s'effeuillait sous ses yeux, ne l'avertissait-elle pas de la saignante erreur de sa vie et ne lui donnait-elle pas la muette leçon de son mensonge périssable et parfumé ?... Et, brusquement, Marcel Renaudier sentit son cœur se durcir en une volonté de solitude et de renoncement. Non, il n'essaierait pas, comme son père, de cueillir la fleur perfide. Et pourtant elle semblait bien tentante, balancée au geste nonchalant de l'élégante dame qui le regardait à travers la vitre, comme elle avait regardé celui qui s'était laissé prendre au prestige de sa beauté.

Le carillon de la sonnette du magasin le fit sursauter. Machinalement, Marcel avait ouvert la porte.

Le marchand s'avançait à sa rencontre. Il s'entendit lui demander le prix de l'eau-forte de Cyrille Buttelet. Un violent désir lui faisait battre le cœur de posséder le portrait de sa mère, de l'emporter, de l'avoir à lui.

Le marchand avait retiré l'épreuve de la devanture. Ses lunettes relevées sur son front, il approchait de ses yeux la large feuille de papier de Hollande, et dit un chiffre.

— Ce n'est pas cher, monsieur. La pièce est de toute rareté. La « Dame à la Rose », nous ne la voyons pas souvent passer en vente.

Comme Marcel Renaudier donnait son adresse afin qu'on lui envoyât l'eau-forte, car il n'avait pas sur lui l'argent nécessaire, le marchand, tout en écrivant, détourna la tête pour dire à un commis qui traversait la boutique, un rouleau sous le bras et son chapeau à la main :

— Dites donc, Anatole, vous n'avez pas oublié les deux Canaletto, pour monsieur Antoine Fremaux? Bien!... Monsieur, la « Dame à la Rose » sera chez vous ce soir.

Marcel Renaudier salua et sortit. Quelques gouttes de pluie tombèrent : il se dirigea rapidement vers la rue de Valois.

X

Marcel Renaudier après avoir déjeuné chez Cyrille Buttelet, rue du Bac, rentrait chez lui. Cyrille Buttelet l'avait invité dès son retour de Venise, où il avait passé la fin de l'été et tout l'automne. L'hiver, il restait à Paris : c'était sa saison de grand travail. Il exécutait alors plusieurs portraits, chèrement payés, mais d'une maîtrise admirable et qui valaient les hauts prix qu'il en exigeait. Il se distrayait de ce labeur, qui l'intéressait, mais qui parfois aussi l'ennuyait un peu, par quelques études de nu. Devant le modèle, il se retrouvait le Buttelet d'autrefois, plus libre, plus hardi, le Buttelet des eaux-fortes qui avaient établi son renom, le Buttelet de Londres, où, après quelques essais de jeunesse influencés de préraphaélitisme, il avait peint ces paysages de la Tamise londonienne qui avaient commencé à faire connaître son talent.

Maintenant, ce n'était plus guère qu'à Venise

que Cyrille Buttelet redevenait paysagiste. De chacun de ses séjours il rapportait un certain nombre de petites planches et de petites toiles où il s'était amusé à fixer au trait ou en couleur quelques-uns des aspects de cette ville si singulière. Il en abandonnait à d'autres les perspectives illustres et il se contentait d'en noter d'une façon rapide quelques coins plus humblement pittoresques. Ces esquisses discrètes, à la fois mystérieuses et vraies, disaient la vie intime de la cité, son charme secret. Il suffisait de peu de chose à Cyrille Buttelet pour en faire un chef-d'œuvre. Les marches d'un escalier, la margelle d'un puits, la devanture d'une boutique, un rideau ocre à une fenêtre de marbre sculpté, la saillie d'un balcon, la terrasse aérienne d'une *altana*, quelques cheminées se détachant sur le ciel, c'était assez. Pour être mieux en contact avec la ville qu'il aimait, il avait fini par y acheter un palais, le palais Aldramin, à San Trovaso, séduit par la beauté de sa façade caduque et par la coquetterie de son jardin mélancolique.

Cet achat, d'ailleurs, l'avait mené loin. Le palais Aldramin tenait debout par miracle et il avait fallu en changer les pilotis. Cyrille Buttelet racontait volontiers le détail de l'opération. Elle lui fournissait mille anecdotes sur les architectes et les ouvriers italiens, si adroits, si négligents, sur les maçons, les menuisiers, les fumistes, et sur les

marchands de curiosités à qui il avait eu affaire lorsque, le palais Aldramin consolidé, il s'était agi de le meubler d'une façon digne de ses vastes salles et de sa façade lombardesque, où s'épanouissaient des disques de serpentin rose et vert.

Justement, le jour où Marcel Renaudier déjeunait rue du Bac, le peintre avait reçu une lettre de son architecte de là-bas, le signor Carlozzi, concernant un escalier ancien que Cyrille Buttelet voulait faire transporter au palais Aldramin. Cet escalier appartenait à plusieurs propriétaires, car la propriété est fort divisée à Venise, et cette communauté de possession était la cause de difficultés probablement insolubles, mais dont la cocasserie égayait fort Cyrille Buttelet. A table, il avait expliqué à Marcel Renaudier ses vicissitudes d'acquéreur.

La salle à manger était l'endroit le plus agréable du logis de Cyrille Buttelet. Les murs étaient laqués de blanc, rehaussé de bleu turquoise. A chaque bout, sur deux dressoirs, des potiches de la Chine, bleues et blanches, s'effilaient ou s'arrondissaient avec une grâce délicate ou une lourdeur élégante. Un lustre japonais pendait du plafond. Il figurait en bronze un filet de pêche que l'on relevait plein d'algues, de coquilles, de poissons. Sur le parquet était étendue une natte d'une extrême finesse. Il faisait très chaud dans cette pièce, car

Cyrille Buttelet craignait le froid. Au dehors, par les larges vitres, les branches nues du jardin dessinaient sur le ciel leur sécheresse craquante et gelée.

Tout en mangeant et en discourant, Cyrille Buttelet avait remarqué la tristesse préoccupée de Marcel Renaudier, son manque d'appétit, son air de fatigue et de distraction, et il avait menacé amicalement le jeune homme de lui envoyer le docteur Sarrian ; mais, devant sa contrariété visible, il n'avait pas insisté et avait changé de sujet de conversation. « Il avait séance à une heure et demie... Depuis qu'il peignait des portraits, il constatait que l'immobilité forcée des longues poses finit par rendre bavards les plus taciturnes. Les plus réservés sont pris d'un besoin irrésistible de parler des autres et d'eux-mêmes. Il y avait là vraiment un phénomène curieux qu'il ne s'expliquait pas. Que de confidences étranges il entendait à ces séances qui pendant des heures lui livraient un homme ou une femme, seul à seul, en une énervante oisiveté! Par exemple, ce n'était pas toujours beau ce que l'on apprenait ainsi... »

— Oui, la vie est laide! — avait répondu Marcel Renaudier.

— Non, mon cher Marcel, ce n'est pas elle qui est laide ! — avait reparti Cyrille Buttelet en se levant de table. — Ce qui est laid, c'est ce que la plupart

des gens en font... Ah! les malheureux! Et dire qu'il y a la lumière et la couleur, les sons, les lignes, les odeurs, les formes des êtres et des choses!... Tout cela vaut la peine de vivre, jeune Marcel!

Il marchait de son pas saccadé sur la natte fine autour de la table couverte de linge, de porcelaine, de cristaux et d'argenterie, et son regard vif allait de l'éclair prismatique d'une carafe au luisant d'une coupe, tout en considérant avec complaisance la souple Annina qui plaçait sur le dressoir le plateau à café, en épiant Marcel Renaudier du coin de l'œil.

— Vous voyez, mon cher, que j'ai ramené encore cette fois Annina à Paris, et Bettina aussi. C'est un dernier essai. A la première dispute, je les réexpédie à Venise, sans réplique... Elles sont assez sages, jusqu'à présent. N'est-ce pas, Annina?

La Vénitienne rit sournoisement, agita les coques gonflées de sa coiffure et disparut avec une légèreté d'oiseau. A la surface des tasses, le sucre remonta en bulles qui s'unirent sur le liquide sombre en une guirlande de perles minuscules. Derrière la vitre, sur la branche sèche d'un arbre, un oiseau sautillait. Buttelet vida sa tasse et tira sa montre. Il soupira.

— Allons! une heure vingt : il faut que je travaille!... Quel dommage que ces dames de Paris ne veuillent pas faire le voyage de Venise pour venir poser!... Au revoir, Marcel, et à bientôt!

XI

Un jour que Marcel Renaudier flânait sur le quai Malaquais à la devanture du marchand d'estampes chez qui il avait acheté la « Dame à la Rose », une main le toucha à l'épaule.

Il se retourna.

De sa bouche aux lèvres trop rouges, de ses yeux trop cernés, de son visage féminisé, Antoine Fremaux lui souriait. Marcel ne l'avait pas revu depuis la mort de M. Renaudier. Fremaux lui avait écrit deux ou trois lettres d'Italie qui laissaient toutes entendre sa passion pour la belle comtesse Cantarini. Marcel éprouvait pour Antoine Fremaux la petite curiosité que donne quelqu'un qui vient d'être si amoureusement aimé : il fut déçu.

Antoine Fremaux n'avait point changé. Son corps fluet était enfermé dans une ample pelisse de fourrure d'où ne sortaient que ses mains gantées et sa tête fine et glabre aux regards langoureux. Il parlait toujours avec la même voix douce, insistante, prétentieuse, mais plus voilée encore qu'aupa-

ravant. Son attitude nonchalante et un peu dédaigneuse convenait au héros d'une aventure extraordinaire. Sa grosse bague gonflait la peau de son gant.

— Ah! mon cher Marcel! j'ai beaucoup pensé à vous.

Il disait cela comme s'il avait eu un mérite particulier à avoir un instant détaché ses pensées du sujet qui valait de les absorber toutes, et il reprit :

— Et vous, mon cher, qu'avez-vous fait?

Marcel Renaudier expliqua brièvement son genre d'existence. Antoine Fremaux écoutait avec commisération. Après un silence, Marcel ajouta qu'il voyait souvent Cyrille Buttelet. Au nom du peintre, Antoine Fremaux fit un geste.

— Mais, mon cher, c'est un barbare que ce Buttelet! Imaginez-vous qu'il a fait réparer le palais Aldramin, le malheureux! Il avait là une demeure admirable, arrivée à ce point de vétusté délicieux qu'atteignent comme par miracle les choses de là-bas, et il l'a fait réparer, et il a voulu un calorifère et un ascenseur. Il prétend habiter à Venise comme à Londres ou à Paris. Je vous le dis, c'est un barbare. Fi!

Et, de toute sa petite figure délicate, Antoine Fremaux prit une expression de dédain; il leva ses yeux aux paupières meurtries :

— Je connais une vraie Vénitienne... et, je puis

vous la nommer... je crois, d'ailleurs, que je l'ai fait déjà dans mes lettres: la comtesse Cantarini. Son palais, mais elle ne souffrirait pas qu'on y touchât! Elle le laisse vieillir, s'en aller pierre à pierre, s'effriter, et cela sans souci des merveilles qu'il contient, tapisseries précieuses, verreries de famille, portraits des doges ancestraux, sans souci d'elle-même. Elle ne désire point à sa beauté d'autre tombeau que la ruine illustre sous laquelle elle sera peut-être un jour ensevelie... Ah! mon cher, c'est une âme héroïque dans un corps divin que la comtesse !

Il ferma les yeux voluptueusement, comme sur une vision trop éclatante :

— Mais votre Buttelet, non!... Et il n'est pas le seul. J'en sais d'autres qui ont fait comme lui. Ils veulent vivre à Venise. Mais à Venise, on n'y vit pas ! On y est sa propre ombre. Quand je marche sur les dalles magiques de ses rues, je ne sens plus ma chair. Quand je glisse sur ses eaux, je suis un esprit qui vogue. Être propriétaire d'un palais à Venise, quelle folie ! mais c'est rompre le sortilège essentiel de la cité enchanteresse! A Venise, on habite son âme, on demeure dans de l'amour, de la tristesse et du songe.

Il saisit Marcel par le bras :

— Venise, mon cher, il faudrait l'interdire aux vivants, non seulement à ceux qui y établissent leur

oisiveté, y installent leur snobisme, mais aussi à ceux que le hasard y a fait naître. On devrait en chasser la vermine humaine qui y pullule, y végète, en trouble le silence de son bruit, l'empeste de son odeur, y vend, y trafique, y rôde, la souille de ses déjections et la déshonore en ses eaux et son air... Ah ! mon cher, je la voudrais, ma Venise, seule en ses palais croulants, asile de mélancolie et de volupté. Je voudrais qu'errassent en ses canaux ensablés ses noires gondoles vides. Elle ne compterait plus, cité défendue, au nombre des villes réelles : elle n'aurait plus ni clergé, ni magistrats, ni police, ni marchands, ni touristes. Elle serait biffée de toutes les cartes. Elle ne ferait plus partie d'aucun royaume et elle serait sa propre reine en sa dentelle de marbre, en ses ceintures de canaux, en sa changeante robe de lagunes. Oui, et l'on romprait, en signe de délivrance, le pont qui, comme une chaîne d'esclave, la rattache à la terre. Elle deviendrait la capitale du Pays des Rêves, coupe de silence, vase de solitude, où ne viendraient boire que de rares élus !

Il rajustait sa pelisse et il observait sur le visage de Marcel l'effet de ses paroles étudiées.

— Cependant parfois un grand poète, un couple d'amants illustres auraient le droit de visiter l'Abandonnée. Tout un jour, ils en épuiseraient en une souveraine émotion les délices taciturnes. Ce ne

serait que par eux que nous saurions que Venise existe encore. Le poète nous l'apprendrait dans ses chants et les amants iraient y concevoir quelque enfant sublime en qui se perpétuerait l'âme divine de la Cité. Ces élus seraient désormais les seuls témoins de sa gloire interdite. Ce voyage serait la plus haute récompense que pût obtenir en ce monde le Génie, la Beauté ou l'Amour !

Il se tut. Marcel Renaudier dit doucement :

— Vous êtes injuste pour Cyrille Buttelet, mon cher Antoine : je vous assure qu'il aime Venise, lui aussi, quoique d'une façon différente de la vôtre.

Antoine Fremaux sourit. Il regardait l'heure au cadran de l'Institut.

— Deux heures ! Mon cher, il faut que je vous quitte; mais nous nous reverrons, n'est-ce pas ? J'aurai peut-être un service à vous demander. Je crois que je vais écrire quelques-unes des idées que je viens de vous exprimer... Oh ! une plaquette de quelques pages... Je vous enverrai l'indication de mon nouveau domicile... Oui, j'ai donné congé de mon appartement de la rue de Berlin. J'ai loué, à Auteuil, une maisonnette, un *casino*, comme on dit là-bas. Je suis en train de le meubler à la vénitienne... Allons... adieu... à bientôt !

Et, d'un geste de sa main gantée, il adressa à Marcel, en s'éloignant, un salut protecteur et amical.

XII

— Alors, votre ami voudrait un dessin de moi pour mettre en tête de la petite élucubration qu'il prépare sur Venise?... Eh bien, il l'aura, son dessin, puisque cela semble vous faire plaisir, Marcel... Mais, en attendant, regardez un peu ceci.

Cyrille Buttelet désignait à Marcel Renaudier un certain nombre de panneaux étalés sur une table. Marcel s'approcha.

Chacun d'eux montrait une étude de femme nue, les unes complètement achevées, les autres simplement esquissées, mais toutes d'un mouvement hardi ou délicat, à la fois familières et nobles. Toutes ces figures séparées formaient comme les fragments d'une frise interrompue. On les eût dites détachées du Parthénon de Tanagra. Elles reliaient Pompéi à Montmartre. Il y avait des Psychés qui tenaient un bougeoir et des Amaryllis ôtant leurs bas. Mimi Pinson y mordait à la grenade de Proserpine et Musette y minaudait dans le miroir de Vénus.

Cyrille Buttelet se mit à rire :

— Diable! Ce n'est tout de même pas une de ces petites machines qu'il faudra que je donne à monsieur Fremaux... Mais, que voulez-vous! cela me délasse des grands portraits... Je vais justement en commencer un aujourd'hui, d'une amie à vous : celui de madame de Valenton, la fille de monsieur Roissy...

Rapidement, comme les cartes d'un jeu, il empilait les panneaux.

— Oui, elle est vraiment jolie, cette madame de Valenton! Ils sont venus, il y a une semaine, son mari et elle. Il est très bien aussi, monsieur de Valenton, et c'est un homme d'esprit! Tout de même, il y a entre eux une forte différence d'âge... Bah! il la traite peut être comme sa fille... Mais non! il a l'air d'en être amoureux et il a dû faire la folie complète... Le pauvre diable, il m'a touché : c'est que j'arrive à un âge où l'on commence à comprendre ces choses-là... Est-ce que vous voyez souvent cette belle dame, Marcel?

Marcel Renaudier répondit que son deuil et l'existence mondaine de Mme de Valenton les éloignaient l'un de l'autre. Il n'avait pas revu, non plus, M. Roissy depuis le mariage de sa fille.

— Roissy! j'ai une vague idée qu'on m'a conté qu'il se remariait... Mais déjeunez donc avec moi et vous direz bonjour à madame de Valenton : nous avons séance à une heure.

Marcel, troublé, s'excusait : Fremaux l'attendait à midi et demi, au restaurant.

— Eh bien, promettez-lui que je lui chercherai quelque chose... Mais pourquoi ne choisiriez-vous pas vous-même ?

Cyrille Buttelet, tout en parlant, ouvrait un carton.

Venise revivait sur ces feuilles légères, la vraie Venise, celle qui se cache derrière sa façade d'apparat et de fête, la Venise des palais à l'abandon et des *calli* obscures, la Venise des ponts innombrables et des *campi* déserts, celle où l'on s'égare à suivre un châle drapé sur d'étroites épaules, où des linges pendent aux fenêtres, où des cages se balancent aux balcons, où des jardins laissent apercevoir au-dessus de leurs murs rougeâtres la pointe aiguë d'un cyprès ou la guirlande mauve d'une glycine... De temps en temps, le peintre se penchait et murmurait un nom.

— Ceci, c'est un coin de Chioggia !...

Et Cyrille Buttelet décrivait la ville marine, avec sa vaste rue dallée de marbre, sordide et magnifique, son pont à la courbe héroïque dont la balustrade se termine par des lions accroupis, son port où sèchent des filets, où flottent des nasses à poissons ; Chioggia, qui envoie sur toute l'étendue de la lagune ses étranges barques pansues aux voiles d'ocre, décorées de dessins noirs ou rouges, de

dessins cabalistiques, comme ceux que l'on distingue sur les ailes de certains papillons; Chioggia qui, en face de Malamocco, garde les passes de la haute mer, Chioggia...

Marcel Renaudier l'écoutait. Il le regardait rouler une cigarette de cette main nerveuse et fine, habile à rendre les aspects de la réalité à laquelle ses yeux étaient si délicatement sensibles, — de cette main qui avait peint complaisamment de si voluptueuses nudités et qui, tout à l'heure, allait reproduire sur la toile docile et fidèle le beau visage de Juliette de Valenton.

XIII

— Monsieur Buttelet est-il chez lui ?

La concierge, grosse femme, en train d'arroser sur sa table un pot où s'étiolait un aspidistra, poussa un grognement affirmatif.

Marcel Renaudier ferma la porte de la loge. Comme il se retournait, il se trouva soudain face à face avec Mme de Valenton.

Elle venait de chez le peintre. Tout en blanc, elle s'appuyait au manche d'une ombrelle fermée. Son visage souriait sous l'ombre d'un grand chapeau. D'une voix heureuse et surprise, elle s'écria :

— Ah ! c'est vous, Marcel... Bonjour !

La main qu'elle lui tendait était dégantée. A l'un des doigts luisait l'éclat d'une large émeraude. L'étreinte douce, souple et longue de cette main augmenta son trouble. Il fit le geste de dégager la sienne.

— Ah ! sauvage, je vous tiens, et je ne vous lâche plus. Vous baissez la tête. Ah ! vous avez raison d'avoir honte !

Juliette de Valenton riait. Ses lèvres découvraient ses dents égales et blanches. C'était toujours la même Juliette; seulement, les joues étaient plus pleines, le menton plus volontaire. Marcel balbutia.

— Vous aurez beau dire, vous êtes un sauvage et un lâcheur. Oui, votre deuil... Ce n'est pas une excuse : vous n'aviez qu'à me faire signe ; je n'ai pas toujours du monde chez moi... Mais vous n'avez pas voulu me voir... et même vous êtes contrarié de me rencontrer.

— Mais non, chère madame ! J'en suis très heureux, je vous assure; mais je vis très retiré, très seul... Je savais pourtant que Buttelet faisait votre portrait...

— Mon portrait, il n'avance guère... c'est ma faute : je suis un mauvais modèle et je manque souvent la séance. Oh ! monsieur Buttelet est indulgent... Cependant il n'est pas très satisfait de moi, parce que je l'ai averti que je ne pourrais pas poser cette semaine. Ces premières journées de printemps me fatiguent. Aujourd'hui, je serais incapable de rester en place... Soyez gentil, accompagnez-moi au moins jusqu'à ma voiture; je l'ai laissée boulevard Saint-Germain : je déteste cette rue du Bac toujours encombrée... Ce temps est insupportable, vous ne trouvez pas ? et je suis rompue. Ah ! je ne suis plus la campagnarde des Aulnaies...

Sur le trottoir, ils marchèrent côte à côte, sans

parler. C'était bien elle et c'était bien lui, avec le même air de tristesse et de découragement. Sur le boulevard, elle ouvrit son ombrelle. Marcel, gêné du contraste de cette robe claire avec ses vêtements noirs, la laissa le devancer. Elle se retourna :

— Marcel, j'ai du plaisir à vous revoir. Je me sens bien. Venez faire un tour au Bois... Ne me refusez pas cela. Vous irez demain chez monsieur Buttelet. Tant pis pour vous, vous êtes mon prisonnier... Ah ! voici la voiture.

Le cocher, qui avait aperçu Mme de Valenton, s'approchait. Derrière elle, Marcel embarrassé hésitait :

— Mais je ne sais si...

Assise déjà dans la victoria, elle rangeait sa jupe pour lui faire place. Il songeait au petit cheval des Aulnaies, à son arrivée à la gare.

— Vous ne savez pas si quoi ?... Mais montez donc !... Est-ce à cause de mon mari ?...

Elle se mit à rire, avec un peu d'affectation, tandis que les chevaux partaient au trot, puis elle s'adossa aux coussins paresseusement. L'air plus vif faisait frissonner une boucle de ses cheveux, auprès de son oreille. Elle ferma son ombrelle, le visage au soleil, les yeux légèrement clignés.

— On est bien. Ah ! le Bois va être délicieux.

Marcel Renaudier se taisait. Elle lui toucha la main du bout du doigt. Il tressaillit. Elle lui dit en souriant :

— Marcel, rassurez-vous. Je suis libre de mes actions, et monsieur de Valenton n'est pas un tyran. Pensez-vous que je ne puisse me promener avec qui bon me semble ?... Mon mari trouve tout naturel que je sorte en voiture avec Bernard... vous savez ? Bernard d'Argimel... eh bien ! pourquoi pas avec vous ?

Elle redressa son buste hardi. Ses narines de petite bacchante clodionesque frémirent, et elle mordit sa belle lèvre pleine, dont le sang rougissait la peau tendue ; puis, d'un ton mutin, elle ajouta :

— Et d'abord, ça me plaît !

Marcel ne répliqua rien. La voiture, par la place de la Concorde, gagnait les Champs-Elysées, au lieu de prendre le Cours-la-Reine et d'atteindre le Bois par Passy. Mme de Valenton considérait Marcel Renaudier avec une expression de malice et d'amitié.

— Ne boudez donc pas, Marcel ! Vous n'aviez pas autrefois mauvais caractère... Allons, demandez-moi au moins comment va papa. Je suis sûre que vous ignorez la grande nouvelle : il se remarie... Il a la toquade du mariage, et, non content de m'avoir mariée, il épouse madame de Broigne. Ses années des Aulnaies l'ont tellement rajeuni qu'il convole en justes noces. Que voulez-vous, mon cher, il n'y a plus de vieux messieurs : tous jeunes à soixante ans !

Le ton d'ironie amère des derniers mots de la jeune femme frappa Marcel Renaudier. Son trouble diminuait. Il se laissait engourdir par un vague bien-être... Mme de Valenton saluait au passage des gens de connaissance. Dans l'avenue du Bois, les chevaux pressèrent leur allure. A la grille, madame de Valenton dit au cocher :

— Moins vite, Jules! Nous avons le temps... N'est-ce pas, Marcel?

Dans le cuir de la voiture, une petite pendule indiquait cinq heures. Pour la première fois depuis qu'il était auprès d'elle, Marcel constatait l'élégance raffinée de Juliette. Il pensa à l'émeraude qu'elle avait au doigt. A son cou, un collier de grosses perles très rondes luisait doucement. Comme ces bijoux lui seyaient bien! Ils étaient les signes visibles de cette existence luxueuse qu'elle avait désirée, la sienne maintenant. Etait-elle heureuse, au moins? la petite pendule lui marquait-elle des heures de plaisir? Il n'osait l'interroger et il répondait aux questions qu'elle lui adressait sur lui-même, sur ses occupations, sur ses amis, sur Cyrille Buttelet, qui l'aimait beaucoup.

Il lui parla d'Antoine Fremaux, qu'elle avait dû rencontrer dans le monde.

Fremaux? Antoine Fremaux?... Non... Elle écoutait distraitement, attentive aux arbres, à la lumière, à la couleur gris bleu du petit lac. Il com-

prenait que, dans cette minute, ce spectacle la satisfaisait complètement. Elle était toujours la même : elle savait jouir de l'instant. Elle était encore cette Juliette qui, aux Aulnaies, s'absorbait à composer une jatte de fruits, que le souvenir d'un bain matinal rafraîchissait durant toute une journée. Il y a donc des êtres qu'un objet, un paysage, une sensation, un sentiment aident à oublier leur misérable condition humaine, à qui la vie permet d'oublier la mort!... D'où leur vient donc ce mystérieux art de vivre? Quel caprice de la nature vous fait donc ou ne vous fait pas ainsi?... Et cette jeune femme assise à son côté était parmi ces privilégiés.

Pris d'une timidité soudaine, il n'osait pas la regarder directement. Sa curiosité en cherchait l'image dans sa mémoire. Il l'y retrouvait belle, saine, ardente, tandis qu'il avait conscience de sa propre faiblesse, de sa mélancolie, de sa tristesse, à lui, de tout ce que révélaient si bien de l'état de son esprit les traits de sa figure et les façons de sa personne. Est-ce dans l'organisme ou dans l'éducation qu'est la raison profonde des catégories psychiques? Affaire de tempérament ou question de circonstances? Destinée irrémédiable ou disposition accidentelle? Il réfléchissait si profondément que l'arrêt de la voiture le fit sursauter.

— Descendons un peu, voulez-vous?

Mme de Valenton avait sauté à terre avec prestesse. Ce coin du Bois était désert ; une petite allée longeait la grande, séparée d'elle par une bande de gazon. Aucun bruit, sinon le trot discret d'un cheval, le roulement sourd d'une voiture, le grelot clair d'une bicyclette, et le sifflet lointain d'un remorqueur sur la Seine... Ils marchèrent en silence, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à un ruisselet que franchissait un pont rustique.

— Marcel, avez-vous songé quelquefois aux Aulnaies, au vieux canal, à la prairie? à ce jour où j'y ai dormi dans l'herbe?...

Marcel baissa les paupières. Il réentendait le bourdonnement de l'abeille qui était entrée dans une fleur, le clappement des carpes à fleur d'eau, le murmure du feuillage, le grincement de la faux qu'aiguisait le père Druait.

Juliette de Valenton s'était tue. Du bout de son ombrelle, elle grattait le sable de l'allée. Elle semblait hésiter. Soudain elle se décida :

— J'ai un reproche à vous adresser, Marcel. Vous m'aviez fait une promesse et vous ne l'avez pas tenue.

Elle le regardait maintenant avec gravité :

— Oui, ce jour-là, vous m'aviez promis, quoi qu'il pût arriver, de me conserver votre affection.

Il y avait dans sa voix un léger tremblement.

— Alors, pourquoi depuis mon mariage n'avez-vous pas cherché à me revoir? Pourquoi n'êtes-vous jamais venu chez Cyrille Buttelet, lorsque je posais et que vous le saviez? Pourquoi, tout à l'heure, quand je vous ai rencontré, auriez-vous voulu pouvoir rentrer dans le mur?... Est-ce vrai?

Il protestait par gestes, sans répondre. Elle crispait sa main nerveuse sur la pomme de son ombrelle.

— Ah! je n'ignore pas que j'ai agi d'une façon que vous pouvez blâmer. Vous ne seriez pas le seul à penser ainsi... Oui, ce que j'ai fait peut vous paraître une action médiocre et même basse. Je ne la défends pas. Je sens que vous me méprisez un peu, Marcel, je l'admets, et, au fond, ça m'est égal; mais ce qui me cause de la peine, c'est que vous ne m'aimiez plus.

Elle reprit haleine, rouge, la bouche gonflée d'une moue comme si elle allait pleurer.

— Vous pouvez me juger sévèrement, c'est votre droit... et encore, est-ce bien généreux? Je ne suis qu'une femme : je me suis conduite en femme... J'étais seule, sans conseil, sans appui. On me pressait. J'ai cédé. Est-ce tout à fait ma faute? En êtes-vous sûr, Marcel?

Marcel Renaudier, à son tour, s'émut.

— Vous vous trompez, Jul... madame... j'ai toujours pour vous la même affection, mais qu'au-

rais-je fait auprès de vous, belle et élégante, auprès de vous, jeune femme entourée, riche, heureuse?

Elle haussa les épaules ironiquement.

— Qu'aurais-je fait, sinon vous importuner du spectacle de ma misère morale, de mon pessimisme, puisque c'est ainsi que l'on appelle cette crainte que j'ai de la vie?... Tandis que vous!...

Il admirait ce doux visage sous l'ombre molle du chapeau printanier. Les perles luisaient au cou jeune et fier. De l'autre côté de la bande de gazon qui séparait la petite allée de la grande, la voiture, qui les avait attendus, s'approchait. Les gourmettes des chevaux cliquetaient avec un petit bruit argentin... Tristement, il répéta :

— Tandis que vous!...

Il la considérait avec étonnement, comme si elle eût été une créature d'espèce à part : il aurait voulu la toucher, prendre ses mains, écouter son souffle, pour se rendre compte du mystère qu'il y avait en elle, pour savoir à quelle force cachée elle devait d'être ainsi, de connaître le désir, l'espoir, la joie, tout ce qui était pour lui l'illusion périlleuse d'un mirage qui ne recouvre que des pièges dont nous garantit seule l'amère conviction de leur danger. Elle secoua la tête :

— Moi, moi...

Elle n'acheva pas et traversa la bande de gazon. La grande allée étendait son sol net et battu. Au

bout, une brume légère s'élevait entre les arbres. Mme de Valenton, assise dans la voiture, se penchait pour regarder l'heure à la petite pendule :

— Il faut que je rentre. Où souhaitez-vous que je vous dépose, Marcel?

Il répondit, au hasard :

— Place de la Concorde... n'importe où...

— Très bien.

Sur leurs genoux, le valet de pied disposait une large couverture.

— Couvrez-vous. Il fait frais.

D'un trot rapide, les chevaux partirent, et tous deux restèrent silencieux jusqu'à la sortie du Bois. Comme on passait la grille, elle lui dit :

— Vous n'avez pas froid?

Il fit signe que non. Ils se turent.

L'Arc de Triomphe dressa dans le ciel encore clair sa masse héroïque. L'avenue dévalait en pente droite. En face d'eux l'aiguille cassée de l'obélisque pointait. Peu à peu, Juliette se rapprocha. Sous la couverture, Marcel Renaudier sentit une main qui serrait la sienne.

— Je suis contente de vous avoir revu, Marcel. Je pense souvent à vous...

Elle lâcha la main du jeune homme et retint la couverture qui glissait.

— ... A vous, et à cette peur de l'existence qui est en vous. Moi, je voudrais de la vie tout ce qu'elle

peut donner... Ah ! pas le bonheur, ce serait trop beau, mais le plaisir, l'amour, que sais-je? l'amitié.

Elle se renversa au coussin de la victoria, qui s'arrêtait à l'angle des Champs-Élysées et de la place de la Concorde; Marcel Renaudier était descendu et prenait congé de la jeune femme.

Il demeura un instant seul sur le trottoir, puis s'avança sur la chaussée. Des yeux, il suivait la voiture de Mme de Valenton qui s'éloignait dans la direction de la rue Royale. Soudain, il fit un saut en arrière : un fiacre avait failli le heurter. Le cocher, détournant son cheval, l'injuriait. Deux passants, sur le refuge où il était monté, s'agitèrent :

— C'est comme cela qu'on se fait écraser...

« Ecraser !... » L'idée de la mort lui traversa l'esprit. Mourir ! cette pensée lui fut pénible. Réellement, il avait bien manqué de tomber sous la roue du fiacre. Il frissonna instinctivement. En face de lui, sur son piédestal de pierre, l'un des chevaux de Marly se cabrait dans l'air. Et il imagina les sabots meurtrissant sa chair, broyant ses os. Son cœur battit à gros coups. Déjà l'autre jour, en gravissant les rues roides qui mènent au Père-Lachaise, il avait éprouvé la même sensation d'étouffement. Il était peut-être malade. Il devrait consulter le docteur Sarrian.

XIV

Les indications d'Antoine Fremaux étaient précises. Retenu à Vichy, auprès d'une tante malade et qu'il ne pouvait pas quitter, il priait Marcel Renaudier de lui rendre un service qu'il ne voulait demander à personne d'autre. Antoine Fremaux donc avait absolument besoin d'une liasse de lettres déposées chez lui, à Auteuil. Le concierge de la Villa Montmorency, où était situé le pavillon qu'il habitait, était prévenu. Marcel recevrait par la poste la clé de la maison et celle du meuble qui renfermait la correspondance en question : c'était un secrétaire placé entre les deux fenêtres dans la chambre du rez-de-chaussée. Le paquet, lié d'un cordon de soie, se trouvait dans le deuxième tiroir de gauche. Marcel le lui enverrait aussitôt à Vichy, sous pli recommandé. Quant aux clés, Marcel voudrait bien les conserver jusqu'au retour de son ami. Antoine Fremaux achevait en s'excusant du dérangement causé et remerciait de l'importance toute particulière du service. Ce billet,

en sa minutie voulue, avait ce ton d'affectation et de mystère dont Fremaux usait en ses moindres paroles et qui seyait à son attitude de jeune homme romanesque et quintessencié.

Marcel Renaudier s'en répétait mentalement les termes en arrivant à la Villa Montmorency. Elle consistait en une réunion de petits hôtels bâtis au milieu de jardinets où poussaient d'assez beaux arbres. Le lieu était tranquille et agréablement retiré. Le pavillon choisi par Antoine Fremaux était construit en briques rouges et d'un style vaguement anglo-hollandais. Marcel Renaudier avait chaud : cette journée du commencement de juin était à la fois molle et ardente. Des oiseaux pépiaient doucement. Le sifflet proche du chemin de fer ne les fit même pas s'envoler, mais fit tressaillir Marcel. Le moindre bruit le troublait et il était forcé, rue de Valois, de garder ses croisées fermées pour ne pas entendre ceux du dehors...

Marcel Renaudier introduisit la clé dans la serrure. La porte d'entrée ouvrait sur un étroit vestibule, celle du salon lui faisait face. Lorsqu'il y eut pénétré, il lui fallut attendre que ses yeux se fussent habitués à la pénombre des persiennes closes.

Bientôt il commença peu à peu à distinguer les objets qui l'environnaient. Sur le mur, de grandes glaces à cadres de rocaille contournaient leurs volutes dorées. Achetées, sans doute, à Venise par

Antoine Fremaux, elles produisaient un singulier effet en ce logis parisien et y semblaient dépaysées non moins que le reste du mobilier, issu de même provenance et qui, destiné aux vastes salles d'un palais, n'était pas en proportion avec la hauteur et la superficie de la pièce qu'il encombrait de ces sièges surdorés, de ces consoles corpulentes, de ces vitrines bombées où des verreries s'alignaient sur des tablettes et luisaient comme d'une vague phosphorescence. Du plafond, un lustre de Murano pendait, fluide et compliqué, et semblait prêt à s'égoutter dans le silence. Une odeur bizarre s'exhalait de ces vieilles choses, odeur de bois vermoulu, d'étoffes fanées, odeur de poussière et d'abandon où persistaient des effluves de parfums, de ces parfums forts et subtils qu'affectionnait Antoine Fremaux et qui s'accordaient avec ses vêtements excentriques, ses bagues à cabochons et son fin visage glabre que rougissait aux pommettes et aux lèvres une touche de fard.

Marcel Renaudier se sentait mal à l'aise de cette atmosphère hétéroclite. Ici, dans cette maison faussement déserte, on n'était pas seul : il avait l'impression d'y déranger une présence invisible. Il eut hâte de s'être acquitté de sa commission. La chambre où il devait trouver ces lettres donnait dans le salon.

Elle était si obscure qu'il dut tirer les rideaux et

pousser le volet pour y voir. La lumière du dehors éclairait maintenant les murs tendus d'une soie ancienne où des miroirs à appliques suspendaient leurs glaces, gravées de guirlandes et de sujets. Un lit bas et large s'étalait sous une courte-pointe de guipure. Un canapé de damas à ramages voisinait avec une table de marqueterie sur laquelle étaient posés deux flambeaux de verre. Entre les deux fenêtres se dressait le secrétaire désigné.

C'était un baroque petit meuble ventru, en laque rouge semée de fleurettes dorées qui formaient des arabesques et s'arrondissaient en médaillons où paradaient des personnages de la Comédie Italienne et des masques en costume de Venise. Marcel les regardait tout en tournant dans la serrure la clé minuscule. Les tiroirs apparurent. Dans celui de gauche, Marcel palpa un paquet noué. Il n'avait qu'à le mettre dans sa poche, à refermer le meuble, à clore le volet, à partir. Et il restait là, songeur et indécis.

Ces lettres! Elles ne pouvaient être que de cette comtesse Cantarini à qui Antoine Fremaux faisait de constantes allusions, et qui semblait tenir tant de place dans sa vie. Pour Marcel, ces amours d'Antoine Fremaux avaient jusqu'à présent été du lointain et du romanesque, mêlé à ses déclamations sur Venise, et maintenant elles prenaient une réalité

soudaine. Cette femme au nom sonore, évocateur de passion, était sûrement la maîtresse de Fremaux. Ces lettres contenaient des paroles d'amour comme s'en écrivent les amants. Elles convenaient du jour, du lieu, de l'heure d'une rencontre. Elle avait dû se donner à lui ici même plus d'une fois, l'étrangère, en cette maison ornée pour elle par Antoine Fremaux à la mode de son pays. Elle avait dû s'asseoir sur ce canapé, se mirer à ces miroirs, chercher à leurs glaces ternies celle qui reflétait le mieux sa beauté. Elle s'était étendue sur ce lit !

Cette pensée le troubla. S'il n'avait jamais été aimé, lui, il se souvenait pourtant de quelques heures d'ébats sensuels. Certaines minutes de sa jeunesse lui revinrent à l'esprit. Comme tous les jeunes gens, par curiosité, il avait essayé du corps des femmes. Il ne leur demandait que la satisfaction plus ou moins agréable d'un instinct. Ces brèves passades ne suscitaient dans sa mémoire que des images rapides et vulgaires. Il n'avait jamais éprouvé d'une femme ce que Fremaux avait dû éprouver, en ce réduit discret à l'amour et préparé pour ses jeux, de la visiteuse qui y apportait avec elle le mystère, la tendresse et la volupté...

Brusquement, il passa sa main chaude sur son front moite. Pourquoi s'attardait-il là, comme un intrus ? Qu'attendait-il ? Qu'espérait-il ? Depuis le

matin, il lui semblait avoir la fièvre. Ses jambes lourdes avaient peine à le soutenir. Il aurait aimé à reposer sa fatigue sur ce lit bas, en cette chambre paisible, à fermer les yeux, à ne penser à rien. Et cependant une pensée obscure le tourmentait, qu'il ne voulait pas laisser se formuler. Par le volet entr'ouvert, il apercevait une branche d'un des marronniers du jardin. Pourquoi, plutôt que d'habiter rue de Valois, ne se fixait-il pas à Auteuil, en ce quartier verdoyant et tranquille, si calme, à deux pas du Bois de Boulogne? Tout à coup il évoqua une longue allée, une voiture arrêtée, une jeune femme en robe claire : Juliette!

Il ne l'avait pas revue depuis leur promenade au Bois, et, ce matin, il avait reçu un billet d'elle, un billet affectueux et un peu triste. Elle se plaignait qu'il eût manqué à sa promesse de lui rendre visite et lui disait qu'un peu souffrante en ce moment elle resterait chez elle toute la journée, que sa porte serait défendue et qu'elle serait seule... Et il s'était excusé sous le prétexte d'une course indispensable... On avait dû lui remettre son télégramme; elle ne l'attendait plus, et, à cette minute même, il aurait pu être auprès d'elle!

Soudain, à cette idée, il eut un violent désir de la voir. Ce fut si fort, si impétueux qu'il crut presque qu'elle était devant lui. Elle le regardait, en cette robe, avec ce même collier dont les perles

cerclaient doucement son cou... C'était bien elle, et il continuait à considérer fixement le petit meuble ventru de laque rouge où les fleurs dorées formaient des médaillons autour des figurines bergamasques, mais ce qu'il voyait, c'était elle, elle, elle! De ses mains dégantées, avec un geste gracieux, elle enlevait son chapeau et le lançait sur le lit. Maintenant elle détachait les agrafes de son corsage et défaisait la boucle de sa ceinture. Les perles brillaient mieux à sa nuque dégagée. La peau de ses épaules et de sa gorge était nacrée comme elles... Et il suivait chacun de ses mouvements et il tremblait d'angoisse et de convoitise, d'envie de la saisir entre ses bras, et de l'étreindre nue, fraîche et blanche, sur ce grand lit, en cette maison isolée qui sentait l'ombre, le silence et l'amour!

Défaillant, il demeurait debout, comme fasciné par cette vision. De nouveau, il tâta son front en sueur. Est-ce qu'il devenait halluciné ou fou? Pourquoi disposait-il ainsi de cette jeune femme? De quel droit dévêtait-il ainsi son image? Il eut le sentiment d'une indélicatesse et d'une brutalité. Juliette de Valenton ne lui avait jamais témoigné que de l'amitié, de la pitié et de la sympathie... Certes, il y avait bien les propos de M. Roissy, un soir, dans le jardin des Aulnaies! Mais Juliette n'avait jamais été pour lui qu'une camarade d'enfance retrouvée à une heure d'épreuve et qui avait

été bonne à son chagrin... Oui, dans cette prairie, près du canal, une après-midi d'été, elle lui avait parlé librement et familièrement, oui, elle l'avait emmené au Bois dans sa voiture! Elle était, ce jour-là, sans doute, oisive, désœuvrée! Mais jamais elle ne lui avait montré qu'elle l'aimât!... L'aimer! Et que pouvait-il apporter dans sa vie de jeune femme riche et élégante? Que ferait-elle d'un personnage de sa sorte, morose, désabusé, sans goût à l'existence, étranger au monde où elle vivait? Et si même, lasse de luxe et de frivolité, elle souhaitait les amusements de l'intrigue ou les dangers de la passion, ce n'était pas, certes, à un Marcel Renaudier qu'elle irait! Lui, un amant, quelle folie! C'était à d'autres d'aimer et d'être aimés!...

Il glissait dans sa poche le paquet de lettres : ses doigts frémirent au contact du cordon de soie qui les liait. La serrure du meuble rouge grinça. Marcel regarda une dernière fois autour de lui : une tristesse indéfinissable l'accabla. Ce lit, propice aux longues étreintes, ces flambeaux de cristal faits pour éclairer les veilles voluptueuses, ce meuble secret et galant qui bombait sa panse où jouaient parmi les fleurettes dorées les héros minuscules de la Comédie du Plaisir et du Sentiment, à quoi bon tout cela et à quoi bon l'Amour lui-même! Pourquoi se laisser prendre à son illusion décevante, à son

prestige mensonger? C'est en vain qu'il vient à nous sous les traits de la beauté; son sourire n'est qu'un masque qui tombe et derrière lequel souffre sa face tragique et cruelle. Non! il ne risquerait pas à cette aventure son pauvre repos et sa misérable solitude. Et il avait hâte de fuir cette chambre perfide, de rentrer chez lui, de se débarrasser de ces lettres qui lui brûlaient la main. Son étroit logis, au moins, avec tout le passé d'amertume et de mort, le protégeait contre ces chimères qui troublent l'esprit et font battre le cœur, et, au mur, il y trouverait l'âpre visage paternel, dont les yeux, à défaut de la voix, lui rediraient la dure leçon de crainte et de méfiance contre la vie et l'amour dont la « Dame à la Rose », en son cadre d'ébène, semblait, sa fleur épineuse aux doigts, la mélancolique et douloureuse allégorie.

XV

— Monsieur, c'est une dame qui vous demande.

Et la vieille Ernestine s'adossait à la porte repoussée derrière elle, comme pour empêcher l'intruse de pénétrer dans le salon. Marcel Renaudier s'était levé vivement et avait jeté sur la table le livre qu'il lisait.

— Une dame! mais faites-la entrer, Ernestine!

La vieille femme cessa de défendre la porte.

— C'est moi, Marcel. Je ne vous dérange pas?

Mme de Valenton s'avançait vers lui. Sa robe, d'un linon léger, à larges manches flottantes qui découvraient un peu du bras nu, dégageait le col où les grosses perles luisaient, égales et serrées. Un chapeau avec des roses ombrait le bas du visage. Elle tendit la main au jeune homme.

— Pourquoi avez-vous l'air si étonné? Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, c'est moi qui viens chez vous... et me voilà!... Vous n'avez pas à sortir, au moins?... une de ces courses indispensables ?...

Marcel lui offrait un fauteuil. Lentement, elle se déganta. Il y eut un moment de silence. Marcel Renaudier semblait embarrassé et contraint. Elle souriait en touchant deux clés, une grande et une petite, posées sur la table, à sa portée. Marcel Renaudier l'examinait. Elle était exactement telle qu'il l'évoquait si fiévreusement l'autre fois, dans le logis désert d'Antoine Fremaux. C'étaient bien ces mains qu'il avait imaginées, enlevant ce chapeau fleuri. Ce cou nu se continuait par cette gorge dont il avait convoité en pensée la blancheur nacrée. Et aujourd'hui que la vraie Juliette était devant lui, il la considérait froidement et presque avec indifférence. Elle lui paraissait lointaine, irréelle, tellement que la voix de la jeune femme le fit tressaillir.

— Quel curieux garçon vous êtes, mon cher Marcel! C'est tout ce que vous trouvez à me dire?... En vérité, vous pourriez me faire croire que je vous importune; mais les femmes sont vaniteuses, heureusement!

Elle rit. Les clés qu'elle maniait tintèrent. Il avait fait le geste de protester contre ce qu'elle venait de dire. Elle reprit :

— Et indiscrètes aussi!... Eh bien, tant pis! Quand je pense aux gens, cela me gêne de ne pas savoir où ils habitent, comment c'est chez eux... Vous êtes bien, ici, Marcel... Mais pourquoi fermez-

vous les fenêtres, par cette chaleur? Elles donnent sur le jardin du Palais-Royal, n'est-ce pas?

Elle s'était levée et s'approcha de la croisée. En bas, le jardin s'étendait, sous un beau ciel, en sa bordure d'arcades, avec ses pelouses et ses charmilles régulières. Au centre du bassin, le jet d'eau étincelait. Des enfants couraient. A travers les vitres qui empêchaient d'entendre le bruit de leurs voix, ils ressemblaient à des automates dont les mouvements paraissaient inexplicables. Mme de Valenton en fit la remarque à Marcel.

— Comme c'est drôle! On dirait que nous sommes ainsi, séparés les uns des autres par quelque chose de transparent. Nous nous voyons agir sans nous comprendre.

Elle réfléchit, un instant. Un des pigeons du jardin frôla la fenêtre de son vol lourd. Elle ajouta :

— Oui, l'on reste ainsi jusqu'à ce que l'un des deux casse la vitre... Et cependant, Marcel, nous avons joué là ensemble quand nous étions petits. Je me souviens très bien de vous...

Lui aussi se la rappelait très bien. Elle était plus blonde que maintenant, avec une natte dans le dos. Elle n'aimait pas ce jardin du Palais-Royal, trop fermé, trop étroit, et où lui manquaient ses jeux et ses amis habituels. Elle préférait les Tuileries, et, en particulier, une certaine allée trans-

versale, qui longe les parterres et se termine, à un bout, par une statue de Jules César et, à l'autre, par une Diane chasseresse. C'était là qu'il la rejoignait quelquefois, conduit par M. Renaudier, qui se promenait de long en large en contemplant les ruines calcinées des Tuileries, encore debout à cette époque.

— Ah! ces ruines rougeâtres, elles étaient pour lui un témoignage de la brutalité et de la barbarie éternelles des hommes... Et comme il me regardait amèrement courir dans l'allée! Il s'apercevait déjà que je ne serais guère fait pour la vie et que j'aurais à en souffrir, que je saurais mal me défendre des égoïsmes et des volontés avec qui elle nous met en contact. Déjà je faisais pauvre figure parmi mes camarades des Tuileries, Juliette! J'étais timide, emprunté, maladroit. Et qu'il m'apparaissait donc déjà redoutable, ce monde en miniature, ce monde turbulent et taquin auquel je me mêlais avec vous!... Oh! ces journées des Tuileries! Je les craignais presque; je regrettais mes après-midi solitaires du Palais-Royal, où je m'isolais des autres... Et vous-même vous me faisiez un peu peur, Juliette, vous étiez brusque, volontaire, fantasque.

Il s'exprimait avec une animation inaccoutumée. Il essayait, par l'image de cette enfant d'autrefois, de distraire ses yeux de la jeune femme debout

auprès de lui en sa grâce vivante. Il lui semblait créer entre elle et lui une distance artificielle. Il pensait moins ainsi à son cou nu que cerclait le collier de perles tièdes ; il respirait moins l'odeur fine et lente qui s'exhalait d'elle et, pour mieux oublier sa présence, il fixait son regard sur ce jardin carré, sévère malgré ses feuilles et ses fleurs, ce jardin dont si souvent, jadis, les jours de pluie, il avait fait le tour sous les galeries qui le bordaient, avec son père, dont il voyait reflétés aux glaces des boutiques la silhouette lasse et le visage amaigri.

Soudain il s'était éloigné et était venu s'asseoir dans le fauteuil en tournant le dos à la fenêtre. Sur la vitre, les ongles de Juliette rythmaient une gamme. Le bruit se tut. Familièrement, la jeune femme s'accoudait au dossier du fauteuil.

— Allons, Marcel, avouez qu'au fond je vous ai toujours ennuyé, petite fille, comme je vous ennuie maintenant. J'étais une enfant gaie et vous un enfant morose, comme je suis aujourd'hui une jeune femme frivole et vous un grave jeune homme.

Tendrement elle avait posé sa main sur l'épaule de Marcel.

— Votre vie a été triste, je le sais ; mais croyez-moi, Marcel, toute la vie ne l'est peut-être pas. Pourquoi vous obstinez-vous à ne rien accepter d'elle ? Pourquoi vous séquestrez-vous dans cette solitude malsaine ? Il y a de douces choses de

par le monde : le soleil, la beauté, l'amour!

Il avait levé les yeux vers elle, car elle se tenait debout devant lui. Leurs regards se rencontrèrent. Elle touchait du doigt son collier de perles, comme s'il l'étouffait et qu'elle eût voulu le desserrer. Sa voix trembla légèrement.

— J'aimerais tant que vous soyez heureux, Marcel, que vous ayez votre part de la vie!

Il demeura muet et secoua la tête tristement, avec une expression d'amertume rageuse qu'elle ne lui connaissait pas. Elle hésita, un moment.

— Vous ne désirez donc rien d'elle, vous n'en voulez donc rien?

Il répondit sourdement :

— Rien.

Ils étaient en face l'un de l'autre, lui immobile et sombre, elle la main appuyée au rebord de la table. Une rougeur lente lui empourpra tout le visage. L'éclat en fut si vif que les perles de son cou en parurent plus laiteusement blanches. A voix basse, elle répéta :

— Rien, Marcel, rien... pas même...

Elle n'acheva pas. Tout son corps semblait fléchir d'une langueur infinie. On eût dit que ses vêtements allaient glisser sur elle et qu'elle allait apparaître nue. Derrière la vitre un pigeon roucoula. Une des deux clés posées sur le tapis tomba. Marcel Renau-

dier se baissa machinalement pour la ramasser.

Il crut qu'il ne pourrait jamais se relever, tant ses tempes étaient comprimées et tant ses oreilles bourdonnaient. Et il lui semblait que cet instant durait longuement, indéfiniment, durait toute la vie...

Quand il s'était redressé, Juliette de Valenton était toujours à la même place. Elle avait remis un des gants qu'elle avait ôtés en entrant. D'une voix humble et faible, il lui avait demandé pourquoi elle s'en allait déjà. Elle avait répondu que rien ne la pressait et qu'elle resterait encore volontiers un peu. Le visage tranquille et calme sous le grand chapeau couvert de roses, elle avait même souri à une phrase qu'il lui disait. Elle s'était assise de nouveau dans le même fauteuil, comme si rien ne se fût passé entre eux. Ils parlaient de Cyrille Buttelet. Le peintre retardait son départ de Paris à cause de certains travaux qu'il voulait terminer, parmi lesquels ce portrait d'elle, commencé au printemps. Il lui réclamait encore quelques séances. Elle les lui donnerait sûrement, quoiqu'elle eût en ce moment beaucoup de dîners et d'invitations. M. d'Argimel devait la conduire, ce soir, à une fête au tir aux pigeons. Puis elle avait demandé qui prenait soin de ceux du Palais-Royal et s'il y en avait beaucoup. Quelle cruauté que de tuer ces pauvres bêtes par passe-temps! Elle parlait doucement,

posément. Puis elle avait remonté son gant sur son bras nu. Parfois elle touchait à son collier. Elle avait l'air lasse. Debout, elle avait chancelé. En traversant le salon, elle regardait autour d'elle. Dans le vestibule, elle lui avait tendu la main. On entendait dans la cuisine la bonne qui faisait couler le robinet.

La porte refermée, il était rentré dans le salon, il avait arrangé le tapis de la table, dont un coin pendait, puis il s'était dirigé vers la fenêtre. La vitre lui semblait comme s'il avait plu, parce que ses yeux étaient brouillés de larmes. Un pigeon avait passé... M. d'Argimel s'amusait à tuer ces pauvres oiseaux... Alors il s'était souvenu d'une esquisse de Cyrille Buttelet, qui représentait une colombe grise sur la margelle d'un puits de marbre rouge, et il s'était senti soif, si soif qu'il était allé dans sa chambre se verser un verre d'eau de la carafe posée sur sa commode. Ensuite il ne savait plus et, en reprenant conscience, il s'était retrouvé sur le parquet, au milieu des éclats du verre brisé, dont un morceau l'avait légèrement coupé au poignet.

XVI

Marcel Renaudier plia la lettre qu'il venait de recevoir d'Antoine Fremaux et où celui-ci lui annonçait qu'il viendrait le lendemain chercher la clé de sa maison et celle du petit meuble rouge. La lettre pliée, il ferma les yeux et attendit. Il ne voyait que de l'ombre. Aucune image ne s'y dessina. Juliette n'y apparut pas. Les roses poussent-elles dans la cendre? Son cœur n'était qu'une poussière inerte et sans rêve. Il n'avait qu'à achever de la piétiner et de la durcir... Il eut l'âpre certitude que son destin s'était déterminé à jamais.

Il songea au portrait de son père. Le sévère visage, sous les yeux de qui, l'autre fois, il était tombé à la renverse, devait maintenant être satisfait : la conception de l'existence que M. Renaudier avait inculquée à son fils demeurait en lui intacte et assurée. L'épreuve, en somme, avait été moins cruelle au fils qu'au père. Marcel se sentit fortement en communion avec le mort aimé. Il ne tra-

hirait pas son héritage intellectuel. Il était sûr de soi, maintenant.

Il s'approcha de la fenêtre. La journée s'annonçait belle. Sous le ciel d'un bleu ardent, le jet d'eau éparpillait ses gouttes irisées. Du piédestal d'une statue, un pigeon s'envola lourdement. La pensée de Juliette de Valenton se joignit dans l'esprit de Marcel à celle de Bernard d'Argimel. Il remarqua l'association d'idées et la constata mécanique et naturelle. Il n'éprouva ni regret ni souffrance, et regarda l'heure à sa montre : il voulait aller jusqu'au Père-Lachaise...

Là-haut, sur la Colline des Morts, les cyprès et les buis répandaient une amère senteur. Des parfums de fleurs s'y mêlaient, très doux, un peu fades, mais l'odeur stoïque des sombres verdures prédominait. Marcel Renaudier la respira longuement. Résineuse et âcre, elle le fortifiait et lui communiquait comme l'essence même des noirs feuillages immuables.

DEUXIÈME PARTIE

I

Marcel Renaudier se rangea contre le mur pour éviter un maçon qui occupait le trottoir de sa prestance limousine, un lourd sac de plâtre sur l'épaule. Tout en se garant de la blouse blanche et du fardeau, Marcel ne perdait pas de vue la jeune femme qui marchait devant lui et tournait l'angle du quai et de la rue de Beaune en lançant à son suiveur un regard furtif.

Elle était svelte et élégante. Marcel pressa le pas. Elle avait ralenti le sien, croyant sans doute avoir dépisté l'importun. Elle portait un costume de drap foncé et un chapeau orné de violettes. Arrivée devant un des numéros de la rue, elle hésitait, la tête levée. Marcel distingua sa gracieuse figure, ses yeux inquiets derrière le face-à-main d'écaille. Comme il passait auprès d'elle, elle se décida et il la vit disparaître prestement dans l'ombre d'une porte.

Tout en continuant sa route, Marcel repensait à cette rencontre. Quelque femme du monde allant à un rendez-vous ! Cette vieille et discrète maison de la rue de Beaune était propice au mystère. Maintenant, un peu essoufflée de l'escalier monté trop vite, l'inconnue ôtait ses gants, dégrafait sa jaquette, retirait, l'une après l'autre, les longues épingles de son chapeau... Elle était jolie, un visage clair, le nez droit, une bouche délicate, des yeux sombres et doux...

Marcel éprouvait un peu de tristesse et de fatigue. Il venait, d'ailleurs, d'être assez souffrant et se sentait encore faible. C'était sa première sortie. Cyrille Buttelet, ayant appris son indisposition par le docteur Sarrian, lui avait écrit la veille pour lui demander de ses nouvelles, et, comme il se trouvait mieux, il s'était résolu à se rendre lui-même rue du Bac.

Buttelet le reçut dans son parloir. Le feu allumé y flambait dans une haute cheminée. Bien qu'on fût à la mi-mars, il faisait encore très froid. Par les grandes fenêtres, on apercevait le jardin hivernal. Des moineaux voletaient dans les branches nues. Cyrille Buttelet, en veston de velours, se chauffait au foyer. La flamme se reflétait dans le verre de son monocle. Il accueillit cordialement le jeune homme.

— C'est bien agréable, un vrai feu, Marcel ! Dans l'atelier, je suis obligé d'avoir le calorifère.

C'est de la chaleur morte, et cela me fait songer à ce qu'un parfum chimique est à l'odeur d'une fleur réelle... Ici, au moins, c'est de la chaleur vivante. Je la déguste comme un vin. Voilà trois jours que je ne quitte pas cette cheminée... Oui, trois jours de repos, et bien gagnés. J'ai beaucoup travaillé ! Mes portraits sont à peu près finis, et j'ai hâte de retrouver certains petits coins de ma chère Venise, dont je voudrais faire quelque chose.

Son doigt traça dans l'espace des lignes imaginaires. Il avait des mains magiciennes, des mains roses et or.

— Quoi vous partirez bientôt, monsieur Buttelet !

Marcel Renaudier avait dit cela tristement. Il venait assez fréquemment rue du Bac. L'absence de Cyrille Buttelet augmenterait encore son isolement. Le peintre l'observait à travers son monocle.

— Oui, je décampe dès les premiers jours d'avril... Et pourquoi ne m'accompagnez-vous pas là-bas ? Nous savez que ma maison est la vôtre. L'Aldramin est vaste ; vous y seriez parfaitement libre. Vous y vivriez aussi solitaire qu'il vous plairait... Je vous ai invité une fois pour toutes, et je ne vous aurais pas reparlé de ce voyage si je n'avais un motif d'insister sur ce sujet.

Cyrille Buttelet laissa tomber son monocle et le fit danser au bout du cordon, d'un air un peu embarrassé. Brusquement, il se décida :

— Le docteur Sarrian n'est pas content de vous. Il ne vous trouve pas en très fameux état. Vous devriez vous soigner. Vous auriez besoin, à son avis, de changer de place : c'est ce qu'il vous a déjà ordonné, il y a deux ans. L'extrême solitude où vous vous renfermez a ses dangers. Vous l'avez reconnu vous-même, mais le remède que vous avez choisi est pire que le mal. Bref, Marcel, il paraîtrait que, sur un certain point, depuis un certain temps, vous n'avez pas été raisonnable.

Marcel comprenait Cyrille Buttelet. Oui, il cherchait à se distraire de sa pesante solitude, et cette distraction, il la demandait aux amours de hasard et à leurs plaisirs vulgaires. Quand il réfléchissait à ce goût subit, violent, qui lui était venu, il ne se l'expliquait pas. Ce n'était ni curiosité ni sensualité, mais une sorte d'ardeur instinctive, involontaire, une sorte d'attrait inconscient et sournois auquel il obéissait. Cyrille Buttelet ne se trompait pas : il n'était pas raisonnable. Aussi répondit-il simplement :

— C'est vrai, monsieur Buttelet.

Buttelet se mit à rire.

— Mon cher, je ne suis pas un moraliste, vous le savez, mais songez à ce que Sarrian m'a en somme chargé de vous répéter. C'est sérieux. Trop de femmes, jeune Marcel, trop de femmes!... Allons, un bon mouvement! Qu'est-ce qui vous

retient à Paris? Vous n'avez pas de maîtresse... malheureusement, car cela vaudrait mieux pour vous... Alors, quoi? Vos camarades, Fremaux? Non, n'est-ce pas?... Et, à propos d'amis, monsieur Roissy, est-ce que vous ne le voyez plus?

Marcel Renaudier rougit et ne répondit pas. Le peintre allait peut-être s'enquérir de Mme de Valenton : la pensée d'avoir à prononcer ce nom fit trembler les lèvres du jeune homme. Buttelet continua :

— Il ne m'a pas soufflé mot de vous... pendant que vous étiez malade, j'ai fait justement le portrait de sa femme... Il a tant insisté!... Une fort agréable personne d'une quarantaine d'années, très bien conservée... et bavarde!...

Cyrille Buttelet redressa délicatement du bout des pincettes une des bûches du foyer :

— Vous vous souvenez, Marcel, de ce que je vous ai raconté souvent de ce bizarre sortilège de la pose qui conduit insensiblement le modèle des propos les plus insignifiants aux confidences les plus intimes. Eh bien! la brave madame Roissy n'a pas échappé à cette loi fatale. Au bout de quatre séances, elle m'expliquait sa vie, ensuite elle m'a révélé tout ce qu'elle sait de secret sur les gens de son entourage. Ainsi, votre amie, cette madame de Valenton, dont je faisais le portrait il y a deux ans, je suis maintenant au courant de sa situation.

Il regardait Marcel Renaudier du coin de l'œil.

— Voici donc ce que m'a narré madame Roissy... Je ne vous garantis rien, mais je répète... Monsieur de Valenton a un neveu, un monsieur d'Argimel, qu'il a élevé et qu'il aime beaucoup. Or ce garçon qu'il a choyé, gâté, ne se gênait pas pour montrer à son vieux parent qu'il s'ennuyait en sa compagnie. Il désertait de plus en plus la maison, prétextant ses occupations, ses affaires. Ce fut alors que Valenton, qui craint la solitude, eut l'idée d'épouser la petite Roissy. Elle est délicieuse. La présence d'une jolie femme égaie et orne une maison. Ce fut ce dont s'aperçut aussi le d'Argimel. L'oncle marié, voilà le neveu qui rentre au bercail, charmé par la bergère, à la grande joie du pauvre Valenton.

Cyrille Buttelet s'arrêta, un instant... Marcel Renaudier l'écoutait, les yeux baissés.

— C'est vous dire que madame de Valenton est devenue la maîtresse du galant monsieur d'Argimel, et le plus piquant est que monsieur de Valenton, qui ne se doute de rien, est doublement heureux. Oh! madame Roissy excuse sa belle-fille, car Valenton avait juré à mademoiselle Roissy de n'être pour elle qu'un compagnon, et il n'a pas tenu son engagement... C'est même de ce manque de parole que s'autorisa sa femme pour reprendre le droit de disposer d'elle-même à son gré, ce qu'elle n'eût jamais fait sans cela, car elle est loyale à sa

façon, la pauvre, et n'aurait jamais traité monsieur de Valenton en mari, s'il ne s'était mis en cas d'en mériter le traitement... Avouez, mon cher, qu'on apprend bien des choses à peindre des portraits !

Marcel Renaudier releva la tête. Il avait les yeux pleins de larmes et dans la bouche un goût d'amertume douloureuse. Il murmura d'une voix sourde :

— Et que pense monsieur Roissy?...

— Mon cher, monsieur Roissy ne pense jamais rien des autres; il ne pense qu'à lui... Mais vous semblez tout songeur, ami Marcel ! Allons, il faut que je m'habille. Nous nous reverrons avant mon départ, n'est-ce pas ? Et réfléchissez à ce voyage de Venise.

II

— Attention! il y a encore trois marches.

La fille que suivait Marcel Renaudier se retourna à demi vers lui. La lumière du bougeoir qu'elle portait éclaira son visage. Sous le bouffant roux des cheveux teints, la figure était régulière, mais un peu épaisse; le nez droit et la bouche charnue lui donnaient une certaine grâce et il y avait en elle comme une allusion à une sorte de beauté dont elle n'offrait que l'esquisse imparfaite et vulgaire.

La clef grinça dans la serrure.

L'étroitesse du vestibule rendait encore plus apparent le peu de hauteur du plafond. La chambre qui faisait suite à cette pièce était oblongue et basse. Marcel écarta le rideau de la fenêtre: elle s'ouvrait, à l'entresol, sur la rue Montaigne et les maisons d'en face, proches et sombres. Marcel, le front à la vitre, entendait derrière lui un bruit d'étoffes... Il avait rencontré cette fille aux Champs-Elysées. Elle revenait à pied d'un café du boulevard. Il l'avait abordée... Elle devait main-

tenant être dévêtue. Il n'éprouvait pour elle aucune curiosité, aucun désir...

. . . .

Depuis un moment, elle marchait dans la chambre; son pas était lourd sur le tapis. Marcel se sentait si triste, si morne, qu'il eut envie de parler pour ne songer à rien et il lui posa quelques questions. Avant de répondre, elle s'assit au pied du lit. Elle répondit d'abord d'un ton brusque et maussade, puis elle s'anima. Sa main, appuyée sur le drap, soutenait son corps penché. Sa voix était rauque, avec des finesses subites.

— Pour sûr que ce n'est pas toujours amusant! mais quoi? faut bien trimer. On n'a pas de rentes! Alors... ça ou autre chose... Moi, j'étais née pour ne rien faire... Oui, que j'aimerais mieux dormir!... Et pourtant, je peux dire que je n'ai jamais aimé la nuit, pour pioncer, même quand j'étais gosse. C'est en plein jour que c'est bon! Je me paie ça, des fois; mais, tu sais, un pieu, ça ne vaut pas le foin... Et encore le foin, ça vous pique la peau, tandis que l'herbe, une bonne herbe longue, où on sent la terre dessous et qui sent le vert. C'est là qu'on est bien...

Elle s'était renversée en arrière, le corps allongé. Les pointes de ses seins ressemblaient à deux fleurs de trèfle. Elle avait croisé ses bras au-dessus de sa tête. Les yeux fermés, ses traits détendus pre-

naient une sorte de noblesse. Marcel considérait ce visage d'étrangère, tout à coup familier. Du fond de sa mémoire montait une odeur d'herbe et d'eau, un parfum de soleil, un aspect de paysage, suscités par cette figure endormie qui était comme le calque grossier d'une autre image qui se dessinait vaguement dans son esprit et qu'il n'y voulait pas reconnaître, comme s'il eût craint de l'offenser...

III

— Ah! Marcel, c'est gentil à vous de venir me dire adieu ! Vous voyez, je suis dans les paquets...

Les meubles du parloir de Cyrille Buttelet étaient couverts de housses. Par la porte ouverte on apercevait les dressoirs de la salle à manger, vides de leurs porcelaines précieuses. Le lustre japonais aux algues de bronze était enveloppé d'une écume de mousseline. Buttelet fit signe à Marcel de s'asseoir.

— Je vide ce carton, et je suis à vous...

Le peintre achevait de trier des lettres. Rapidement il les parcourait, vérifiait la signature et les déchirait.

— Je suis soigneux, hein? J'ai horreur des paperasses qui s'accumulent... Oui, tout cela qui nous a intéressé ne nous intéressera plus jamais... Est-ce qu'on a seulement le temps de se souvenir!...

Il gardait dépliée devant ses yeux une lettre écrite sur un papier bleu pâle. Il hésita, un instant, puis la déchira et en jeta les morceaux, qui s'éparpillèrent.

— Il y a des choses, que c'est ennuyeux qu'elles finissent, ami Marcel, et qu'on sait qu'on ne retrouvera plus... surtout, lorsque, comme moi, on n'est plus jeune... Bah ! j'aurai tout de même bien profité de la vie !

Il secoua un des fragments de la lettre qui s'était attaché à son vêtement, et il reprit :

— Oui, et cela me sera, ma foi, presque égal de mourir... maintenant. J'ai fait à peu près ce que j'avais à faire et j'ai eu à peu près ce qu'on peut avoir. Lorsque je sentirai que ma main s'alourdit et que mon œil se brouille, je ne m'obstinerai pas au travail.

Il se renversa au dossier du fauteuil.

— Quand je ne pourrai plus reproduire la nature, je pourrai encore l'admirer... J'ai souvent pensé à la façon dont j'emploierai mes dernières années. Eh bien, Marcel, je voyagerai. Actuellement, avec les moyens de transport modernes, un barbon qui ne se porte pas trop mal peut très bien faire le tour du monde. Le voyage, c'est le divertissement parfait de la vieillesse !... Et puis les vieillards ne devraient pas mourir chez eux : ils devraient disparaître discrètement au loin, sans déranger personne... Quelle délicatesse de s'en aller mourir en Chine, en Afrique, que sais-je ? dans quelque ville d'Orient, sans gêner !

— Oh ! monsieur Buttelet !

Le peintre riait :

— C'est comme je vous le dis, Marcel... mais, après tout, je me contenterai, à la rigueur, de ma chère Venise. J'aime son cimetière aux murs rouges de l'île San Michele.

Il s'était remis à trier les lettres en paquets sur ses genoux. On entendait le bruit du papier déchiré. La porte s'ouvrit brusquement.

— Qu'y a-t-il, Annina?

La petite servante semblait effarée et joyeuse.

— *Signor, sono i piccioni...*

— Les pigeons !... Marcel, venez voir ça.

Ils sortirent. Dans un coin du vestibule, une large caisse à clairevoie était posée. Ils s'approchèrent. Entre les barreaux, on distinguait dans l'ombre un amas de plumages. C'était du gris, du jaune, du vert, de l'ardoisé, du zinzolin, — des couleurs et des nuances vivantes qui remuaient doucement, se mêlaient en une harmonie bigarrée. — C'étaient des pigeons d'espèces variées. Il y avait là de ces pigeons « boulants » qui portent haut leurs bizarres goîtres de plumes, des « carriers » et des « capucins », des pigeons « paons », qu'on appelle aussi des « trembleurs », et des « culbutants » et des « pattus » et de ces pigeons « cravatés » qu'engonce une collerette baroque, sans compter les « nègres » et les simples « bizets », les uns gros, rebondis et boursouflés, les autres sveltes et fins en leurs cor-

selets élégants. Certains semblaient pétris dans de la neige ou faisaient songer à des coquillages. Pressés côte à côte, ébouriffés ou lisses, quiets ou effarés, ils remplissaient la vaste caisse d'un sourd bruissement, comme d'un roucoulement muet. A genoux devant les barreaux, Annina et Bettina passaient leurs doigts pour toucher avec des rires d'admiration les cous souples, les pattes écailleuses et les becs durs des bêtes captives et chaudes.

Cyrille Buttelet s'était retourné vers Marcel :

— Eh bien, mon cher, que dites-vous de mes compagnons de route ? Ils viennent de chez un oiseleur du quai de la Mégisserie et je les emporte à Venise. Je veux faire hommage à la place Saint-Marc de ces nouveaux pèlerins emplumés.

Il s'était assis sur la caisse et il caressait alternativement les coques gonflées d'Annina et de Bettina.

— Oui, nous choisirons une belle journée, une de ces divines journées du printemps de là-bas, où après une averse lumineuse, les marbres brillent d'une pureté rajeunie et la pierre d'Istrie semble fondre dans la tiède lueur du ciel. Nous monterons sur l'*altana* du vieux palais Aldramin et nous donnerons la liberté à nos hôtes. Ah ! ce sera un beau lâcher de couleurs, un beau tourbillon d'ailes, un bel essor, une offrande aérienne à la reine des reflets et des nuances.

Les deux filles battaient des mains. La chevelure d'Annina se défit. Buttelet toucha l'épaule de Marcel Renaudier.

— Allons, Marcel, décidez-vous, accompagnez-moi, là-bas ; vous assisterez à ma fête volante... Quel entêté !

Marcel hésitait. Le départ de Cyrille Buttelet le troublait. Lui parti, quel abandon ! quelle détresse! Il se sentait faible, si las, si à bout de forces ! Les représentations menaçantes du docteur Sarrian lui revinrent à l'esprit. Buttelet insista :

— Alors, Marcel, c'est convenu, je vous emmène ?

Marcel Renaudier balbutia. Dans son inertie, prendre un parti lui causait une fatigue inexprimable. Il finit par répondre à voix basse :

— Oui, merci, monsieur Buttelet. Je tâcherai d'aller vous rejoindre... Mais pourquoi vous intéressez-vous à moi, monsieur Buttelet, pourquoi?

Des larmes mouillèrent ses yeux. Buttelet lui tendit la main :

— Vous êtes stupide, mon pauvre Marcel, stupide !

Et, pendant que tous deux se considéraient en silence, Annina et Bettina, dans le dos de Marcel, lui faisaient les cornes pour se garantir du mau vais œil.

IV

Dans la nuit, l'express se ralentit et siffla. Marcel Renaudier se pencha vers la vitre de la portière. Sous un ciel opaque, une terre plate s'étendait, uniforme et basse, où luisaient vaguement des flaques d'eau. Le wagon roulait sur la sonorité d'un pont. Peu à peu, les places miroitantes devenaient plus nombreuses, s'agrandissaient, se soudaient les unes aux autres. Lentement, l'eau succédait à la terre, s'étalait, indéfinie. C'était triste, uni, silencieux, cette lagune déserte sur laquelle le pont soutenait de ses arches le train prudent. Un Monsieur, qui somnolait dans un coin du compartiment, ôtait sa casquette, retirait sa valise du filet. On devait approcher.

C'était toujours pourtant la même étendue nocturne sous le même ciel obscur. Enfin, quelques lumières apparurent au ras de l'onde. La locomotive siffla plusieurs fois. Brusquement, le vitrage d'une gare cacha le ciel. Les portières claquèrent,

des pas résonnèrent sur l'asphalte du quai. Des voix retentirent. Du marchepied, Marcel reconnut Cyrille Buttelet qui lui faisait signe.

Brièvement, ils échangèrent quelques paroles en marchant vers la sortie. Un employé reçut le billet du voyageur et salua le peintre. Soudain un air plus frais frappa Marcel au visage. Une dalle sonna sous son pied. Ses yeux distinguèrent un dôme, puis un autre dôme et la tour carrée d'un campanile. Il abaissa son regard. Une eau sombre où se reflétaient des lumières clapotait à des marches mouillées. Sur cette eau, des gondoles fuselaient leurs longs corps noirs à bec d'argent. Des silhouettes d'hommes s'y agitaient. Des voix s'interpellaient, distinctes et comme lointaines. Marcel respira longuement : il percevait une odeur singulière, odeur mélangée de saumure, de vase, d'humidité. Buttelet lui disait :

— Allons, dépêchons-nous. Il ne fait pas chaud, ce soir.

Marcel Renaudier regarda de nouveau le dôme qui s'arrondissait tranquille et grave sous la nuit, et descendit les marches. Elles étaient glissantes. Il sentit sous son pied le feutre d'un tapis. Sa main se posa sur une manche. Il vit un visage maigre et basané qui lui souriait. L'homme, son béret au poing, balançait un falot. Marcel fit quelques pas à reculons et se trouva assis aux coussins d'un large

divan de cuir. Buttelet était à son côté. Sur eux, le *felze* bombait son toit de drap noir. La gondole oscilla. Marcel, par la porte vitrée du *felze*, suivait les mouvements du gondolier d'avant. Par instants l'homme cessait de ramer, et il levait sa rame comme une batte d'arlequin, puis il la laissait retomber et traîner au fil de l'eau. Parfois il poussait un cri doux et rauque. La gondole en frôlait une autre, puis, c'était un quai longé, l'arche courbe d'un pont, le silence d'un *rio* désert...

— Ils prennent par les petits canaux... C'est plus court pour aller au palais Aldramin.

Cyrille Buttelet avait ouvert une des fenêtres du *felze*. L'odeur mystérieuse, marine et fade, s'insinua avec l'air frais, et la course étrange continua conduite par les deux ombres aux gestes d'arlequins qui se dessinaient en passant, avec celle de la gondole, à la lueur d'un réverbère, sur quelque mur éclairé.

— Vous arrivez bien, mon cher Marcel, vous aurez une très belle Venise, une Venise de printemps. Ce n'est pas le moment où je l'aime le mieux. Je la préfère en été, où elle brûle de soleil, ou bien à la fin de l'automne, quand elle est toute rougeoyante du brasier qu'elle a été et qu'elle se refroidit en ses premières cendres. Mais, néanmoins c'est une saison charmante que le mois de mai ici. Enfin, j'espère que vous vous y plairez et que le

palais Aldramin vous agréera... Tenez, nous y sommes.

Entre de grands pieux bariolés, la gondole s'insinuait adroitement. L'homme au visage maigre ouvrait la porte du *felze*. Son bonnet au poing, il il attendait.

— Je passe devant, Marcel.

Chancelant et courbé, Marcel Renaudier s'appuya de nouveau sur la manche secourable. Son pied franchit le bordage et foula le tapis déroulé sur les marches. En les montant, il leva les yeux. Perpendiculairement, une haute façade se dressait dans la nuit. A la base, de gros blocs de marbre vermiculés plongeaient dans l'eau. Cyrille Buttelet s'était retourné :

— *Buona notte, Giacomo ! buona notte, Simeone !*

— *Buona notte, signor !*

Debout sur leur barque noire à bec d'argent, les deux gondoliers saluaient. Ils avaient l'air de personnages de comédie, de danseurs et d'équilibristes, avec leurs souliers de cuir, leurs ceintures à franges et le balancier de leurs rames.

— Venez, Marcel...

Une grille en fer forgé, l'un de ses battants ouvert, s'encadrait aux colonnes torses de la porte. Le vestibule par où l'on pénétrait au palais Aldramin était spacieux et dallé de marbre blanc

et vert. Une lanterne dorée, placée au sommet d'une hampe, l'éclairait. La lumière vive de l'ampoule électrique se réfléchissait sur le pavage uni et sur les murailles lisses. Il n'y avait là d'autre mobilier que quelques banquettes à dossiers en rocaille et des pots de terre cuite rougeâtre ou jaune selon qu'ils contenaient taillés en boule, des orangers ou des citronniers nains. Marcel aima leur senteur amère et douce. Silencieusement, il suivit Cyrille Buttelet.

Au premier étage de l'escalier, le peintre s'arrêta.

— Mon cher Marcel, voulez-vous prendre quelque chose ou préférez-vous votre lit ? Dites-le franchement... Votre lit, n'est-ce pas ? Alors, venez.

Il écarta une draperie et posa le doigt sur un bouton. Une clarté soudaine illumina une longue galerie. Des stalles sculptées en garnissaient la muraille. Le plafond à compartiments se courbait en voûte. Des tapis d'Orient allongeaient sur le pavage leurs rectangles de laine colorée. Au milieu, en son armature de bois sombre, s'arrondissait un vieux globe terrestre. Au bout de la galerie, Cyrille Buttelet s'effaça pour laisser passer Marcel :

— Voilà, mon cher... Vous êtes chez vous.

C'était une vaste pièce tendue de toile ancienne peinte d'arabesques et de coquilles. Des miroirs en appliques étaient accrochés aux murs, et du plafond pendait un petit lustre de cris-

tal. Dans un coin, une commode gonflait sa panse de laque carminée, avec des bonhommes à la chinoise. Marcel Renaudier se rappela en même temps le meuble où, dans sa chambre des Aulnaies, grimaçaient de semblables personnages, et le secrétaire rouge de la maison d'Auteuil, où Antoine Fremaux conservait les lettres de la comtesse Cantarini. Buttelet était allé fermer la fenêtre.

— Vous savez, prenez garde aux moustiques... A quoi pensent ces petites, de laisser ainsi les fenêtres ouvertes!... Oui, Bettina et Annina : elles sont toujours là. Que voulez-vous! j'hésite à les renvoyer chez leurs parents. Je suis habitué à leur paresse... Et puis, j'ai Carlo, grâce à qui tout marche à peu près. Un homme merveilleux que Carlo, et qui joue un grand rôle dans la vie d'ici... et que vous apprécierez : tour à tour cuisinier, maître d'hôtel, portier... C'est lui qui surveille le palais quand je ne suis pas là et qui le fait visiter aux étrangers quand j'y suis, pour quelques *lire*... Il croit que je l'ignore et vous ferez semblant aussi de l'ignorer. Ne vous étonnez donc pas si vous rencontrez des touristes dans l'escalier, de ces gens pour qui la sonore « Venezia », dont nous avons fait la douce « Venise », devient, en leur langage anglo-saxon ou tudesque, la sifflante « Venice » ou l'aigre « Venedig »... Mais, que voulez-vous ! Carlo est Carlo. Du reste, vous en

jugerez, il va vous apporter vos bagages... Allons, à demain, Marcel !

Cyrille Buttelet serrait la main du jeune homme. Il ajouta :

— J'espère que vous serez bien... Vous vivrez à votre fantaisie. On déjeune à midi et on dîne à huit heures. Je suis une partie de la journée à mon atelier, à moins que je ne rôde par la ville... Ah ! vous prendrez vite l'habitude de ces flâneries. Rien n'est plus reposant... Mais je ne vous ai pas demandé des nouvelles de votre santé. Sarrian m'a écrit qu'il vous trouvait plutôt mieux. D'ailleurs, nous le verrons peut-être : il doit assister en juin au Congrès médical de Milan et il m'a promis de venir passer quelques jours ici... Adieu, je vous laisse. Voici Carlo.

Un homme apparaissait dans l'encadrement de la porte, courbé, rampant et comme écrasé sous le poids d'une malle de dimension ordinaire. Péniblement, il déposa ce fardeau, comme si c'eût été une caisse de plomb, et se redressa comme mû par un ressort. Il était très grand, très maigre. Sa figure longue, avec un nez coupant, des yeux rapprochés, des sourcils ébouriffés, une moustache en pinceau, avait l'aspect d'un masque, tant elle imitait exactement celle du classique valet de comédie italienne. D'un geste exagéré, il montrait le colis. Tout son corps en mimait le poids formidable. Son

attitude exprimait le désespoir d'avoir craint de ne pas être capable de le hisser, le contentement de l'effort accompli. Oui, lui, Carlo, il avait transporté jusque-là cette masse, et ce n'était pas tout... Il avait fait un pas vers la porte ; soudain il se retourna comme pour implorer secours. Quoi ! personne ne l'aiderait donc à cette tâche terrible? Non ! mais que n'accomplirait-il pas pour le service de son maître ?... Et tout à coup Marcel avait vu le cocasse personnage courir à lui, lui baiser les mains et se précipiter hors de la chambre, où il rentrait bientôt chargé d'une seconde malle et d'un sac de nuit, qu'il maniait avec aisance, comme s'ils eussent été pleins de vent. Une minute après, le surprenant Carlo avait débouclé les courroies, arrangé les plis de la moustiquaire et s'enquérait en assez bon français à quelle heure monsieur voulait être réveillé, s'il préférait du café ou du chocolat, — et s'éclipsait sans attendre la réponse et si prestement qu'on eût dit qu'un truc mystérieux avait escamoté le funambulesque pantin qui venait d'achever sa parade domestique.

Quand Marcel Renaudier se trouva seul, le silence l'étonna : il remplissait tout le palais, l'habitait comme une présence invisible. Le jeune homme éprouvait une singulière impression, celle d'être arrivé comme au bout du monde, comme au bout de lui-même. Lentement, il s'approcha de la croi-

sée. Au ciel purifié, des étoiles scintillaient. Marcel ne résista pas au désir d'ouvrir un instant la fenêtre. Il souhaitait entendre un bruit quelconque, un bruit autre que le battement sourd de son cœur. Sa chambre donnait sur un jardin. De nouveau l'odeur fade et molle lui parvint, mais mêlée, cette fois, à un parfum de fleurs et de feuilles. Derrière le mur, un claquement de talon retentit sur la dalle nocturne, puis ce fut le silence, un silence complet, absolu et qui semblait devoir être indéfini, et où il sentait sa pensée mourir de la fatigue et du sommeil qui l'accablaient.

V

Las de s'appuyer sur le coude gauche, Marcel Renaudier se retourna sur le sable où il était couché. C'était un sable fin, tiède, et un peu gris. Sur la grève, le flot déferlait, régulièrement et, chaque fois, d'une même longue vague glauque : de la surface lisse de la mer elle se gonflait lentement et s'incurvait, transparente et délicatement ourlée d'écume, avant de s'abattre sur le sable où elle s'étalait en nappe ondulée, en même temps que son gros bruit se divisait en une sorte de frémissement humide.

Marcel considérait le jeu monotone du flot. Tout à coup une forme se dessina sur l'horizon. C'était un jeune garçon d'une dizaine d'années, vêtu de loques, nu-tête et jambes nues, — des jambes fines, bronzées. — Le visage du petit bonhomme n'était pas beau, mais ses yeux étaient vifs et ses dents blanches. Il riait, et, dans un panier, il offrait des coquillages, des algues et de minuscules hippocampes, racornis et desséchés...

Marcel fit signe qu'il ne voulait rien acheter, mais

déjà le vendeur lui avait glissé dans la main une poignée de coquilles jaunes, pareilles à des ongles d'or, fragiles, légères, cassantes, et deux ou trois des bestioles marines aux dures carcasses épineuses. Marcel les examina. Elles ne pesaient pas plus que des feuilles sèches. L'art de Venise avait souvent imité en ses verreries leur élégante structure chevaline et cambré en anses à ses coupes leur fierté nautique. Sur les gondoles, leurs images façonnées dans le cuivre servaient à tendre les cordelières noires qui aident à se soulever de la pente des coussins. Elles sont un des motifs fréquents de l'ornementation vénitienne et l'on propose aux étrangers, comme souvenirs de voyage, leurs momies recroquevillées.

Le cliquetis des coquilles secouées dans le panier tira Marcel de sa distraction. Debout devant lui, le petit marchand attendait. Il riait toujours. Marcel n'avait pas d'autre monnaie qu'une lire : il la tendit à l'enfant qui la saisit prestement, ramassa son panier et s'éclipsa. Marcel l'aperçut qui l'épiait de loin : se voyant observé et craignant sans doute que le *forestiere* ne se ravisât, il se mit à courir et disparut derrière une ondulation du rivage.

Marcel Renaudier soupira. Il ne se demandait, certes pas, ce vagabond basané, s'il est utile d'exister, ce qu'on fait au monde, si la vie a un but! Rien ne valait pour lui que l'heure présente. Il n'y

avait pas d'autre lieu pour lui que le lieu où il était né. Subitement, Marcel Renaudier connut la sensation pénible du dépaysement. Pourquoi avait-il quitté Paris ? Plus déprimé et plus las, depuis quelques jours, il dormait mal et, le soir, il avait les mains brûlantes. Buttelet lui faisait absorber de la quinine et lui recommandait de rentrer avant le coucher du soleil.

Il avait jeté les petites coquilles jaunes, qui s'éparpillèrent sur le sable autour de lui. Dans sa main, les hippocampes se contournaient bizarrement avec leur air de fantômes marins. On eût dit des emblèmes funèbres... Est-ce qu'il devenait superstitieux ? Il avait remarqué les simagrées conjuratoires qu'échangeaient discrètement, à son passage, Annina et Bettina. Il haussa les épaules et se leva péniblement. D'ordinaire, la brise saline du Lido le réconfortait. Il aimait sa plage encore déserte, mais bientôt le Casino allait s'ouvrir. Les hôtels allaient se peupler.

Il avançait courbé et lent. La grève friable cédait sous ses pas. Il se hâta, pour gagner le sol ferme. Il comptait prendre le tramway qui mène à l'em barcadère. Quand il atteignit la station, la voiture venait justement de partir. Il se demandait s'il attendrait la suivante ou s'il irait à pied ; un attroupement attira son attention.

Des enfants, des femmes, un cocher qui était

descendu de son siège, deux moines avec d'étranges chapeaux de castor à long poil et couleur de caramel entouraient un saltimbanque. L'homme faisait danser un singe juché sur une sorte de perchoir. La grimaçante bête était habillée d'une souquenille rouge et d'une culotte de velours verdâtre ; son visage ratatiné semblait porter un masque à travers lequel on distinguait des yeux presque humains, mélancoliques et sournois. Sa gravité dandinante divertissait l'assistance. Au premier rang, le vendeur de coquilles se haussait sur la pointe de ses orteils, son panier humide au bras. Les deux moines se parlaient à l'oreille. Le cocher, d'un geste, montra à Marcel sa voiture libre.

Marcel était mieux : la pensée de marcher ne lui fut pas désagréable. Au bout de l'avenue, il retrouverait la lagune et l'embarcadère. Le *vaporetto* le conduirait à Venise. Il goûtait ces retours vers la ville, dans la riche et noble lumière du soleil déclinant. Depuis qu'il était à Venise, il jouissait plus qu'auparavant de la beauté des choses. L'influence quotidienne de Buttelet contribuait, sans doute, à cet éveil en lui du sens pittoresque. Du reste, il constatait que la compagnie du peintre lui était salutaire. Il était moins malheureux depuis qu'il habitait au palais Aldramin.

Certes ses idées sur la vie n'avaient pas changé.

Qu'elle fût mauvaise et vaine, sa conviction était acquise, indiscutable, et il croyait en avoir suffisamment expérimenté la vérité pour en être persuadé personnellement, mais cette conviction pessimiste s'était comme engourdie et comme assoupie. Si elle lui interdisait les illusions de l'espoir, elle lui permettait de s'accommoder d'une espèce d'inertie résignée, passive. Pour en arriver à ce point, il avait eu à souffrir, à rompre les liens qui nous rattachent au désir du bonheur, mais maintenant la rupture était devenue définitive...

Cependant le *vaporetto* sur lequel il s'était embarqué atteignait la pointe du Giardino. Venise magnifique se levait des eaux teintes de soleil, et montait lentement sur le ciel clair, comme molle et mouillée encore de son immersion marine. Marcel Renaudier regardait. A droite, tout près, les arbres du jardin massaient leur verdure. Vers la gauche, San Giorgio Maggiore arrondissait son dôme et érigeait son campanile rouge. En face, la ville s'étalait, au ras de l'eau. Le mur rose du Palais Ducal semblait une vapeur de soie. Les deux colonnes de porphyre de la Piazzetta se dressaient d'un jet brusque et trapu. Puis les façades s'incurvaient vers l'entrée du Grand Canal et, dans l'air, la Fortune d'or de la Dogana di Mare étincelait, ailée et tournante, et d'un tel éclat qu'on eût dit qu'elle allait flamber.

Le bateau accostait le ponton du quai. Marcel Renaudier descendit. Sur le pont de la Paille, un groupe de touristes stationnait : deux jeunes femmes en toilettes sobres et deux messieurs bien mis. Accoudés au parapet, l'un d'eux avait passé son bras autour de la taille d'une des femmes. Elle était blonde et jolie. Elle portait au cou un de ces colliers de perles baroques comme en vendent les bijoutiers des Procuraties. Soudain Marcel songea à d'autres perles plus rondes, plus serrées, qui ornaient un autre cou... Comme c'était loin, fini, oublié ! Où était-elle maintenant, Juliette de Valenton ?... Les étrangers qui allaient vers la Piazzetta le dépassèrent ; Marcel baissa la tête. Devant lui, deux pigeons s'envolèrent lourdement. Ils firent quelques circuits et se posèrent sur l'un des chevaux de bronze de la galerie de Saint-Marc.

Marcel Renaudier parcourut la place dans sa longueur. Par les rues anguleuses, il s'acheminait. Arrivé au Campo San Zobenigo, il tourna l'angle de la *calle*. Au *traghetto*, les gondoles attendaient. L'une d'elles était déjà à demi pleine. Marcel s'y assit sur la banquette de cuir. L'eau du Grand Canal luisait, mordorée et changeante, entre les façades ornementées. Celles de la rive opposée étaient déjà dans l'ombre. La gondole aborda dans leur fraîcheur. Les pas de Marcel retentirent sur les dalles sombres de l'étroite *calle* San Gregorio.

Il la suivit, traversa le Çampiello Barbaro, gagna San Trovaso et rentra au palais 'Aldramin par la porte du jardin que Carlo vint lui ouvrir à son coup de sonnette, un tablier autour des reins, et une écumoire au poing, le visage tout enfariné des pâtisseries qu'il confectionnait dans la cuisine, où l'on entendait les rires de Bettina et d'Annina profitant sans doute de l'absence de l'opérateur pour goûter sa pâte et voler son sucre.

VI

— Qu'est-ce que c'est que la comtesse Cantarini ? — demanda Marcel Renaudier à Cyrille Buttelet.

Ils étaient à table pour dîner. Marcel ne mangeait rien. Depuis quelques jours, la fièvre ne le quittait pas et il souffrait d'une douleur sourde à la cuisse droite. Il n'avait rien dit de son état à Buttelet, par discrétion. Ce soir, la douleur s'était fixée au côté. Il avait le visage enflammé et respirait difficilement. Cyrille Buttelet piqua avec sa fourchette un des petits poissons frits qui se recroquevillaient dans son assiette.

— La comtesse Cantarini ?... mais c'est une des beautés d'ici. Elle habite le Palais Albarelli, à Santa Maria Formosa... Elle va aussi à Rome et à Paris. Est-ce que vous l'avez rencontrée quelquefois ?

Marcel respira avec effort.

— Non, mais mon ami Fremaux me parlait souvent d'elle.

Cyrille Buttelet se mit à rire :

— Il vous a probablement laissé entendre qu'elle était sa maîtresse.

Marcel Renaudier fit un signe affirmatif. Buttelet reprit :

— La comtesse Cantarini... mais elle n'a jamais eu d'amant !... Des adorateurs, oui, d'innombrables. Tous les étrangers de marque qui ont séjourné ici depuis quinze ans ont été amoureux d'elle, mais pas un n'a dû obtenir ça ! Elle est honnête. Elle incarne à ses propres yeux la beauté vénitienne, et c'est un sacerdoce dont elle s'acquitte orgueilleusement, une fonction sacrée, civique, municipale, qu'elle accomplit jalousement. Elle est une des gloires de Venise, comme le Palais Ducal ou la Salute... Avoir la Cantarini, mais c'est comme si vous vouliez louer les Miracoli ! Votre ami est un farceur, Marcel.

Il s'arrêta, un instant, et continua :

— Elle est très belle et elle doit avoir un corps admirable. Il faut la voir, quand il y a gala à la Fenice, sortir du théâtre... Vous connaissez l'endroit, n'est-ce pas ? le portique à colonnes, l'escalier d'eau. Eh bien, imaginez toutes les gondoles qui attendent là, pressées les unes contre les autres, dans le *bacino* et dans les canaux voisins, muettes endormies, chacune avec son fanal qui se reflète à la surface du *rio*. Tout à coup, des hommes en habit, des femmes en toilette apparaissent, et sou-

dain, sur les gondoles, c'est une levée d'ombres mouvantes. Les gondoliers se renvoient les noms lancés du portique. Les gondoles appelées s'approchent, et chacune emmène son couple mystérieux. C'est là, mon cher, le triomphe de la Cantarini, debout en une de ces robes de brocart blanc qu'elle affectionne, écartant une minute son manteau pour montrer ses épaules nacrées, étincelantes de diamants, vraiment souveraine quand elle met ainsi le pied sur la barque noire qui va l'emporter à travers la nuit, sur l'eau nocturne, en son coffre clos, comme une chose précieuse, secrète et magnifique. Ah! quel tableau à peindre!... Qu'est-ce qu'il y a Simeone ?

Le gondolier, son béret aux doigts, sa ceinture frangée aux reins, s'inclinait, Buttelet s'écria :

— Ah ! c'est juste... J'oubliais que le docteur Sarrian arrive par le train du soir. Je ne vous l'avais pas dit, Marcel... Simeone, sois là à onze heures juste.

L'homme salua. Buttelet reprit :

— Oui, ce brave Sarrian m'a télégraphié de Milan qu'il venait passer quelques jours à Venise. Il ne veut pas loger au palais Aldramin et préfère l'hôtel. Il est avec une petite amie... Voyez-vous, ces médecins ? ils nous défendent tout et ils voyagent en bonne fortune !... Viendrez-vous à la gare, Marcel?

Marcel Renaudier ne répondit pas tout de suite.

Il souffrait cruellement. Une lame aiguë s'enfonçait dans son côté. Il balbutia :

— Excusez-moi, monsieur Buttelet, mais je ne me sens pas bien. J'ai très mal là... Je crois que j'ai un peu de fièvre et que je ferai mieux de me coucher·

Marcel Renaudier avait le visage douloureusement contracté. Il s'était levé de table.

— Alors, mon ami, allez vous reposer... Sonnez, si vous avez besoin de quelqu'un... Voulez-vous que je vous conduise ? Non ?

Marcel Renaudier tendit au peintre sa main brûlante. Buttelet le suivit des yeux. Au milieu de la salle à manger, Marcel tituba comme un homme ivre.

Quand il fut sorti, Buttelet et Carlo se regardèrent. La face italienne fit une grimace significative. Le peintre choisit un fruit dans la jatte que lui offrait Carlo et murmura entre ses dents :

— Hum ! hum ! j'ai peur que Sarrian ne soit pas de trop !...

Derrière lui, Carlo haussait les sourcils, et les coins de sa bouche s'abaissèrent en une moue dédaigneuse et apitoyée.

VII

— Prenez garde, docteur !

Le docteur Sarrian et Cyrille Buttelet s'arrêtèrent sur l'avant-dernière marche de l'escalier. Devant eux, le vestibule du palais Aldramin présentait, au lieu de son pavé, une nappe d'eau miroitante et qui clapotait doucement. Le canal, par ce jour de grande marée, entrait familièrement dans la maison. Carlo, son pantalon retroussé, établissait, au moyen de planches qu'il posait sur des pots de terre renversés, une sorte de chemin qui permît de gagner la gondole que l'on apercevait en travers de la porte oscillante entre les *pali*. Le docteur Sarrian se mit à rire.

— Quelle drôle de ville, tout de même, vous habitez, mon cher !

Buttelet, nerveux, tiraillait le cordon de son monocle :

— Bah ! ça n'est rien. La marée est forte aujourd'hui et Venise regorge d'eau... Mais, là, vraiment, docteur, notre malade n'est pas en danger ?

Le docteur Sarrian caressait sa barbe.

— En danger? non... Seulement, le pauvre diable en a pour quelque temps, je crains bien. Je vous dirai ça dans deux ou trois jours. Nous allons voir. La congestion pulmonaire est sérieuse... Mais soyez tranquille, j'arrangerai tout avant mon départ. Je vais m'entendre avec ce petit docteur Heinecke, avec qui je suis venu de Milan, et qui est installé ici, où il est, m'a-t-on dit, fort estimé. Il paraît intelligent, ce jeune Allemand. Je vous l'enverrai. D'ici là, il n'y a qu'à continuer les cataplasmes sinapisés et à lui donner à boire du lait, s'il en veut... Ce Carlo fera un excellent infirmier. Voyez, il est déjà là-haut... Ne vous inquiétez pas.

Buttelet demeurait silencieux.

— Pour le moment, non, mais ensuite?

— Eh bien, il est assez probable qu'une phlébite se déclarera, et, dans deux mois, le brave Marcel sera rétabli... à moins que...

Et le docteur Sarrian fit le geste de broncher sur la planche branlante qui le soutenait au-dessus de l'eau.

— Bigre!

Le docteur Sarrian regarda Buttelet, qui baissait la tête.

— Que voulez-vous, mon cher! Il y a toujours des risques à être malade. Il est certain qu'il fait de l'infection. C'est un garçon surmené, oui, surmené,

par oisiveté, par hypocondrie, par l'existence absurde à laquelle il s'est obstiné... Et, qui sait? cette maladie est capable de lui faire beaucoup de bien, s'il en réchappe, et il en réchappera, rassurez-vous!... Oui, ce sera un avertissement salutaire. Il sera tout étonné de s'apercevoir que la vie a du bon... Allons, adieu, mon cher Buttelet... Ah ! dites-moi, quel est le meilleur magasin pour acheter de la dentelle ? Ma jeune amie m'a chargé de vous demander ce renseignement...

Quand le docteur Sarrian fut parti, Cyrille Buttelet quitta le vestibule inondé. Il considéra, une dernière fois, l'eau ensoleillée qui renvoyait au plafond les éclairs de ses facettes. Les citronniers et les orangers nains miraient les fruits d'or jaune ou rouge incrustés dans leurs boules de verdure. Dans le cadre de la porte, dont la grille ouverte semblait une dentelle de fer appliquée aux parois du mur de marbre, des hirondelles passaient, vives et noires, comme de minuscules gondoles aériennes. Lentement Cyrille Buttelet remonta l'escalier. Il traversa la grande galerie. Le soleil éclairait les vitraux que protégeaient à l'extérieur des stores d'une couleur ocre, qui produisaient au dedans une lumière fauve et dorée. Au bout de la galerie, Buttelet s'arrêta un instant, rêveur, puis, vivement, il entra dans la chambre de Marcel.

Les rideaux à demi tirés n'y laissaient pénétrer

qu'un demi-jour. Carlo, sur le coin de la commode, pliait des linges, la mine grave et doctorale. Dans le lit, dont la moustiquaire relevée pendait comme une écume blanche, Marcel Renaudier était couché sur le flanc, la face creusée et durcie par la souffrance. A l'approche de Cyrille Buttelet, il fit un mouvement. Son regard égaré suppliait. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Soudain il saisit la main du peintre :

— Monsieur Buttelet, est-ce que je vais mourir?

— Mourir ? mais il ne s'agit pas de cela, mon cher Marcel ! Vous avez un peu de congestion ; Sarrian dit que c'est très douloureux...

Pendant qu'il parlait, Marcel l'observait, puis il détourna la tête et il y eut dans la chambre un long silence, un de ces silences vénitiens où l'air semble mort. A un angle du plafond, un moustique grésilla, aigu, lointain.

VIII

Marcel Renaudier, les yeux fermés, sentit qu'on agitait la moustiquaire. Les plis du voile de mousseline bruirent mollement. Une main palpa son poignet. Il souleva ses paupières, lourdes d'un sommeil d'après-midi, et aperçut une figure rasée, penchée sur lui. Cyrille Buttelet et Carlo se tenaient debout au milieu de la pièce. Le visage glabre à lunettes d'or se déridait.

— Eh bien, monsieur Renaudier, vous devez vous trouver mieux. Le pouls est bon... A présent, la température...

Le docteur Heinecke tirait de l'étui de nickel le thermomètre. Marcel Renaudier déboutonna sa chemise et glissa sous son aisselle le tube de cristal. Le médecin se dirigea vers Cyrille Buttelet en s'épongeant le front. Il s'exprimait en français avec un fort accent allemand.

— Ah! il fait chaud à Venise, en ce moment, n'est-ce pas, monsieur Buttelet? Beaucoup de personnes sont déjà parties. La comtesse Cantarini est

à sa villa de Vicence. Je dois aller la voir demain. Un peu de langueur, m'écrit-elle... Ah! ces jolies femmes !

Le docteur Heinecke s'esclaffa. Marcel Renaudier l'écoutait. On riait, maintenant, auprès de son lit. On y parlait de choses étrangères à sa maladie. Cyrille Buttelet y marchait librement. Carlo prenait moins garde de faire de bruit. Il n'avait plus cet air de somnambule que donnait à sa physionomie mobile la gravité de ses fonctions d'infirmier. Marcel assujettit le thermomètre, qui glissait, et se redressa sur son oreiller. Il remua sa jambe. Elle avait été pendant des semaines une masse inerte, pesante, tiraillée de crampes. Enfin, elle s'allégeait. La fièvre qui avait brûlé son corps ne chauffait plus sa peau. Depuis trois jours, le thermomètre baissait régulièrement.

Le docteur Heinecke s'était rapproché. Marcel lui remit l'instrument. Le docteur et Cyrille Buttelet se penchèrent sur le cristal gradué. La physionomie du peintre s'éclaira, tandis que le docteur secouait le tube limpide et le replaçait dans l'étui argenté. Il avait croisé ses mains derrière son dos. Ses lèvres minces se pincèrent, puis il dit avec un peu d'emphase :

— Monsieur Renaudier, je peux vous annoncer qu'à dater d'aujourd'hui vous êtes en convalescence... Ah ! il faut encore des précautions. Nous irons

avec prudence. Vous vous lèverez dans une quinzaine. D'ici là, il faut tâcher de reprendre des forces. Mais vous êtes jeune... Etes-vous content, au moins ?

Marcel Renaudier sourit faiblement et murmura :

— Merci, docteur.

Il lui tendit la main et, de l'autre, serra celle de Cyrille Buttelet, tandis que Carlo, au fond de la pièce, faisait une gambade et laissait tomber une soucoupe qui se brisa en morceaux.

Lorsque Cyrille Buttelet et le docteur Heinecke se furent retirés, imités bientôt par Carlo qui prétexta un ordre à donner aux servantes, Marcel Renaudier éprouva une impression singulière. Il vivrait. Cette pensée l'emplissait d'étonnement. Il en était déshabitué. Et pourtant, c'était vrai : son sang, dont le caillot arrêté au poumon l'avait déchiré d'une douleur atroce et avait obstrué la veine de sa jambe gonflée, son sang circulait à l'aise par tout son corps. Il en sentait le flux régulier battre à ses artères et à son cœur. Il vivait, et il avait cru mourir. La voix du docteur Heinecke résonnait encore à son oreille. Puis un grand silence se fit autour de lui et en lui-même. La mort... la vie...

Peu à peu, il se rappelait la nuit terrible où son mal avait commencé, et celles qui avaient suivi, et leurs insomnies, et leurs angoisses, et leur détresse. Il se rappelait les interminables journées de souf-

france, d'abattement, où il n'était qu'une chose infirme et tourmentée, et le morne retour des soirs où la fièvre croissante le desséchait, et le délire des heures brûlantes, et les froides sueurs, et les faiblesses du réveil, et la fuite monotone du temps, sous la brume blanche de la moustiquaire, dans le silence de la chambre, avec la certitude confuse, mais constante qu'un instant viendrait où ses yeux aux paupières appesanties, il ne pourrait plus les rouvrir ! et alors ce serait un silence plus profond encore, et l'ombre et le néant.... Mourir ! Et il avait revu, tout au fond de lui-même, sa vie passée. Il l'avait revue lointaine, toute petite, comme à peine à lui, comme déjà morte. Ce qu'il avait fait, ce qu'il avait pensé, lui était presque indifférent ; les lieux où il avait vécu lui apparaissaient indistincts et vagues; les sentiments qu'il avait éprouvés ne se rattachaient plus à sa mémoire que par un frêle lien ; les êtres qu'il avait connus et aimés vacillaient dans son souvenir ; son père même dont il avait pleuré si amèrement la perte, ne formait plus qu'une image effacée, aux confins de l'oubli, incertaine, indécise, et, en même temps que tout s'estompait et devenait irréel et vain, il finissait par s'oublier lui-même. Sa personnalité propre s'évaporait, se dissolvait, et il n'était plus qu'un être anonyme que se disputaient obscurément la vie et la mort, en sa chair et en son sang, en

son corps, chaud ou glacé, inerte ou douloureux.

Brusquement, il regarda autour de lui. La chambre lui fit l'effet d'être immense, grande comme le monde. Le *pavimento* de mosaïque luisait doucement à la lumière qui filtrait par les vitres voilées de tulle. Au mur, les arabesques de la tenture se contournaient en leur élégance compliquée. Sur une table, brillaient des verres et des fioles. Toutes ces choses familières lui semblaient nouvelles. On eût dit qu'elles se préparaient à quelque événement prochain. Soudain il rougit à l'idée qu'un jour, bientôt, il pourrait se lever. Quoi ! ses pieds se poseraient sur ce pavé ! Il pousserait cette porte ! Il traverserait la galerie qui était derrière ! Il descendrait l'escalier ! Quoi ! il sortirait : le ciel serait bleu au-dessus de sa tête ; il se promènerait dans les rues ; il croiserait des gens. Il se retrouverait place Saint-Marc. Il aurait soif ; il aurait faim : — il vivrait.

Il s'affaissa sur l'oreiller et attendit ce qu'allait produire en lui cette pensée. Elle ne lui causait ni joie ni regret, mais seulement une lente douceur, une émotion timide comme celle qu'on ressent devant quelque chose d'inconnu. Un léger bruit le fit tressaillir et, instinctivement, il ferma les paupières comme pour ne pas voir quelque présence surprenante : Carlo venait de rentrer en chantonnant, une tige d'œillet à la bouche et dont la fleur

caressait son menton rasé de comédien. Carlo tenait à la main une tasse de lait.

— Allons, buvez, signor Marcello, et devinez ce que vous aurez à dîner, ce soir !

Joyeusement, Carlo fit claquer sa langue. Son masque mobile prit une expression de gourmandise bouffonne; puis, avec la mine grave et du ton sérieux d'un ambassadeur, il ajouta :

— Annina et Bettina présentent à monsieur leurs compliments de sa guérison. Ah ! elles ont fait brûler plus d'un cierge à la Salute !... Monsieur veut-il un peu d'air ? Il commence à faire bon dehors.

Marcel Renaudier, qui buvait, s'arrêta. Par la croisée il apercevait un coin du ciel bleu sur lequel se détachait le cyprès du jardin. Un parfum de fleur monta mêlé à une odeur d'eau. Un claquement de socques retentit sur les dalles de la *calle*. Vivement, il s'était remis à boire. Le lait descendait dans son estomac en gorgées fraîches. Carlo s'était accoudé à l'appui de la fenêtre, et Marcel, au-dessus de la tasse, le voyait adresser des signes à Annina et à Bettina, dont les rires aigus et roucoulés répondaient d'en bas aux gestes du valet qui lançait aux deux servantes l'œillet dont il avait mâchonné la tige, en leur criant, penché, de molles injures vénitiennes.

IX

Etendu sur une chaise longue dans la galerie du palais Aldramin, Marcel Renaudier tira sa montre et dit à mi-voix :

— Déjà six heures !

Il posa sur le pavage le large portefeuille refermé. C'était une curieuse reliure vénitienne. Un entrelacs de fleurs rehaussait de sa dorure les plats de cuir noir : — « une vraie reliure de gondole! » comme disait en riant Cyrille Buttelet, qui en avait fait faire un étui où il rangeait une série de ses eaux-fortes de Venise. — Marcel les lui avait demandées. Il ne sortait pas encore, car il marchait toujours avec un peu de difficulté et l'extrême chaleur de cette fin de juillet était fatigante. D'ailleurs, Marcel n'éprouvait aucune impatience à se hasarder au dehors. Il se trouvait bien au palais Aldramin, soit que Buttelet lui tînt compagnie, soit qu'il lût ou se laissât aller à de vagues rêveries. Plus d'une fois déjà, comme aujourd'hui, il avait été étonné de la fuite insensible et rapide du temps.

Sa montre remise dans sa poche, il avait croisé

ses mains sous sa nuque. Il regardait un angle du plafond où se balançait, à une tresse de soie verte, une de ces cages à la chinoise, au toit retroussé en pagode, dans lesquelles les dames vénitiennes d'autrefois enfermaient quelque oiseau rare ou quelque perroquet parleur, et, doucement, il songeait à la Venise si subtilement évoquée par la pointe de Cyrille Buttelet.

Elle était pour lui une mystérieuse inconnue. Quelle surprise il aurait, quand il s'aventurerait au dédale de ses ruelles et de ses canaux ! Et cependant il l'avait déjà parcourue au commencement de son séjour, mais ce qu'il en avait entrevu alors, il lui semblait l'avoir oublié ! Comme elle devait être différente sous cette lumière torride, par une journée comme celle d'aujourd'hui !

Il regretta presque de n'avoir pas suivi Buttelet quand celui-ci avait offert de le mener en gondole au jardin Ainsworth, dans l'île de la Giudecca. Marcel se serait assis à l'ombre, tandis que le peintre se serait promené avec M. Ainsworth, qui voulait lui montrer ses rosiers. Le vieil Anglais en possédait une collection admirable. C'était d'ailleurs un homme charmant. Etabli depuis des années à Venise, il y habitait un palais du Grand Canal. Il était aussi propriétaire de la villa Foscari, sur la Brenta, qu'il se proposait toujours de faire restaurer. Actuellement elle servait à des fermiers voi-

sins. C'était du lait de cette ferme que M. Ainsworth avait envoyé, chaque matin, à Cyrille Buttelet pour le malade du palais Aldramin; mais si M. Ainsworth se montrait fier de son laitage, il l'était encore plus de ses roses. « Eh bien, ce sera pour une autre fois ! » pensa Marcel.

En effet, à quoi bon se hâter, puisqu'il ne quitterait plus Venise et s'y fixerait désormais? Certes il ne pourrait pas abuser indéfiniment de l'hospitalité qu'il recevait au palais Aldramin, mais il trouverait bien quelque coin pour s'installer!

Cette idée lui était venue sans qu'il sût trop comment et, tout de suite, il l'avait acceptée. La pensée de retourner à Paris lui déplaisait. Rentrer en son logis du Palais-Royal ! Cette perspective lui causait un malaise indéfini. Rien ne l'y forçait, du reste. Il ferait transporter à Venise son mobilier de la rue de Valois, ses livres, le portrait de son père. Oui, il ferait cela, certainement, un jour, plus tard ! En attendant, il s'enquerrait de quelque appartement garni. Carlo le renseignerait, au besoin; mais, en somme, rien ne pressait! Et il se sentait pris d'une lente paresse, d'une langueur molle, faites de bien-être et d'indécision. Et il demeurait pensif et immobile, regardant le tapis d'Orient qui s'étalait à ses pieds et sur lequel la cage vide, oscillant à sa tresse de soie verte, allongeait son ombre déformée et baroque.

Soudain, il tressaillit en sa rêverie. Brusquement, il semblait que le silence tout à coup se fût brisé en éclats. L'*Ave Maria*, sonné aux églises de Venise, pénétrait les murs et remplissait la galerie de ses sonorités lointaines. Le vieux palais vibrait tout entier au branle des cloches. Elles l'envahissaient de leurs rumeurs aériennes. Suspendues en leurs campaniles, elles faisaient penser à des fruits sonores qu'entrechoquerait en un verger de métal une brise enflammée. Leurs noyaux étaient leurs battants qui frappaient leurs écorces de bronze et elles célébraient de leur concert ardent la fête lumineuse de l'été.

Marcel Renaudier écoutait, les yeux mi-clos, quand une voix joyeuse l'interpella :

— Eh bien, Marcel, est-ce que vous ne venez pas faire un tour au jardin? Il faut vous dégourdir un peu les jambes, mon ami !

Il rejoignit Buttelet debout au seuil de la porte. Ils descendirent l'escalier et traversèrent le vestibule.

Le jardin du palais Aldramin était carré. Le haut cyprès sombre dépassait seul le mur rouge de l'enclos étroit. Des allées sablées séparaient les parterres de fleurs. Au-dessus le ciel était d'une teinte d'or fondu. Un petit bassin qui le reflétait dans son eau ronde semblait une rose liquide, une rose jaune et trop ouverte. Cyrille Buttelet et Marcel Renau-

dier marchaient côte à côte. Les cloches sonnaient toujours.

— Voulez-vous que nous nous asseyions sous la treille, Marcel?

Cette treille formait un promenoir de verdure. A son milieu, près d'une fontaine qui s'écoulait dans une vasque ébréchée, se trouvait une sorte de rond-point où l'on avait disposé une table et des chaises. Les piliers où grimpait la vigne étaient supportés par des bustes de femmes engainées. Sculptées dans le bois, de leurs bras, elles soutenaient sur leurs têtes des corbeilles pleines de grappes où se mêlaient d'autres fruits.

Marcel Renaudier s'était assis. Cyrille Buttelet debout, à côté d'une des Pomones, en caressait le sein rebondi et nu. La figure rustique paraissait se cambrer voluptueusement sous cette caresse et hausser plus fièrement sa charge allégorique...

Les cloches continuaient à sonner, mais peu à peu leur branle se ralentissait. Il y en avait déjà qui s'étaient tues; maintenant les dernières s'obstinaient encore. Leurs coups espacés rendaient leurs vibrations plus longues, puis, elles finirent par cesser tout à fait. L'air bronzé s'assoupissait. Le silence était encore une fois maître de Venise, qui allait s'endormir, le front sur sa corbeille harmonieuse où reposaient, cueillis par la main du soir, les fruits sonores de ses campaniles.

X

Ce fut au début de septembre que Marcel Renaudier fit part à Cyrille Buttelet de son projet de louer un petit appartement garni pour passer l'hiver à Venise.

— Mon cher Marcel, il faut que je rentre, moi, à Paris, vers le milieu de novembre ; mais, puisque vous vous plaisez ici, pourquoi ne continueriez-vous pas à loger au palais Aldramin? Carlo vous servirait et vous y seriez mieux que dans des chambres mal meublées et mal chauffées.

Et Cyrille Buttelet ajouta en riant :

— Ce n'est pas que je craigne pour votre santé! Vous avez une mine excellente, et le brave Heinecke est sûr de vous... Enfin, vous agirez à votre gré.

Marcel Renaudier remercia Cyrille Buttelet de son offre.

— Je m'ennuierais trop sans vous au palais Aldramin, cher monsieur Buttelet. Non ! Il vaut mieux que je loue quelque chose... Et puis, il faut bien que je reprenne l'habitude d'être seul. Je

tâcherai de m'occuper. Je voudrais travailler à un livre sur Venise.

Cyrille Buttelet regardait Marcel avec une surprise heureuse. Cette activité si nouvelle que manifestait le jeune homme l'enchantait. Depuis qu'il pouvait sortir, Marcel faisait de fréquentes promenades dans Venise. Elle le charmait, cette Venise d'été, avec ses matins aérés, ses midis écrasants, ses soirées d'or, ses nuits argentées, et il songeait à en dire la beauté et la grâce... Vraiment, est-ce que le docteur Sarrian avait eu raison? La maladie aurait-elle eu sur le caractère et les idées du jeune homme cette influence bienfaisante qu'il prédisait? Depuis sa convalescence et sa guérison, Marcel peu à peu se transformait. On eût dit qu'enfin sa propre vie commençait à lui appartenir, comme si, l'ayant conquise sur la mort, il se sentait désormais le droit d'en disposer. Et maintenant il formait des projets! Il se proposait d'écrire un livre!

XI

Les jours qui suivirent furent magnifiques. Marcel Renaudier les employa aux flâneries qui lui étaient devenues coutumières. Une après-midi, sur les Zattere, il remarqua une pancarte qui annonçait un appartement à louer. De tous ceux qu'il avait visités sur le quai des Esclavons ou sur le Grand Canal, aucun ne lui avait convenu. La pensée d'habiter aux Zattere, en ce quartier de Venise dont le triangle, fermé par le Rio San Trovaso, a sa pointe extrême à la Dogana di Mare, lui agréa. Il y aimait la Salute, dont le marbre ressemble à du sel marin, la Badia avec son cloître, les Gesuati avec leurs fresques de Tiepolo, l'Ospedale degli Incurabili avec son mur écarlate que dominent des Amours joufflus. La chambre qu'on lui montra était située non loin du Ponte della Calcina, à côté du palais Zen. De ses fenêtres on avait une vue admirable. Au delà du large canal, l'île de la Giudecca dressait ses façades lointaines que dominaient les dômes de ses trois églises : à

gauche, les Zitelle; au milieu, le Redentore — si beau avec son fronton et ses colonnes palladiennes ; — plus à droite, Santa Eufemia. Au loin, à l'horizon s'étalait la lagune plate.

L'ameublement de cette chambre, sans être luxueux, était propre et décent avec son lit de fer peint en noir, ses fauteuils de velours et sa table recouverte d'un tapis à bandes de tapisserie. Deux autres pièces plus petites pouvaient servir de bureau et de cabinet de toilette. Ce local avait l'avantage de posséder un escalier particulier. La propriétaire occupait l'arrière de la maison. C'était une vieille dame à lorgnon. Elle était en marché, par lettre, avec un Anglais, mais elle donnerait la préférence si l'on concluait tout de suite l'arrangement. Marcel Renaudier y consentit et, quand il redescendit, il emportait dans sa poche une clé de son futur logis que lui avait remise, avec une révérence du meilleur ton, la signora Angeli.

Il se retrouva sur les Zattere. Des bateaux étaient amarrés au quai. Leurs flancs arrondis étaient peinturlurés de couleurs vives. Leurs mâts et leurs agrès se dessinaient nettement sur un ciel clair. Les amarres geignaient. Des mouettes volaient sur le canal. Marcel enjambait en marchant les câbles attachés à des bornes de marbre. L'hiver, aux heures de soleil, ces Zattere seraient son pro-

menoir quotidien. Dans sa poche, il tâta la clé. Elle lui semblait signifier que, volontairement, il s'enfermait dans la ville choisie. Des phrases du livre qu'il écrirait sur elle lui traversèrent l'esprit. Ce ne serait ni un ouvrage d'histoire ni un roman, mais plutôt un livre de rêveries; — rêverie à propos d'une nuance du ciel ou de l'eau; rêverie à propos d'un objet ou d'un personnage, d'un tableau du musée aussi bien que d'une scène de la rue: en somme, ce que peut suggérer à une âme attentive les divers aspects de la cité. — Elle serait pour lui comme une de ces conques nacrées dont elle imite la forme et il en approcherait son oreille pour y entendre l'écho du passé, pour y écouter la rumeur de son propre sang.

Il s'était accoudé sur la balustrade du pont della Toresela, au-dessus du petit *rio* qui débouche là dans le canal. L'étroite avenue d'eau était miroitante et solitaire. Une seule barque y glissait. Tout au bout du couloir marin, il la voyait venir à lui. L'homme qui la conduisait ramait doucement. La barque avançait, laissant derrière elle la double ride de son sillage. C'était une barque marchande. Des melons, des choux, des herbages s'y amoncelaient. Elle contenait aussi des poires par tas et des corbeilles de raisins. Maintenant elle était toute proche, son avant s'engageait sous les arches du pont. Marcel penché, respira son odeur potagère

et saine, où se mêlait l'odeur fade de l'eau remuée par la rame. L'air, un instant, les retint toutes deux, mais l'arôme des fruits errants fut le plus fort et domina la senteur vaseuse de l'eau. Ainsi la vie, pour ceux qui savent vivre! Ils ne gardent de son mélange que ce qui la parfume et l'embaume!

Marcel Renaudier avait rebroussé chemin. La barque avait passé le pont et s'éloignait sur le canal. Il se retourna plusieurs fois pour l'apercevoir encore, puis, lentement, il se dirigea vers le Rio San Trovaso et rentra au palais Aldramin.

Cyrille Buttelet n'était pas au palais quand Marcel Renaudier y arriva. Le jeune homme en fut presque dépité. Il avait hâte de lui raconter sa journée. Il éprouvait un sentiment de liberté qu'il connaissait pour la première fois. En allant dans sa chambre pour ranger dans un tiroir la clé de son nouveau logement, il se ravisa. Peut-être M. Buttelet était-il là sans que Carlo le sût, et Marcel, plutôt que de s'arrêter au premier palier, continua de monter l'escalier. Il y avait au second étage du palais une pièce que le peintre affectionnait et où il se retirait souvent pour lire ou se reposer et qu'on appelait « le salon rose ». Ce salon était tendu d'une vieille soie de cette couleur, dont de hautes glaces avec leur encadrement de rocaille dorée reflétaient

les bouquets tissés dans l'étoffe fleurie. Buttelet aimait beaucoup ce lieu délicat et fané. Il y avait pendu aux murs, quelques portraits anciens, quelques scènes d'intérieur et de carnaval où revivaient la grâce et la gaieté de la Venise d'autrefois. Parmi ces portraits, celui qu'il préférait était celui d'une jeune dame vénitienne en domino de satin noir et masquée d'un petit masque rond. La veille même, il s'était amusé, avec un crayon, sur une feuille de papier, à imaginer le visage secret de l'inconnue. Ces esquisses traînaient sur une table. Marcel, assis dans un fauteuil, les examinait depuis un moment, quand la porte s'ouvrit. Buttelet entra de son pas sautillant et tendit la main au jeune homme :

— Bonjour, Marcel... Carlo m'a dit que vous me demandiez...

Marcel hésita. Pourquoi annoncer si vite à Buttelet qu'il avait loué ces chambres sur les Zattere ? Le peintre n'y verrait-il pas un empressement peu aimable à s'assurer un logis indépendant ? Était-il donc si mal au palais Aldramin que non seulement il refusait d'y passer l'hiver, mais encore, dès le mois de septembre, il se pourvoyait ailleurs ! Il sentait une espèce de gêne à lui faire part de ce détail insignifiant. D'ailleurs, comme il ne répondait pas, Buttelet poursuivait :

— Tiens ! vous regardiez mes solutions à l'énigme de la dame au masque ! Eh bien, j'ai, moi, une

petite devinette à vous proposer : j'ai rencontré aujourd'hui une personne que vous connaissez!...

Marcel posa sur ses genoux la feuille de papier qu'il tenait à la main.

— Une personne que je connais, monsieur Buttelet ?

Buttelet se mit à rire :

— Vous ne trouvez pas qui ?... Voulez-vous que je vous aide?... Allons! Eh bien, c'est une femme, et même une jolie femme.

Marcel fit un geste d'ignorance, mais il avait rougi légèrement. Buttelet continuait :

— Oui, mon cher. Je traversais le Campo Morosini en revenant de chez Ainsworth, quand je croise une passante qu'il me semble bien reconnaître. Je fais volte-face, comme un vieux suiveur. Je ne m'étais pas trompé : c'était madame de Valenton.

Marcel Renaudier baissait la tête. Sur ses genoux la feuille de papier tremblait imperceptiblement. Buttelet ajoutait :

— Oui, elle-même, mon cher! Elle est à Venise pour un mois, et seule! Elle m'a expliqué des choses confuses; que son mari est resté à Paris ; qu'elle vient ici pour rencontrer son père qu'elle n'a pas vu depuis longtemps et qui est en croisière dans l'Adriatique, avec des amis ; qu'elle est souffrante et qu'elle a besoin de repos, de calme... Enfin, j'ai eu l'impression que j'avais

devant moi une femme embarrassée, désemparée, et qui m'a bien l'air d'avoir du grabuge dans sa vie... Quand les jeunes femmes de Paris font retraite à Venise, c'est que le cœur est de la partie. La pauvre Valentonnette doit avoir quelque peine d'amour.

Marcel, troublé, semblait ne pas écouter le peintre. Buttelet acheva :

— Enfin, elle est à l'hôtel Britannia et elle déjeunera après-demain au palais Aldramin.

Marcel Renaudier s'était levé vivement et marchait avec agitation à travers la pièce. Après quelques tours, il vint à Cyrille Buttelet.

—Cher monsieur Buttelet, est-ce que madame de Valenton sait que je suis ici et qu'elle me trouvera chez vous ?... Excusez ma question, mais je craindrais que ma présence ne lui fût pas agréable. Oh ! rien de grave !... des négligences de politesse... Mais je ne voudrais pas être importun... D'ailleurs, j'ai justement à aller à Chioggia...

— Mais, mon cher Marcel, je n'y vois aucune nécessité. J'ai dit à madame de Valenton que vous demeuriez chez moi. Je lui ai raconté votre maladie. Elle paraissait, au contraire, s'intéresser beaucoup à vous et je suis certain, très certain même, qu'elle ne sera pas du tout fâchée que vous soyez là.

Et, souriant, il laissa tomber son monocle en

face de la petite dame du portrait qui gardait sur son visage caché son masque opaque et rond, — ce masque que les autres femmes portent transparent sur le leur et dont elle montrait, elle, l'emblème visible et singulier.

XII

Marcel Renaudier s'avança vers la balustrade de l'*altana*. Carrée, elle formait une sorte de terrasse aérienne, dont le plancher, soutenu par des piliers de bois, s'élevait sur le toit du palais. De là, on dominait la pente de ses vieilles tuiles rougeâtres d'où se dressaient ses trois hautes cheminées enturbanées comme des personnages d'une turquerie de carnaval et qui semblaient se faire des salamalecs. En bas, le Rio Ognisanti miroitait au soleil. Les coudes à la rampe, Marcel regardait obstinément l'eau couvrir et découvrir tour à tour la dernière des marches de marbre du palais. Il allait revoir Mme de Valenton.

A cette pensée, son cœur battait violemment et il passa la main sur son front. Un pigeon se percha lourdement sur les tuiles déclives. Soudain Marcel songea à ceux qu'il entendait jadis, rue de Valois, roucouler derrière les vitres fermées, au temps où il était si misérable, si découragé, si différent de ce qu'il était maintenant !... Comme il avait

13.

changé ! Et elle, n'avait-elle pas dû changer aussi ? Deux années ! deux années ! Et, lâchement, il imagina une Juliette mûrie par le désir et la passion, par la vie, pareille à ces beaux fruits qu'a touchés un soleil trop chaud, une saison trop ardente.

Sur l'appui de bois brun, il se penchait. Le pigeon s'envola avec un bruit mat. Une gondole tournait l'angle du *rio*. Elle glissait, noire, longue, balançant silencieusement son fer dentelé. Marcel distinguait la ceinture orangée de Simeone debout à la poupe et ramant. Sur les coussins, une forme blanche s'allongeait, au-dessus de laquelle s'épanouissait la soie luisante d'une ombrelle. La gondole approchait. Docile et souple, à travers les *pali*, elle accosta. L'ombrelle se ferma. La visiteuse se levait. Ses pieds posèrent sur les degrés du seuil. A ce contact, il sembla à Marcel que tout le palais oscillait et, comme pris de vertige, il se retint à la balustrade de l'*altana*.

Il demeura ainsi, assez longtemps, jusqu'à ce qu'un bruit de pas le fît sursauter. Annina venait lui annoncer que la *signora* était là et que le déjeuner était servi. Marcel gagna le petit escalier de bois par lequel on descendait de l'*altana*. « Monsieur Buttelet et la jeune dame l'attendaient dans le salon rose » : il se fit répéter deux fois l'indication par Annina, qui le précédait en chantonnant. Devant la porte du salon, il hésita, puis, brusquement, il ouvrit.

Ce fut reflétée dans une des grandes glaces à cadre de rocaille qu'il aperçut Mme de Valenton, et il était si troublé que c'eût été vers son image qu'il se fût dirigé, si la voix de Cyrille Buttelet n'avait attiré son regard vers le coin du salon où était assise la jeune femme.

— Eh bien, Marcel, vous voilà! Vous étiez encore sur l'*altana*... Je vous y ai aperçu du jardin, tout à l'heure... C'est que, voyez-vous, chère madame, mon ami Renaudier est devenu un vrai Vénitien... tellement que je devrais peut-être vous le présenter de nouveau, quoique vous le connaissiez déjà!...

Pendant que Cyrille Buttelet parlait, Marcel avait salué Mme de Valenton. Il serra silencieusement une main gantée, tendue vers lui, tandis qu'une voix lui disait doucement :

— Bonjour, monsieur Marcel.

Il frémit tout entier... C'était bien la voix de Juliette, mais comme affaiblie, lointaine. Le timbre en était voilé, l'inflexion lasse. Ce n'était plus cette voix de jeunesse qui remplissait les corridors des Aulnaies de sa sonorité gaie et vive. Et Marcel restait debout devant la jeune femme, sans oser lever les yeux sur elle.

Buttelet offrit le bras à Mme de Valenton. Marcel les suivit. Une fois à table, il se remit un peu. Mme de Valenton, placée en face de lui, causait avec le peintre. Marcel tressaillit quand elle lui

adressa la parole. Il répondit assez naturellement. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle était toujours la même, avec son épaisse chevelure d'un brun doré, son nez droit, sa bouche gracieuse; mais son visage avait pris un aspect plus grave et plus triste. Sur ses traits, Mme de Valenton ne portait plus l'expression qui auparavant s'accordait avec leur caractère, cet air d'ardeur, de confiance, de hardiesse heureuse. Maintenant on y lisait on ne savait quoi d'inquiet, de craintif, d'asservi, que trahissait imperceptiblement un pli des lèvres ou une lueur des yeux. Et, tout en l'observant, Marcel Renaudier pensait à cette figurine de Clodion à laquelle il avait entendu, un jour, comparer Juliette Roissy, à cette petite Bacchante en terre cuite dont elle rappelait la grâce païenne. Peut-être ressemblait-elle encore à la voluptueuse statuette, mais, hélas! elle n'en avait plus certes l'élan juvénile et l'ivresse dansante. Le tambourin pampré eût été trop lourd pour ses mains alanguies et son épaule fatiguée eût plié sous le poids de la corbeille trop pesante dont elle haussait jadis vers lui les fruits ensoleillés!

Mme de Valenton se plaignait, en effet, à Cyrille Buttelet d'un peu de lassitude. Le climat de Venise l'éprouvait, sans doute, au début de son séjour. Elle souhaitait de s'y habituer, car Venise l'enchantait déjà, si singulière, si belle, si riche en sa

lumière de septembre sur les marbres et les eaux! Cyrille Buttelet s'agitait. Il faisait miroiter, au bout du cordon, la petite lagune de verre de son monocle.

— Le climat de Venise, madame, le climat de Venise, mais il est excellent! Le mal qu'on en dit est faux! Venise, mais c'est une ville hygiénique! L'air de la mer, tempéré, lénifié!... Pour les poumons, pas de poussière, et, pour les nerfs, pas de bruit!... Une ville lavée deux fois le jour par la marée et qui a pour balayeuse Amphitrite elle-même! Car Amphitrite habite Venise, chère madame. C'est ainsi que je vous dis! Ne croyez pas que nous n'ayons comme dieux marins que les petits hippocampes desséchés que l'on vous vendra au Lido avec des coquillages qui semblent détachés du char même de la déesse... Nous avons aussi, sur la lagune, des néréides, des tritons et des sirènes!... Seulement, tout le monde ne les voit pas; mais nous connaissons leurs demeures, moi, du moins, et vous également, Marcel, je gage!

Mme de Valenton riait. Le rire ramenait sur sa figure son air de jeune divinité dansante. Cyrille Buttelet continuait, animé par l'approbation du charmant visage :

— Oui, chère madame, allez aux Miracoli. Entrez, montez les marches du chœur. A la base des

colonnes qui le soutiennent, il y a, sculptés en un marbre aussi blanc que du sel, de petits tritons et de petites sirènes. Ils sont doux et apprivoisés. Vous pourrez toucher leurs torses polis et leurs queues écailleuses. Et ce n'est pas tout! Prenez une de nos noires gondoles et faites-vous conduire au vieux fort Saint-André. Vous me direz si sa porte massive n'est pas plutôt le portique de quelque palais mythologique, le palais où se sont réfugiés, pour fuir les indiscrets, les dieux de la lagune qui forment la cour de l'Amphitrite vénitienne...

— Allons, cher monsieur Buttelet, je suis convaincue, et j'irai voir vos petites sirènes et votre vieux fort. Comment l'appelez-vous?

— Saint-André, madame... Quant à vous, Marcel, je pense que vous lui consacrerez une page dans votre livre... Car Marcel Renaudier veut écrire un ouvrage sur Venise.

Mme de Valenton et Marcel Renaudier se regardèrent.

— Monsieur Buttelet m'a dit que vous aviez été très malade, mais que vous êtes, heureusement, tout à fait rétabli.

La voix de Mme de Valenton appuya sur le mot : « heureusement ». Marcel répondit :

— Oui, j'ai été très souffrant à Venise...

Il y eut autour de la table un moment de silence. Par la croisée pénétrait l'odeur fleurie du jardin :

le parfum des roses invisibles, la senteur amère du grand cyprès. Mme de Valenton, distraite, considérait le haut arbre noir écimé par le cadre de la fenêtre. Le bruit intermittent et léger de la fontaine tremblait dans l'air immobile. Buttelet s'adressait à Marcel.

— Il faudra, n'est-ce pas, Marcel ? que madame de Valenton fasse la connaissance de nos jardins vénitiens. C'est une des grâces de notre ville que ces coins de fleurs et de verdure. Ils ont ici un charme particulier, une rareté, un mystère qu'ils n'ont pas ailleurs... Par exemple, ils ne sont pas toujours faciles à découvrir! Ils sont secrets et cachés; mais Marcel Renaudier ou moi, nous vous les ferons visiter. Voulez-vous que nous convenions d'un jour pour aller au jardin Ainsworth, à l'île de la Giudecca ? C'est si beau !

A travers son monocle, Cyrille Buttelet observait ses hôtes. Marcel portait son verre à ses lèvres.

Mme de Valenton, les cils baissés et d'une main maladroite choisissait un fruit, tandis qu'Annina, d'un œil hardi et malicieux, examinait la dame de Paris, si gauche à se servir qu'elle faisait rouler sur la nappe une des grappes de raisin qui chargeaient la jatte de faïence.

XIII

— C'est ici, — dit Marcel Renaudier.

La gondole frôla le mur de briques rougeâtres qu'elle longeait depuis qu'elle avait tourné dans le petit *rio*. En accostant, le flanc de l'embarcation racla une marche humide où le gondolier avait posé le pied. Son bonnet au poing, il attendait. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Marcel, debout, s'adressa à Mme de Valenton :

— Voulez-vous que nous descendions ?

Elle ne répondit pas tout de suite, toujours allongée au dossier et comme éblouie par l'étincellement du canal de la Giudecca traversé en plein soleil ; puis, à son tour, elle se leva. Pendant que le gondolier l'aidait à débarquer, Marcel avait gravi en courant l'escalier qui aboutissait à une grille de fer. Il secoua la sonnette.

— On va nous ouvrir. La gardienne habite là.

Du doigt, il désignait à la jeune femme, qui l'avait rejoint, une maison basse à volets jaunes au bout d'une cour où se dessinaient dans le carrelage

des rigoles verdies. Cette cour et cette bicoque offraient un aspect minable et suspect. Au branle de Marcel, la sonnette tinta de nouveau :

— Il faut de la patience, à Venise !

Mme de Valenton se taisait. La grille demeurait toujours close. Enfin une femme âgée se montra. Par l'interstice des barreaux, elle les examinait sournoisement, puis elle se décida à tirer le verrou. Marcel prononça le nom de M. Ainsworth et glissa une pièce dans la main de la vieille. La porte grinça et se referma sur eux. La femme les accompagnait ; soudain, elle disparut dans la maison.

Ils étaient seuls. Au-dessus de leurs têtes, le ciel était d'un bleu éclatant, magnifique et doux à la fois. Un unique petit nuage blanc s'y gonflait, isolé et cotonneux. Dans un coin de la cour, une glycine noueuse grimpait au mur, dans lequel était pratiqué une sorte de portique grossièrement construit. Marcel se dirigea de ce côté, précédé de quelques pas par Mme de Valenton. Tout à coup, elle poussa une exclamation de surprise et de plaisir.

Une longue allée s'étendait. Des piliers de bois la bordaient autour desquels montait la vigne. Elle s'enroulait en spirales, s'élançait en festons, et formait deux murailles et une voûte de feuilles où pendaient des grappes. Cette treille, avec ces pam-

pres et ces raisins, en sa beauté d'abondance et de maturité, donnait une impression de fête et de richesse qui contrastait avec l'entrée misérable du lieu, sa grille revêche, sa maisonnette louche, sa cour humide. Ici, c'était la verdure, l'ombre glauque, un parfum de suc et de sève, un arome de fleurs encore invisibles et qui augmentait à mesure qu'on allait vers elles.

Mme de Valenton et Marcel marchaient maintenant le long des parterres fleuris. Les fleurs étaient en effet la gloire de ce jardin, son luxe odorant. Elles en embaumaient l'air de leurs senteurs diverses et le pénétraient de leur essence. Elles se groupaient en massifs et s'étalaient en plates-bandes. De la molle terre vénitienne, elles croissaient au soleil innombrables et pressées, et elles composaient avec la lumière tout l'ornement de ce jardin sans architectures, sans vases, sans statues et sans horizon, silencieux et désert comme si l'on s'y fût trouvé au bout du monde, perdu en quelque muette solitude d'un pays enchanté.

Sans parler, Marcel regardait Mme de Valenton. Elle allait devant elle, au hasard. Les fleurs frôlées caressaient le bas de sa robe. Tout à l'heure, les pampres et les grappes avaient semblé la couronner... Et il avait repensé de nouveau à cette petite Bacchante de terre cuite qui, là-bas, à Paris, dans la maison de la jeune femme, devait dresser sur

quelque socle sa grâce dansante et vineuse. Pourquoi Mme de Valenton avait-elle quitté Paris? Pourquoi était-elle à Venise seule?... Seule avec lui en ce jardin...

Au moment où ils partaient pour la Giudecca, Cyrille Buttelet s'était excusé de ne pouvoir être de la promenade, sur un mot que Carlo était venu lui dire à l'oreille. Il leur laissait la gondole. Durant le trajet, Mme de Valenton avait paru un peu soucieuse et contrariée. Ce tête-à-tête lui déplaisait peut-être, encore que les mœurs de Venise permissent cette familiarité. La gondole découverte, la présence des gondoliers, la rendaient bien innocente, et Mme de Valenton en avait pris son parti. Cependant, à l'escalier, en face de la grille fermée, elle avait semblé embarrassée. Elle avait rougi à l'accueil narquois de la gardienne. La vue de la treille et des fleurs avait dissipé son trouble, et maintenant elle allait, séduite par le charme de ce jardin aux détours embaumés où les vieux cyprès et les jeunes roses mêlaient dans l'air marin leur amertume et leur douceur.

Comme Mme de Valenton tournait l'angle d'une allée, la branche d'un rosier s'accrocha à l'étoffe de sa robe. Les fils craquèrent, mais l'épine tenait bon. Marcel voulut dégager la jeune femme. Elle y était déjà parvenue. La branche, en se repliant, cingla les roses du buisson: quelques-unes s'effeuil-

lèrent. Mme de Valenton s'était arrêtée, de nouveau anxieuse. Elle écoutait. Aucun bruit, sinon le cri affaibli d'un coq et les coups d'un marteau lointain. Marcel écoutait aussi.

— Ce sont des pêcheurs qui réparent leur barque. Il y a beaucoup de ces pauvres gens à la Giudecca.

Sa voix, trop forte dans le silence, le choqua lui-même, et il ajouta plus bas :

— Ce sont eux qui déploient sur la lagune ces voiles rouges ou jaunes, à dessins bizarres, et qui sont si belles, mais les plus étranges sont celles des barques de Chioggia... Il faudra que monsieur Buttelet vous mène là, un jour.

Elle caressait, entre deux doigts, une feuille de rosier et tout l'arbuste fleuri semblait frémir, sensible à ce contact. Elle avait repris cette expression de lassitude infinie, de fatigue vaincue, que Marcel avait déjà observée en elle. Tristement, elle secoua la tête :

— Chioggia ! non, je n'ai pas envie d'aller à Chioggia. Venise me suffit. Je voudrais qu'il n'y eût pas de chemin pour en sortir, et demeurer là comme si le reste de l'univers n'existait plus.

Elle parlait lentement, d'un ton grave et mélancolique :

— Oui, je voudrais être née ici, être une fille de

ce peuple et de cette ville, penser que l'univers finit avec l'étendue de ces eaux à l'horizon, et qu'il n'y a rien au delà de ce qu'elles reflètent

Étonné, il la regardait. Était-ce bien elle qui s'exprimait ainsi, elle qui était partie vers la vie, les lèvres avides et les mains tendues ? Qu'était donc devenu son jeune désir de jouissances aimables, de satisfactions brillantes, d'élégance, de luxe, de plaisir? Quoi ! la fortune, l'adulation, les raffinements de la richesse, les amusements du monde, tout ce qu'elle avait souhaité avec une ardeur ingénue, curieuse, violente, tout cela ne l'avait donc pas contentée? Elle n'en gardait que dédain et dégoût. Toilettes, bijoux, ce qui suffit à tant de femmes lui avait donc paru vain et médiocre!... Mais non! cette désillusion seule ne lui avait pas donné ce visage d'accablement et d'amertume, ce beau visage contracté et assombri! De quelles paroles prononcées sa voix demeurait-elle ainsi brisée et comme assourdie ? Quelle lourde main s'était donc posée sur son épaule dont elle portait encore le poids? Où ses pas l'avaient-ils conduite où elle n'eût jamais voulu être allée? Ah! Juliette! Juliette!...

Elle se sentit observée et releva brusquement la tête en riant avec effort :

— Voilà qui est, n'est-ce pas? subir le charme de Venise, comme dirait monsieur Buttelet!... Et

vous, Marcel, êtes-vous pour longtemps encore au palais Aldramin?

C'était la première fois, depuis qu'ils s'étaient revus, qu'elle l'appelait ainsi par son prénom. Quelque chose de rompu se reliait entre eux. Il répondit :

— Quand monsieur Buttelet sera retourné à Paris, c'est-à-dire en novembre, je m'installerai dans un logement meublé que j'ai loué sur les Zattere.

Et il ajouta, après un silence :

— Je ne quitterai plus Venise. Rien ne m'attire ailleurs. Et puis, je lui suis reconnaissant de ce qu'elle a fait de moi. Elle m'a appris bien des choses, Juliette.

Elle baissa les yeux, comme pour mieux écouter ce qu'il allait dire. Il continua :

— Elle m'a appris à accepter la vie... N'est-elle pas elle-même une image parfaite de résignation et de courage? Avec ses mille pilotis, n'a-t-elle pas cherché son appui, à travers la vase mouvante de la lagune? C'est de là qu'elle s'est élevée. Ingénieuse, patiente et forte, elle a tiré parti de conditions défavorables à son existence. Elle a su vivre, elle a vécu.

Il avait parlé haut, et il s'arrêta court. Les mots ne représentaient pas ce qu'il aurait voulu exprimer : — il ne savait quoi, qu'il sentait confusément au fond de lui-même. — Troublé, il fit quel-

ques pas dans l'allée. Juliette le suivait, silencieuse. Ils marchèrent ainsi quelque temps, jusqu'à une sorte de rond-point entouré d'un cercle de cyprès.

Au centre, sur un socle carré, reposait une de ces corbeilles qui, dans beaucoup de jardins d'Italie, offrent ironiquement aux passants leurs fruits de marbre sculpté. Celle-là était surchargée de pommes rondes et de grappes allongées. La mousse qui les recouvrait leur donnait une réalité savoureuse. Mme de Valenton s'était approchée; accoudée à la pierre, elle les caressait de sa main nue. Marcel avait posé aussi la sienne sur la corbeille. Ils étaient immobiles en face l'un de l'autre. Mme de Valenton fit un mouvement de recul, Marcel s'éloigna d'un pas en arrière.

— Juliette, vous souvenez-vous des Aulnaies?

Sa voix tremblait. Il reprit :

— Vous souvenez-vous, Juliette, de ce matin d'été où vous m'avez apporté des fruits?

Mme de Valenton était devenue très pâle. D'un geste, elle fit signe qu'elle se souvenait. Il continua :

— Le panier oscillait au bout de la gaule. Doucement, les fruits venaient vers moi. Ah ! Juliette, Juliette, ils avaient le parfum de la vie ; mais, hélas! pourquoi se changeaient-ils pour moi en fruits de pierre pareils à ceux de cette vaine corbeille que la mousse veloute et que le soleil tiédit, mais qui n'ont

ni chair, ni suc, ni arome, ni rien de ce qui calme la soif, ni rien de ce qui apaise la faim?

Il rêva, un instant, puis il reprit :

— Ai-je assez souffert de ce cruel sortilège! Quelle angoisse devant la vie! Une peur étrange me serrait la gorge devant elle, me fermait la bouche. Et pourtant j'avais faim et j'avais soif! Une appréhension insurmontable m'étreignait. Une volonté s'imposait à la mienne. Et je serais resté ainsi, toujours, toujours, si...

Il se tut. Les hauts cyprès du rond-point montaient droit, se renflaient à leur milieu, s'aiguisaient à leur cime. Leurs ombres commençaient à s'allonger et l'une d'elles, qui atteignait le socle de pierre, y brisait sa pointe.

— Ah! Juliette! Juliette! Il y avait un de ces arbres planté dans le jardin du palais Aldramin. Par la fenêtre je le voyais de mon lit, de ce lit où je croyais mourir. Chaque matin, je m'étonnais de le revoir encore. D'abord, ce fut une surprise indifférente, puis cela devint un désir vague de le retrouver là le lendemain, puis un désir plus fort, puis un désir si violent que mon cœur me remplissait tout entier de son battement.

Elle le regardait avec douceur, et, doucement, elle murmura :

— Mon pauvre ami !

— Pourquoi dites-vous cela, Juliette ? J'ai com-

pris mon erreur. J'ai appris dans la mort le goût à la vie... Avez-vous donc oublié ce que vous me disiez, au temps de ma triste folie, ce jour où vous êtes venue chez moi, ce jour où vous m'avez dit : « Il y a de douces choses de par le monde, Marcel, le soleil, la beauté, l'amour » ?...

Cette allusion à cette visite douloureuse empourpra d'un feu subit le visage de Mme de Valenton. Marcel s'était approché d'elle. Il continua :

— Suis-je donc si à plaindre, Juliette ? N'êtes-vous pas là.

Il avait tenté de saisir sa main, qu'elle retira vivement. Ses lèvres tremblaient. Elle fit un offert sur elle-même et dit d'une voix calme :

— Il est tard, Marcel, rentrons. N'est-ce pas par ici le chemin ?

Elle avait pris une des allées qui aboutissaient au rond-point. Elle marchait vite. Tout à coup, ils débouchèrent vers une terrasse qui longeait la lagune. Devant eux, l'eau s'étendait étincelante et plate sous le soleil déclinant. Une haie de rosiers bordait la terrasse du côté du jardin. Çà et là le mur de feuilles et de fleurs se creusait pour abriter des bancs. Sur le premier qu'ils rencontrèrent, Mme de Valenton se laissa tomber. Marcel s'était assis auprès d'elle. Il contemplait la main de Mme de Valenton. Cette main souple et nue, sans une bague, sans un anneau, le troublait. Mme de

Valenton sentit le regard du jeune homme et rougit, en souriant.

— Ah ! je suis une médiocre promeneuse, n'est-ce pas, Marcel ? Pour quelques tours de jardin, je n'en puis plus... Je vous remercie pourtant de me l'avoir montré, ce jardin. Allons, il faut partir... mais comme je suis lasse !

Le sourire avait disparu de son visage. Une lente tristesse s'y répandait, assombrissant ses beaux yeux qui se fermèrent un instant, tandis qu'elle se renversait au dossier courbe du banc.

Marcel s'était penché sur elle. Elle se rejeta en arrière, haletante et prompte, mais il la retenait et la ramenait à lui, muet et violent. Sa bouche toucha celle de Juliette. Quelque chose pénétrait en lui de doux, de suave, de fort et de puissant où se confondaient l'odeur des roses, le parfum de l'air, la lumière, le silence. Elle le repoussait faiblement, et elle finit par se dégager. Elle essaya de se lever du banc, mais elle ne put pas y parvenir et Marcel s'aperçut qu'elle pleurait. Des larmes claires coulaient sur ses joues, et elle regardait devant elle, sans un mouvement, sans une parole.

Timidement, il lui caressa le poignet. Elle le laissa faire. Elle ne pleurait plus. Tout bas il murmura :

— Juliette...

Elle s'était retournée vers lui, avec effroi :

— Taisez-vous, Marcel, taisez-vous !

Elle tordit ses mains avec détresse.

— Ah ! je sais bien ce que vous allez me dire... que vous m'aimez et que vous m'avez toujours aimée ! que vous n'êtes plus le Marcel d'autrefois... Mais, moi, moi ! Si vous êtes changé, est-ce que je suis la même? Ah! malheureux, que ne m'avez-vous prise, le jour où je suis venue chez vous, le cœur plein d'amour et de faiblesse, libre et désireuse ! C'était alors qu'il fallait baiser ma bouche ! Ah ! comme elle vous aurait rendu vos baisers ! Comme ma jeunesse eût communiqué à la vôtre son ardeur ! Ah ! Marcel, elle eût réchauffé votre tristesse et votre solitude d'alors. Votre haine de la vie n'était pas un mal irréparable. Je vous en eusse guéri. Mais vous n'avez pas voulu écouter ma muette supplication. En retour de cette joie que je rêvais de vous donner, vous m'avez imposé la douleur de m'être offerte en vain ; que dis-je, la douleur ! l'humiliation... Une femme qui s'offre, Marcel, ce n'est ni bien beau, ni bien digne, c'est plutôt comique, un peu laid !... Ah ! pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi ? J'étais libre, Marcel, et tendre et amoureuse. Mes lèvres eussent fondu sous les vôtres, comme un de ces fruits dont vous parliez tout à l'heure. Mon cœur eût frémi contre votre cœur ! Vous ne l'entendiez donc pas, dans le silence de votre triste logis ? Il me sem-

blait qu'il le remplissait tout entier de son battement, et qu'il devait vous étourdir les oreilles; mais vous étiez sourd, sourd, sourd. Ah ! cette journée ! Tenez, je me rappelle encore cette colombe du jardin qui roucoulait à votre vitre fermée. J'étais comme elle. Je vous apportais le message de la vie, et vous ne l'avez pas compris, et elle est partie vers l'aventure, vers les pièges, vers l'oiseleur !

Un sanglot souleva sa poitrine.

— Et je vous aimais, Marcel, et, quand je vous ai revu, j'ai senti que je vous aimais encore. Et je vous aime. En entrant dans ce jardin, il me semblait que je n'irais jamais jusqu'au bout de cette allée de vigne sans vous dire mon amour. Et je pensais : « Goûter avec lui quelques jours de bonheur dans cette ville délicieuse et secrète... et ensuite, qu'importe ?... » Mais je ne voulais pas parler, je serais plutôt morte que de parler, et c'est vous, c'est vous qui avez prononcé les paroles divines que je n'ai plus le droit d'écouter, vous à qui je n'ai plus le droit de répondre !

Sa voix désespérée montait dans le silence.

— Hélas ! hélas ! il est trop tard, Marcel, trop tard.

Elle cria ce mot : « Trop tard ! » avec un accent de regret, de reproche et d'amertume :

— Ah ! Marcel, pourquoi la vie m'a-t-elle si perfidement tentée ? Pourquoi ai-je cédé à ses

attraits les plus grossiers ? Comment ai-je pu souhaiter ses biens les plus faux et les plus vains jusqu'à leur sacrifier mon cœur ? Ah ! Marcel, quels mensonges que son luxe et ses plaisirs ! Aussi lui ai-je demandé davantage, et elle m'a répondu par votre indifférence. Ah ! j'ai souffert, et la souffrance conseille mal. J'allais vers l'amour qui console et j'ai rencontré l'amour qui asservit. Au lieu de sa caresse, j'ai subi sa dure étreinte. Il est venu à moi comme un maître. Il m'a prise par les poignets. Il m'a courbée jusqu'à lui. Il m'a brûlée de son haleine de feu et j'ai le cœur plein de sa cendre amère. Je ne m'appartiens plus, Marcel, et c'est parce que je vous aime, que je dois vous repousser.

Elle regarda autour d'elle, comme émue d'une peur soudaine. La lagune vide était un miroir d'or. La terrasse s'étendait déserte le long de sa haie de rosiers.

Marcel considérait Juliette immobile et frémissant. Les paroles qu'elle venait de dire s'évanouissaient en sa mémoire, déjà lointaines et comme indistinctes. Tout ce qu'il savait, c'était qu'elle était là, qu'il l'aimait et qu'il la voulait. Et, lentement, il se courbait sur elle, et, à mesure, il ressentait un désir plus fort, plus doux, plus tendre, plus profond. Maintenant leurs souffles se confondaient et le visage proche ne se reculait pas. Il en voyait le front uni, les yeux dilatés par les larmes,

les joues mouillées, la bouche tremblante. Tout cela venait à lui avec une expression terrifiée et heureuse. Ses lèvres touchèrent des lèvres qui murmuraient entre des dents serrées, dans un soupir de joie et de regret :

— Ne me tentez pas, oh! Marcel ne me tentez pas... Oh! prenez garde !

De la lagune montait un bruit de rames ; Marcel se redressa brusquement. Une gondole longeait la terrasse marine. Un monsieur et une dame étaient étendus sur les coussins. Le monsieur montrait du doigt la haie de roses que le soleil couchant incendiait. Marcel Renaudier crut vaguement reconnaître cette figure, mais la gondole s'éloignait : l'eau remuée clapotait doucement.

De nouveau, ils traversaient le jardin. Leurs ombres grandies s'allongeaient sur le sable des allées découvertes. Ils repassèrent devant le socle quadrangulaire sur lequel reposait la corbeille aux fruits de pierre, à présent comme mûris et vivants d'une couleur d'or. Ensuite la treille balança sur leurs têtes ses grappes suspendues. Dans la petite cour, la gardienne lavait du linge. Elle se dérangea un instant de son ouvrage et vint fermer derrière eux la grille. Aux marches de l'escalier, leur gondole attendait. Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, en silence. Le mur rouge les teignait d'un reflet de pourpre.

Les rames frappaient maintenant l'eau du canal de la Giudecca. Quand ils furent au milieu, ils tournèrent la tète. Derrière eux, l'île se dessinait sur un ciel magnifiquement enflammé. La coupole du Redentore semblait ruisseler de sang tandis que sa façade, comme toutes celles de la longue rive, s'assombrissait déjà de crépuscule. Au contraire, celles du bord opposé réverbéraient l'ardente lueur du couchant. Les gondoliers ramaient d'un mouvement cadencé. La gondole balançait son fer de proue sur l'eau lumineuse. Tandis qu'on obliquait vers la pointe de la Dogana, Marcel, d'un geste, désigna une des maisons des Zattere dont les fenêtres rougeoyaient, comme si un brasier eût été allumé derrière leurs vitres éclatantes, et dit :

— C'est là, Juliette.

Elle se pencha un peu avant, puis se laissa retomber aux coussins. Marcel lui murmura tout bas :

— C'est là mon logis. Je vous attendrai demain, à deux heures. Faites-vous mener en gondole au Ponte della Calcina. Je serai là. Viendrez-vous ?

Elle ne répondit pas. Il lui dit :

— Je vous aime.

Elle regardait fixement devant elle. Au sommet de la Dogana, la Fortune aérienne appuyait son talon ailé sur la boule d'or. Il dit, une seconde fois :

— Je vous aime.

Puis il répéta encore :

— Je vous aime, je vous aime.

Elle frémit. Son visage prit une expression singulière d'angoisse et de volupté et elle baissa la tête :

— Vous l'aurez voulu, Marcel, vous l'aurez voulu !

Il se redressa. Son cœur battit fortement et ils ne dirent plus rien jusqu'à l'hôtel.

XIV

Le lendemain matin, comme Marcel Renaudier s'engageait sous la Tour de l'Horloge pour se ren dre à la Merceria, où il voulait faire quelques emplettes, il s'entendit appeler par son nom. Il se retourna. Antoine Fremaux, les mains dans ses poches, le considérait narquoisement.

— Comment, c'est vous, mon cher Renaudier ! Ma foi, je ne comptais pas vous retrouver à Venise. Vous y voilà donc tout de même, vous, le récalcitrant !... Et vous ne vouliez pas me croire quand je vous disais, naguère, au moment de votre deuil, que cette ville était faite pour vous ! Parbleu, ce qui arrive est fatal. C'est ici le rendez-vous des mélancoliques et des désabusés. Mais Venise semble vous avoir réussi particulièrement. Vous avez excellente mine et plus du tout votre air penché d'autrefois... Mais, moi aussi, je vous parais un peu changé, hein !

Il riait. Bien pris en sa taille, élégamment et simplement vêtu, il caressait une fine moustache

noire. Ce n'était plus, en effet, le Fremaux de jadis. C'était un Fremaux dépoétisé. Sa voix même s'était transformée. Plus de langueur dans l'intonation. Il parlait bref, en garçon habitué à commander. Marcel le regardait et l'écoutait avec étonnement comme un personnage de comédie dont le masque serait tombé. Dans ce petit homme vif et sec, il cherchait le Fremaux d'autrefois, affecté et mystérieux.

Cependant Antoine Fremaux avait saisi Marcel par le bras et l'entraînait vers la place Saint-Marc.

— Eh oui, mon cher, voilà! J'y ai passé comme les autres. Que voulez-vous! la vie est la vie, vous aurez beau m'examiner, vous n'y ferez rien. C'est ainsi, plus de pantalons étriqués, plus de redingotes à jupe, plus de cravates couleur du soleil couchant sur les lagunes, plus de cheveux plats, tenez.

Il souleva son chapeau et montra sa coiffure en brosse dont les cheveux désoxygénés avaient repris leur couleur naturelle.

— Et mes mains : plus de bagues à cabochons; une alliance... Et tout cela, c'est la faute à ma pauvre tante, madame Durantet.

Il lâcha Marcel pour allumer une cigarette.

— Excusez-moi, mon cher, si je ne vous ai pas mis au courant moi-même de mon avatar, et n'y cherchez aucun mauvais procédé; mais, vraiment,

vous viviez si à part, vous vous intéressiez tellement peu aux humains que j'ai pensé que vous seriez assez indifférent à ce que j'étais devenu... Marchand de papiers peints, mon cher !... Vous vous rappelez cette tante que j'étais allé soigner à Vichy? La pauvre femme, tout à fait malade, laissait péricliter les affaires de sa maison. Alors j'ai pris mon parti et j'ai dépouillé le jeune homme. Ah ! ç'a été dur ! Baste, maintenant, ça marche, ça marche, et me voilà, moi qui vous parle, un des notables commerçants de notre bonne ville de Paris. Le dandysme n'a qu'un temps. Je suis un homme rangé et marié.

Il rit de nouveau et jeta le bout de sa cigarette sur un pigeon qui ne s'effraya pas et remua à peine sa boule de plumes roulante, montée sur deux pattes de corail.

— Oui, marié! J'ai épousé une jeune fille charmante. Jolie fortune, grosses espérances, parents honorables, éducation soignée, figure délicieuse, cœur tendre et sûr, la perfection, quoi ! la perfection... Seulement... Je ne sais pas si je devrais vous avouer cela... Vous allez vous moquer de moi...

Il regarda Marcel du coin de l'œil.

— Tant pis, du reste !... Donc je suis marié, et c'est encore ma brave tante Durantet qui en est la cause. Le mariage achevait ce qu'elle appelait ma conversion. Ma foi, j'ai cédé : elle mourra heureuse

la pauvre dame... Mais revenons où nous en étions. Eh bien, mon cher, imaginez que cette douce personne, que je croyais une délicate fleur de notre plus raisonnable bourgeoisie, — dont je suis maintenant, comme vous le prouvent mon aspect et ma conduite, — cachait sous une apparence de pensionnaire timide une âme de vieux romantique... Oui, mon cher, je n'exagère pas, madame Antoine Fremaux, ma femme, est un vieux romantique !... Ce n'est pas qu'elle ne soit aussi la meilleure des ménagères et la plus agréable des épouses, mais un démon secret est en elle ! Comment y est-il entré, je l'ignore, mais il y est, et je suis venu ici pour lui donner satisfaction.

Marcel écoutait Antoine Fremaux, se demandant jusqu'à quel point il plaisantait.

— Ma parole, mon cher Renaudier ! Elle raffole des balcons, des échelles de soie, des masques, des mandolines, des sérénades, des clairs de lune. Elle est hugolâtre, byronienne, mussettiste, sandesque, que sais-je encore !... Dites, est-ce assez comique, inattendu, paradoxal ! Elle possède par cœur tous les romans, tous les vers de la chère époque. Ces messieurs et ces dames de 1830 sont ses dieux et ses déesses, et ce qu'elle désirait le plus voir au monde, c'était Venise. Aussi nous sommes descendus à l'Hôtel Danieli, comme de juste ! Heureusement que nous quittons aujourd'hui ce lieu historique

pour l'Hôtel Britannia, plus tranquille. C'est la seule concession que j'aie obtenue; pour le reste, nous allons nous plonger dans les souvenirs romantiques pendant un bon mois... Après tout, je ne suis pas trop à plaindre, n'est-ce pas? madame Fremaux est charmante et la gondole lui va à ravir. Convenez, mon cher, que mon histoire est drôle. Moi qui supposais en avoir fini de Venise et ne revoir jamais que sur les affiches de voyages circulaires, ou sur les papiers peints que je fabrique, la ville des canaux et des sérénades, la ville de la divine comtesse Cantarini!... Et, à ce propos, il faut que je vous fasse un aveu. Vous vous rappelez les lettres que je vous ai envoyé chercher chez moi, à Auteuil, dans le secrétaire rouge? Hélas! elles étaient simplement d'une petite modiste qui s'appelait Ernestine et qui m'avait plaqué... Quant à la Cantarini elle n'était ma maîtresse que dans mon imagination... Ah! comme c'est déjà loin tout cela, mon pauvre Renaudier! Etions-nous bêtes, tout de même?

Et Antoine Fremaux, d'un geste de sa canne, fit s'envoler deux pigeons qui becquetaient du grain sur la dalle polie, au pied des candélabres de bronze qui soutenaient, jadis à la pointe de leurs mâts, les étendards de la Sérénissime République.

XV

— Ce sera votre faute, Marcel, si je ne connais rien de Venise...

Rieuse, Juliette essayait de se lever du lit où elle était étendue. Tendrement, Marcel l'y retint et elle retomba la tête sur l'oreiller. Elle résistait et tentait de se dégager.

— Laissez-moi, Marcel, il est tard.

Il ne l'écoutait pas. De gai et d'animé, le visage de la jeune femme redevenait ardent et sérieux. Soudain Marcel la sentit qui se rapprochait de lui. Elle liait ses jambes aux siennes, cherchait ses lèvres de sa bouche. Dans un soupir, elle murmura :

— Je t'aime.

Sa voix, dans le silence de la pièce, était tendre et basse. Par les fenêtres entraient les rayons du couchant. L'air semblait être devenu de miel, tant il était doux à respirer. La vie se bornait à eux-mêmes. Le temps n'existait plus. Ils n'étaient plus en aucun lieu de la terre...

Le timbre d'une pendule leur fit ouvrir les yeux. Le soleil avait disparu et le crépuscule envahissait la chambre avec la fraîcheur humide montée des eaux proches. Marcel courut à la cheminée. Bientôt des sarments de vigne pétillèrent. Peu à peu les bûches prirent feu. Sur la table ronde Marcel alluma la grosse lampe à colonne. Sa lueur disait la journée achevée, le soir venu, la nuit. Il fallait partir, se séparer... Juliette, accoudée à l'oreiller, les cheveux défaits, contemplait le foyer flambant, puis, soudain, elle repoussa le drap, posa ses pieds sur le tapis et vint s'accroupir devant le feu. Elle tourna vers Marcel sa face ardemment éclairée. La lueur rougissait sa peau tiédie. Marcel, doucement, caressait l'épaule ronde et nue de ce corps gracieux, courbé devant lui. Brusquement il le vit lointain, comme rapetissé, pareil à quelque statuette pourprée, tout au fond de sa mémoire, là-bas, là-bas...

L'une après l'autre, Juliette chauffait ses mains à la flamme, puis elle les passa ensemble dans les ondes de sa chevelure. Elle ne se décidait pas à s'habiller. Enfin elle tendit ses poignets au jeune homme.

— Allons, Marcel, aidez-moi. Je ne peux pas cependant rentrer ainsi à l'hôtel.

Elle s'étirait, debout, gracieuse et svelte. Elle soupesa la masse lourde de sa chevelure réunie entre ses doigts et la roula en couronne bizarre

dont le métal fauve se nuançait, à la clarté de la lampe, de reflets dorés. Marcel la considérait.

— Vous ressemblez à une statue de l'automne, Juliette.

Elle devint grave et réfléchit un instant.

— C'est que je ne suis plus jeune, Marcel. J'ai vingt-sept ans.

Et elle ajouta :

— Comme le temps fuit! Encore un jour!

Son visage s'assombrit d'une expression d'angoisse. D'une voix inquiète, elle demanda :

— A quelle date sommes-nous, aujourd'hui, Marcel?

Il fit un geste d'indifférence :

— Mais le 5 octobre... ou le 6... je ne sais pas au juste.

Elle fit quelques pas jusqu'à la fenêtre. A travers la vitre, le ciel était encore clair. De l'autre côté du canal, les lumières brillaient dans l'île de la Giudecca. Par-dessus l'épaule de la jeune femme, Marcel regardait. Elle appuya sa joue contre la sienne.

— Aurez-vous été heureux, Marcel ?

Il ne répondit pas, et ils s'étreignirent. Sur sa poitrine, il sentait battre le cœur de la belle vendangeuse qui avait offert à ses lèvres le plus beau fruit de la vie.

XVI

Ils se retrouvaient, chaque après-midi, dans la maison des Zattere; et chaque fois, ils se séparaient avec plus de regret et de désir. Juliette de Valenton sortait la première, car ils évitaient de quitter en même temps la Casa Angeli, aussi bien que d'y entrer ensemble. Marcel comptait les minutes, puis se hâtait pour rejoindre la jeune femme. Aujourd'hui encore,il s'était conformé à ce manège. Quand il aperçut Juliette, elle longeait lentement le mur rouge de l'hôpital des Incurables. Entendant marcher derrière elle, elle se retourna. Marcel s'approcha :

— Voulez-vous que nous fassions un tour avant d'aller au palais Aldramin? On ne dîne qu'à huit heures et cette fin de journée est douce, n'est-ce pas, Juliette?

Elle baissa la tête en souriant. Sous un de ces ciels voilés de la Venise d'automne, où l'air enveloppe les choses comme d'une soie transparente et molle, au delà de son canal luisant, la Giudecca

apparaissait vague et lointaine. Au quai des Zattere, les barques et les bateaux oscillaient imperceptiblement. Des mouettes argentées volaient.

Marcel les désigna :

— Elles sont bien nombreuses aujourd'hui. Cela veut dire que la mer doit être mauvaise. Elles viennent s'abriter sur la lagune. Du reste, il y a un peu de sirocco. Regardez comme les dalles glissent... Est-ce que nous faisons le tour par la Dogana ?

— Non ! J'aime mieux revenir à l'hôtel par le plus court. Nous nous reverrons ce soir chez monsieur Buttelet. Je suis un peu fatiguée... et puis j'attends une lettre.

Marcel tressaillit.

— Oui, une lettre de mon père. Vous savez bien qu'il est en croisière sur l'Adriatique. Il doit arriver ici d'un jour à l'autre.

C'était depuis la promenade au jardin Ainsworth, sa première allusion à un fait, à une personne de jadis. On l'eût dite séparée de tout ce qui composait sa vie jusqu'alors, désintéressée de tout ce qui était son existence de la veille, de tout ce qui redeviendrait son existence du lendemain. Elle semblait sans passé et sans avenir, et n'appartenant plus qu'au présent... Tous les liens qui la rattachaient à hier s'étaient brisés soudainement, comme si elle eût été brusquement déracinée, vi-

vante en son seul parfum, en sa seule saveur, fruit d'amour et de volupté, docile à la main qui l'avait cueilli, en cet enclos de cyprès et de roses, là-bas, dans l'île silencieuse, au milieu de la lagune endormie...

Ils avaient rebroussé chemin et, après avoir quitté les Zattere, traversaient le Campo Santa Agnese, solitaire avec sa pauvre église et son pauvre campanile, pour gagner le Traghetto San Gregorio. Il faisait déjà sombre dans les étroites *calli* dont ils suivaient les détours. Au Campiello Barbaro, ils franchirent le petit pont courbe du Rio della Toresela. Quelques gondoles étaient rangées au *traghetto*. L'une d'elles accosta l'escalier de bois dont la plate-forme s'avançait un peu sur l'eau. Juliette s'embarqua. Marcel la vit s'étendre aux coussins noirs et s'éloigner sur le Grand Canal. Un *vaporetto* balança la gondole au remous de son sillage. Elle se dessinait nettement sur les façades de l'autre rive, où les fenêtres commençaient à s'éclairer. Dans le ciel crépusculaire, au-dessus du Pont de l'Académie, une nacrure délicate entourait le croissant aiguisé d'une petite lune naissante. A l'opposé, vers l'ouverture du Canal, vers San Giorgio et la Lagune, la sirène d'un bateau stridait.

En s'en retournant au palais Aldramin, Marcel Renaudier réfléchissait. — M. Roissy à Venise...?

Venait-il, sa croisière finie, chercher sa fille pour la reconduire à Paris? A cette pensée, Marcel éprouva une angoisse subite, celle que lui causait la nécessité de prendre une décision urgente. Pas une fois, il n'avait interrogé Juliette de Valenton sur ses projets. Il avait vécu les semaines rapides de leur liaison dans l'oubli de tout ce qui ne s'y rapportait pas. Ce qui l'occupait, c'était l'entente de leurs rencontres et de leurs rendez-vous, la gondole qui amenait la jeune femme à la chambre des Zattere où ils se retrouvaient chaque jour, c'était son pas dans l'escalier, sa façon d'ôter sa voilette et de se dévêtir, la langueur ardente de son corps, l'odeur de sa peau, ses cheveux, son visage. Et il écartait de son esprit tout ce qui aurait pu importuner leur joie sensuelle, leur sécurité amoureuse et leur ivresse partagée.

D'ailleurs sa maîtresse ne montrait-elle pas la même insouciance? Tous deux s'abandonnaient aux cours des heures heureuses. Pourtant, l'autre jour, elle lui avait demandé la date du mois et elle avait paru soudain mélancolique et préoccupée. Prévoyait-elle donc que la liberté délicieuse dont ils jouissaient aurait son terme? L'arrivée de M. Roissy annonçait-elle la fin du rêve où ils s'absorbaient sans souci de sa durée et de son issue ?

Marcel frissonna. Cette Juliette, qu'il avait tenue aujourd'hui entre ses bras, cœur contre cœur, dont

il avait respiré le souffle mêlé au sien, bouche à bouche, Juliette, demain, bientôt, il pourrait être séparé d'elle. Il ressentit, à cette idée, une douleur si cruelle, si insupportable, qu'il s'arrêta. La laisser partir ! jamais ! Il regarda autour de lui. Le Campiello Barbaro était désert et muet. Ce vieux mur, ce pont, ce *rio*, ce palais, résumaient Venise tout entière. Elle était là, autour d'eux, silencieuse et complice, la Cité des Amants ! Elle les protégeait du lacis inextricable de ses canaux et de ses ruelles. C'était elle qui les avait enlacés d'un lien d'amour aux mailles de son filet argenté et subtil de pêcheuse d'âmes. Elle les garderait dans le mystère de son labyrinthe !

Cette pensée le rassura. Dans la ville romanesque et compliquée, il se sentait comme à l'abri de toute entreprise hostile. Il passa sa main sur son front comme pour en chasser un cauchemar et se remit à marcher. Les Fondamenta Venier étendaient devant lui leur double quai tranquille. Des enfants jouaient. Deux filles en châles causaient, face à face. L'une d'elles, d'un doigt amical, tout en parlant, rajustait une épingle dérangée au chignon de sa compagne. Aujourd'hui, en aidant Juliette à se recoiffer, il avait enfoncé dans ses cheveux une épingle, une longue épingle d'écaille transparente et toute unie. Juliette, en effet, ne portait plus aucun bijou : ni ce collier à grosses

perles égales qu'il lui avait connu, ni aucun des joyaux dont elle aimait à se parer. Devant les orfèvres de la place Saint-Marc, elle avait une fois souri de dédain et d'indifférence. La vie mondaine ne la tentait plus. Juliette n'était plus la Juliette de jadis. Et il réentendit les paroles désabusées qu'elle lui avait dites en ce jardin de la Giudecca où une existence nouvelle avait commencé pour tous deux.

Ils s'aimaient! Cette certitude l'apaisa. Ah ! comme elle quitterait tout volontiers pour cet amour! Un seul mot, et elle lui appartiendrait à jamais! Ils demeureraient à Venise. Ils habiteraient une maison, là, sur les Zattere, une maison où Juliette serait à lui, non plus seulement à des heures convenues et toujours trop brèves, mais à toutes les heures, dans une présence continuelle, le jour, la nuit, et jusqu'en son sommeil, — car jamais elle n'avait dormi à son côté : ce soir encore, après qu'elle aurait dîné au palais Aldramin, elle retournerait à l'hôtel, sans vouloir même qu'il la raccompagnât. — Et ce serait fini de ces contraintes, de ces ménagements. Elle serait à lui, à lui, à lui...

Il hâta le pas. Un sursaut de désir et d'orgueil l'exalta. Enfin! Tout cela lui semblait simple, naturel, aisé, sans obstacles. — Son mari?... Marcel haussa les épaules. — Son père?... Et que pourrait bien objecter M. Roissy? Elle lui avait obéi

jadis. Elle s'était prêtée aux calculs de l'égoïsme paternel. A son tour de disposer d'elle-même! D'ailleurs M. Roissy ne reconnaissait-il pas le droit qu'a une femme à l'amour? Marcel sourit. Il songeait à leur conversation nocturne des Aulnaies, ce soir où ils se promenaient dans le potager, le long des espaliers. Juliette avait tenté l'épreuve; aujourd'hui elle était libre.

Libre! Brusquement, ce mot éveillait en l'esprit de Marcel une douleur aiguë. Une pensée volontairement chassée de sa mémoire y rentrait violemment et rudement. Libre, Juliette! Mais non! Ne s'avouait-elle pas elle-même, vaincue, dominée, captive? Ne portait-elle pas sur son visage, quand il l'avait revue, l'expression désespérée de la servitude? Ne s'était-elle pas lamentée amèrement et douloureusement de cet esclavage dont elle avait tu la cause et la nature?... Et il l'évoquait sur la terrasse marine du jardin Ainsworth, craintive et anxieuse comme si quelque ombre redoutable se fût glissée derrière elle. Soudain il crispa ses poings. L'ombre incertaine qui, plusieurs fois déjà, avait rôdé autour d'eux, se dressait maintenant ironique, impérieuse et menaçante ; maintenant elle prenait une forme, elle avait un nom...

Les oreilles de Marcel bourdonnèrent. Des propos jadis à lui tenus par Cyrille Buttelet lui reve-

naient à l'esprit. Qu'y avait-il de vrai en eux?... Calomnie, médisance ou simplement une de ces rumeurs vagues qui se répandent sans qu'on sache pourquoi, qui ne se fondent sur rien de réel?... Néanmoins le nom de Juliette de Valenton figurait sur la liste des scandales parisiens accolé à un autre nom, à celui de Bernard d'Argimel.

Bernard d'Argimel avait-il été son amant? Etait-ce à lui qu'elle faisait allusion, quand elle avait parlé avec réticence et terreur d'un lien redoutable et détesté qui l'enchaînait? Plus d'une fois sur le point de l'interroger à ce sujet, il avait toujours hésité. A quoi bon gâter leur bonheur? D'ailleurs, si elle avait appartenu à cet homme, n'avait-ce pas été par surprise, par faiblesse, par lâcheté, par détresse? Et lui, Marcel, n'était-il pas responsable de tout cela? Comment oser lui reprocher une faute dont il était peut-être la cause? Ne valait-il pas mieux oublier? Oublier, n'est-ce pas un des privilèges de la vie? Que n'oublie-t-on pas? Ne s'était-il pas oublié lui-même? N'avait-il pas oublié les préceptes paternels? L'amour transforme : que leur restait-il, à Juliette comme à lui, de ce qu'ils avaient cessé d'être? Qu'elle allât donc, l'ombre suspecte et haïe, rejoindre leurs ombres dans le vain passé! Pourquoi venait-elle le troubler? Juliette était libre, puisqu'il l'avait délivrée, puisqu'il saurait la défendre!

Dans un mouvement de défi, il leva les yeux. Au ciel éclairci, la lune courbe étincelait, aiguisée et coupante entre deux hautes cheminées, dont on eût dit qu'elle allait décapiter, de son tranchant, la grosse tête enturbannée, pleine de la cendre des mauvais souvenirs.

Quand Marcel Renaudier entra dans le salon rose, Cyrille Buttelet l'y attendait, en lisant le journal.

— Eh bien, ami Marcel, une bonne journée?

Le peintre le regardait gaiement à travers la petite lune de cristal de son monocle. Marcel rougit. Cyrille Buttelet lui frappa sur l'épaule.

— Allons, heureux homme, tant mieux! Ah! vous avez de la chance d'être jeune!... Tenez, j'ai fait dans le quartier du Castello une trouvaille qui m'aurait enchanté jadis. Oui, une fillette délicieuse, quinze ans, des cheveux de dogaresse. Mais baste! c'est trop tard... Madame de Valenton dîne ici, n'est-ce pas? Elle est bien belle, en ce moment: Venise lui réussit!...

Cyrille Buttelet se mit à rire et continua :

— A propos, j'ai rencontré tout à l'heure votre ancien ami, Antoine Fremaux. Il m'a présenté à une fort jolie femme, la sienne du reste!... Il s'est plaint de ne pas vous voir. Il était sur la Piazzetta, à regarder un superbe yacht qui s'ancrait dans le bassin...

Marcel tressaillit. Au mur, le portrait de la dame masquée l'observait. Elle semblait l'emblème de la Venise secrète et subtile dont il sentait autour de lui la solitude protectrice et le favorable mystère.

XVII

La Néréide, ancrée dans le bassin de Saint-Marc, en face de l'église de la Pietà, était un grand yacht, peint en blanc, à vapeur et gréé en brigantine.

Sur l'eau calme de la lagune il reflétait ses lignes élancées, ses mâts, ses cordages et son pavillon. À mesure qu'elle en approchait, Mme de Valenton distinguait mieux le détail du navire. A l'avant, sous le beaupré, elle remarqua la figure dorée qui représentait une déesse marine. Dans la coque blanche, les hublots ouverts arrondissaient leurs disques d'ombre. Personne ne se montrait sur le pont. Sur la passerelle, deux matelots fourbissaient des cuivres que le soleil faisait briller. La gondole se rangea contre l'échelle; Mme de Valenton, la main à la corde, monta les marches. A la coupée elle demanda au matelot de garde si M. Roissy se trouvait à bord. Le *stewart* accouru la conduisit à l'arrière. Des chaises longues et des fauteuils d'osier entouraient une table où le café était encore

servi. Dans une soucoupe, un gros cigare à demi fumé trempait. Un souffle de vent passa ; un journal déplié frissonna avec un bruit léger. Tout en expliquant que M. et Mme Bartin étaient descendus à terre, mais que M. Roissy était dans sa cabine, le *stewart* examinait Mme de Valenton avec le plaisir qu'il y a à voir quelqu'un qu'on ne sert pas tous les jours depuis six semaines, puis il disparut prestement pour aller avertir M. Roissy.

Au bout de quelques minutes, M. Roissy parut. Il portait une casquette de *yachtman*. Il embrassa sa fille de bon cœur, s'assit devant elle dans un des fauteuils d'osier, allongea les jambes et alluma un cigare.

On parla tout d'abord du voyage. Le temps avait été assez mauvais en sortant de Trieste, et Mme Roissy avait été un peu éprouvée par la mer : elle se reposait en ce moment. Ce sont les petits inconvénients du *yachting*, mais aussi que d'avantages! M. Roissy ne tarissait pas. On eût dit qu'il avait le premier découvert la Sicile, l'Archipel, la Dalmatie. Le séjour à Venise ne serait pas long : il est si facile de s'y rendre autrement qu'en *yacht*, tandis qu'il y a mille endroits dont on ne peut bien jouir que sur un bateau bien aménagé.

Mme de Valenton écoutait son père distraitement. Elle avait pris sur la table une petite cuiller d'argent et tapotait le rebord d'une tasse. Elle contem

plait, là-bas, le mur rose du Palais Ducal, sur lequel se détachaient parfois le vol lourd d'un pigeon ou les ailes vives d'une mouette. Enfin M. Roissy se tut, lança une bouffée de fumée et rajusta la visière de sa casquette. Mme de Valenton cessa de remuer la cuiller d'argent.

— Eh bien, et toi, chérie, comment vas-tu... Mais dis-moi un peu pourquoi diable tu es ici !

Il considéra, un instant, la pointe de ses bottines :

— Ta lettre du mois dernier, que j'ai reçue à Malte, m'a un peu étonné, je ne te le cache pas. Ce départ subit... C'est évidemment très gentil de venir dire bonjour à son papa à Venise... Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

Elle se taisait.

— As-tu des ennuis ? quelque chose qui ne va pas ?... Ton mari ?... Non, toujours le mari modèle, ce brave Valenton !... Il est à Paris, m'a-t-on écrit de là-bas... Et d'Argimel ?

Elle leva les yeux sur son père et répondit lentement :

— Monsieur d'Argimel est dans le Tyrol pour affaires. C'est lui qui m'a accompagnée ici et qui m'y reprendra pour me ramener à Paris...

Puis elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même :

— Il est à Inspruck, au Grand-Hôtel...

M. Roissy caressait sa barbe.

— Mais tout cela, ma chérie, me paraît on ne peut mieux. Valenton n'aime pas à se déplacer et d'Argimel t'a chaperonnée... Et Venise, hein? c'est beau !... Tiens, je suis content de te voir. Tu es jolie à ravir.

M. Roissy regardait Mme de Valenton avec complaisance. Dans ce cadre inusité, il appréciait mieux la grâce de sa fille. Tout à coup, il remarqua le visage, soudain devenu grave et anxieux, de la jeune femme. Aussi pourquoi l'avoir interrogée? Quel besoin de la provoquer aux confidences ? Maintenant, à son air, il était certain qu'elle allait lui annoncer quelque nouvelle désagréable. Fâcheuse idée qu'il avait eue là d'engager ainsi la conversation ! Juliette était assez grande pour agir sans le consulter. Il ne lui avait jamais donné qu'un conseil, — mais un bon, — celui d'épouser Valenton. Il préférait en rester là.

— Mais ta belle-mère est peut-être habillée... Elle me reprocherait de ne pas l'avoir prévenue de ta visite...

Il fit un mouvement, qu'elle arrêta d'un geste. M. Roissy, résigné, se pencha au dossier du fauteuil et attendit.

— Papa, j'ai une chose à te demander.

M. Roissy soupira dans sa barbe.

— Eh bien, demande.

Juliette de Valenton crispa ses doigts aux bras du fauteuil et dit d'une voix sourde :

— Emmène-moi.

M. Roissy sursauta et jeta par-dessus bord le bout éteint de son cigare.

— T'emmener ?

Elle fit signe que c'était bien cela qu'elle voulait.

Il répéta :

— T'emmener ! mais où ?

— Mais où tu voudras... d'abord avec toi sur le yacht... ensuite à la Corraterie, aux Aulnaies... où tu iras... chez toi...

Il l'écoutait, stupéfait. Elle redit d'un ton calme :

— Emmène-moi, pour tout à fait, pour toujours, comprends-tu ?...

Il était debout devant elle :

— Mais tu es folle !... qu'est-ce que cela veut dire ?... Quitter ton mari, ton...

Il allait dire un autre mot, il se reprit :

— Ta situation... Tu es folle, archi-folle... Et, quoi ! alors, tu veux divorcer ?

Elle baissa la tête :

— Pourquoi pas ?

M. Roissy bondit. Il lui semblait que le bateau se mettait à marcher, que Venise oscillait. Puis, brusquement, il éclata :

— Divorcer ! mais tu es à lier ! Divorcer ! mais c'est de la folie !... Tu n'en as aucune raison. Valen-

ton est parfait pour toi. Et puis, moi, que veux-tu que je fasse de toi ? Est-ce que ce yacht m'appartient ?... Et ensuite ?... Tu n'auras pas un sou. C'est un coup de tête idiot. Que diable, on s'arrange. On ne vient pas tout détraquer autour de soi... Tu me fais beaucoup de peine, Juliette... Moi qui avais si bien combiné ton existence !... J'étais tranquille de te savoir mariée, élégante, fêtée, gâtée... et patatras !... Divorcer ! Mais tu as des habitudes de luxe, des goûts de dépense ! Est-ce que je puis te donner de quoi y subvenir ? Madame Roissy a de la fortune, soit, mais enfin !... Crois-tu que si nous étions vraiment si riches, nous voyagerions sur un yacht d'amis ? Ces Bartin sont d'excellentes gens, mais insupportables à la longue. Leur croisière est très mal organisée. On est parti trop tard. L'Adriatique commence à être mauvaise en cette saison et leur maudit bateau roule, roule... Ah, ça va être gai, ce retour par mer ! Et ils ne veulent pas nous lâcher !

Il enfonça sur ses oreilles sa casquette marine et reprit rageusement :

— D'ailleurs, il ne s'agit pas des Bartin... Tu me fais dire des bêtises ; mais, sacredié ! ton histoire n'a pas le sens commun. Rompre ton mariage, un mariage admirable avec un ami à moi, qui te laisse aussi libre que possible, qui ne te refuse rien, qui te passe toutes tes fantaisies !... La preuve,

c'est que tu es à Venise sans lui... Et pas jaloux, le pauvre homme !... Le quitter, mais ce serait infect ! Réfléchis deux minutes et tu renonceras à ton projet. Parbleu, je sais bien qu'il y a dans l'existence des femmes des difficultés, mais tu es assez fine pour les aplanir, une grande fille comme toi !

Il s'était calmé et lui posait la main sur l'épaule, en souriant.

— Voyons, ma petite. Tu dois t'assommer, seule, ici, à l'hôtel... Je suis sûr que tu ne connais personne dans cette sacrée ville, qui m'a l'air, entre nous, d'un vrai tombeau... Je suis sûr que tu y vis comme une sauvage. C'est ce qui a dû te tourner la cervelle... Mais oui! on s'imagine des choses... C'est pourquoi tu devrais télégraphier à ce bon d'Argimel de hâter son arrivée. Veux-tu que je lui écrive ?... au Grand-Hôtel, à Inspruck, n'est-ce pas?

M. Roissy épiait sur le visage de sa fille l'effet de sa proposition. Une expression d'angoisse contracta les traits de la jeune femme.

— Il ne faut pas que monsieur d'Argimel me retrouve ici.

Debout, elle parlait d'une voix brève et basse. M. Roissy, devenu subitement soucieux, considérait sa fille avec embarras, en fourrageant sa barbe. Il fit quelques pas et revint vers elle :

— Ecoute, petite, je vais m'exprimer avec la

liberté d'un vieux camarade et avec la franchise d'un marin. Mais je dois t'avertir que tu joues un jeu dangereux. Tu es en train de détraquer ta vie... Je ne peux pas t'en dire davantage, et je ne veux pas me mêler de cette affaire : ce n'est pas le rôle d'un père. Mais fais attention, sapristi !

Elle haussa les épaules avec dédain :

— J'aurais préféré ton secours à tes conseils. Alors, adieu.

M. Roissy se mit à rire :

— Bon, la voilà fâchée! Quelle mauvaise tête!... Alors, tu t'en vas?

Elle fit signe que oui.

— Tu ne vas pas partir ainsi... Visite au moins *la Néréide*. Tu verras comme c'est confortable et astiqué, hein !

Du geste, il montrait l'étendue du yacht net et brillant. Elle répondit sèchement :

— Non, je suis attendue.

— Eh bien, reviens dîner avec nous ! Cela te changera du menu de l'hôtel et t'empêchera de songer à des folies.

— Non, je dîne au palais Aldramin, chez Cyrille Buttelet...

Elle se tut, boutonna un bouton défait de son gant et ajouta, comme par défi :

— Avec Marcel Renaudier.

Elle regardait fixement son père. Ils s'observè-

rent un instant en silence. M. Roissy dit simplement :

— Tiens, tiens ! il est donc ici, le jeune Marcel ? Toujours mélancolique ?... Est-ce que, par hasard, il aurait repris intérêt à l'existence ?

M. Roissy conclut ironiquement :

— Je lui disais jadis, aux Aulnaies, qu'il ne fallait jamais désespérer... Tout arrive et tout s'arrange. C'est ma devise. Penses-y, ma petite Juliette.

Ils marchèrent côte à côte, sur le pont luisant du yacht, jusqu'à la coupée. Juliette tendit sa joue à son père. Il l'embrassa.

— Allons, j'irai te faire visite demain matin à l'hôtel, mon enfant. Je crois qu'on appareillera dans la soirée. Adieu.

Elle descendit les marches de l'échelle. Une fois dans la gondole, elle vit son père qui soulevait galamment sa casquette marine. Le gondolier, son bonnet au poing, se pencha.

— A la Calcina.

— *Benissimo, signora !*

Le fer argenté vira. Il se balançait au-dessus de l'eau lumineuse du bassin. Là-bas, au sommet de la Dogana, la Fortune d'or talonnait sa roue de son pied ailé. Juliette ferma les yeux. Dans la chambre des Zattere, Marcel devait compter les minutes, impatient, le front à la vitre. Une autre

image traversa l'esprit de la jeune femme, et, malgré la tiédeur de l'air, elle frissonna... Que lui réservait l'avenir? Mais quoi, échappe-t-on à l'inévitable ? Et elle sentit que c'était là, dans la ville énigmatique et silencieuse, devant l'emblème de cette Fortune aérienne, que se dénouerait le triple fil de sa destinée.

XVIII

Le surlendemain du départ de *la Néréide*, Marcel et Juliette s'étaient quittés vers six heures. Par exception, il l'avait accompagnée jusqu'à l'hôtel, et, pendant qu'elle montait chez elle, il avait demandé au bureau Antoine Fremaux. Fremaux, venu deux fois au palais Aldramin sans rencontrer Marcel, avait, la veille, laissé sur sa carte un mot de reproche. Marcel devait donc à Fremaux une visite indispensable.

Quand il sortit du salon où les Fremaux l'avaient reçu au milieu des portraits de Byron, de Musset et de George Sand qui, posés çà et là, attestaient les goûts romantiques de la jolie Mme Fremaux, il se trouva dans un corridor sur lequel donnaient d'autres portes. Un domestique passait avec un plateau. Marcel fut sur le point de se faire conduire à l'appartement occupé par Mme de Valenton; mais il pensa que sa présence inopinée la contrarierait peut-être, car elle tenait fort à éviter tout commen-

taire malveillant. Il valait mieux renoncer à ce projet. Cependant Juliette ne dînait pas, ce soir-là, au palais Aldramin! Aussi fut-ce à regret qu'il descendit l'escalier.

Une fois dehors, au lieu de gagner San Trovaso, il prit une des *calli* anguleuses qui mènent à la place Saint-Marc. Il flâna assez longtemps sous les Procuraties, se reposa un instant au Café Quadri, puis se dirigea vers la Piazzetta. Devant lui s'étendait la lagune. *La Néréide* n'y était plus à l'ancre. Marcel en éprouva comme un soulagement.

Marcel avait hélé une gondole pour rentrer au palais Aldramin. Sur le Grand Canal devant l'Hôtel Britannia, il regarda les fenêtres de M^m de Valenton. Que faisait-elle derrière leurs vitres éclairées? A quoi songeait-elle? A l'avenir? Formait-elle le même rêve que lui de solitude et de liberté? Le front entre ses mains, il réfléchissait. Un choc léger de la gondole contre les *pali* du palais Aldramin le fit sursauter. Il paya le gondolier et pénétra dans le vestibule.

Carlo, qui l'y guettait, d'un air discret, lui remit une enveloppe : le masque mobile du Vénitien semblait le masque même de la Comédie. Marcel s'approcha du haut fanal de galère qui, au sommet de sa hampe en spirale, dardait par ses verres bombés son feu électrique. La suscription était d'une écriture hâtive et troublée, qu'il ne reconnut pas

d'abord. La lettre ne contenait que ces mots signés de Juliette :

Je serai à neuf heures où vous savez. J'ai à vous parler.

Que signifiait ce billet ?... Elle avait dû le lui écrire et le lui faire porter pendant qu'il rôdait sur la place Saint-Marc. Il fallait quelque grave événement pour décider Mme de Valenton à se rendre ainsi, le soir, aux Zattere. L'idée qu'elle allait lui annoncer son départ vint soudain à l'esprit de Marcel. Cette visite nocturne, dont il avait si souvent sollicité la faveur toujours refusée, n'était-ce pas l'augure d'une séparation nécessaire ? Marcel frémit : cette pensée lui fut odieuse. Son cœur se serra...

A table, Cyrille Buttelet remarqua l'anxiété et l'agitation de Marcel. Il ne lui adressa aucune question. Le dîner fini, Marcel fit quelques tours dans la galerie et, au bout de quelques instants, il demanda à Buttelet la permission de se retirer ; il avait à s'absenter pour une affaire urgente.

— Allez, allez, mon cher Marcel... Rien de fâcheux, n'est-ce pas ? Bon ! Vous savez je suis tout à vous.

Marcel regarda le peintre longuement :

— Je le sais, monsieur Buttelet, et je vous en remercie...

Rapidement, il atteignit les Zattere. Du brouillard flottait sur le canal de Giudecca, dont il n'apercevait les lumières que voilées et indécises. Il ne pleuvait pas; l'air était seulement humide et moite. Sous un réverbère, Marcel consulta sa montre : elle marquait neuf heures moins un quart. Il hésita s'il attendrait Juliette sur le quai. Il valait mieux monter : la chambre devait être froide et il ferait du feu. Il se hâta. Derrière lui, il laissa la porte d'en bas entr'ouverte, ainsi que celle de l'appartement. La lampe allumée, il enflamma les sarments du foyer et s'assit sur une chaise. Brusquement, il courut au palier : la robe de Juliette emplissait l'escalier d'un froissement soyeux. Malgré son inquiétude, Marcel éprouva un sentiment de volupté. C'était elle! Il allait la voir, lui parler...

Lorsqu'elle posa le pied sur la dernière marche, il se précipita vers elle et lui saisit les mains. Elles étaient glacées. Il l'entraîna dans la chambre. Debout, elle dégrafait le manteau qui l'enveloppait tout entière, et elle ôta son chapeau. Marcel avait pris la lampe et la haussait. Le visage de Juliette apparut en pleine clarté, avec cet aspect de lassitude, d'angoisse, de tristesse, qu'elle avait, le premier soir, au palais Aldramin. Elle courbait les épaules, comme accablée d'un poids invisible, puis, lourdement, elle se laissa tomber sur le petit canapé.

A côté d'elle, Marcel l'enlaçait.

— Juliette, mon amour, qu'y a-t-il? Juliette, Juliette...

Les douces syllabes de son nom retentissaient dans la pièce sonore. Elle les écoutait, silencieuse. Marcel chercha sa bouche. Tout à coup, elle se redressa. Des pleurs jaillirent de ses yeux et, d'une voix basse, faible et comme honteuse, elle murmura :

— C'est fini... Il revient.

Un sanglot lui coupa la parole, si douloureux, si profond qu'il ébranla tout son corps et que sa nuque heurta le bois dur du canapé. Elle resta ainsi, la tête renversée, la face inondée de pleurs. Elle fit un geste de désespoir :

— Ah ! pourquoi m'as-tu voulue !... J'étais liée, captive, asservie. Rappelle-toi, dans le jardin de la Giudecca, je te l'ai dit... mais tu n'écoutais pas. Ah ! le marteau de ces pêcheurs qui réparaient leurs barques !... il aurait dû me faire souvenir que l'anneau de ma chaîne était rivé pour toujours !... Tu n'as pas voulu comprendre. Ton désir brûlait dans ton cœur rajeuni. Je ne pouvais pas cependant te dire davantage... Ah ! Marcel, je t'ai crié : « Ne me tente pas ! » Mais j'étais déjà à toi. Comment résister à ce qu'on aime, quand on n'est pas capable de résister à ce qu'on déteste?... Pardonne-moi. Je ne t'ai pas menti. Tu savais bien... Je t'ai donné de moi tout ce que je pou-

vais te donner... Laisse-moi partir, maintenant, m'en aller... Il le faut, Marcel. Aie pitié de moi !

Elle s'était levée. Elle se couvrait la figure de ses mains tremblantes. Elle aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre les paroles de colère qu'elle allait entendre, fermer les yeux pour ne pas voir les regards de mépris qu'elle allait voir. Le feu pétillait aigrement. Oh ! être sur les Zattere, dans le brouillard, dans la nuit, seule, perdue. Pourquoi ne la frappait-il pas ? Rien que les pétillements du feu. Ah ! ce silence ! Est-ce que Marcel n'était plus là ? Peureusement, elle écarta ses doigts crispés.

Marcel se tenait debout devant elle, sombre et muet. Lentement, il dit :

— Juliette :

Elle tressaillit. Il répéta :

— Juliette...

La voix n'avait ni fureur ni haine. Elle interrogeait presque avec pitié -

— Tu as été la maîtresse de Bernard d'Argimel...

Juliette baissa les paupières sur ses yeux craintifs.

— Réponds. Tu as été sa maîtresse ?.,.

Elle poussa un cri étouffé. Marcel l'avait saisie par le poignet et le serrait avec force. Elle le considérait fixement. Les étincelles du foyer se reflé-

taient sur le visage du jeune homme, et sur ce visage elle reconnaissait l'expression du désir et de l'amour. Elle ne l'avait donc pas perdu, Marcel ! Elle sentirait encore sa bouche sur sa bouche. Il allait la porter sur ce lit, défaire sa robe, dénouer ses cheveux. Il l'aimait. Encore une fois, le silence de Venise les entourerait de sa vaste sécurité. Pourquoi donc était-elle là, sinon pour être étreinte et enlacée ? De quoi s'agissait-il donc tout à l'heure ? Pourquoi avait-elle souffert ? Il lui semblait que cette main, qui serrait son poignet, l'arrachait à un danger.

Tout à coup, elle frissonna si fort que ses dents claquèrent :

— Non, non, laisse-moi partir, il le faut, il le faut. Laisse-moi, Marcel, laisse-moi, laisse-moi.

Avec un sourd gémissement, elle se dégagea. Elle fit quelques pas à travers la chambre, titubante et comme égarée, puis elle revint vers le canapé et s'y abattit en sanglotant. Marcel la regardait pleurer. Les pleurs coulaient de ses yeux, mouillaient ses joues, et il semblait à Marcel qu'ils ruisselaient sur tout son corps, — car, en pensée, il la voyait nue sous ses vêtements. Et elle lui apparaissait comme purifiée. Les larmes lavaient sur cette chair aimée les anciennes caresses de l'autre amant. Elles effaçaient le passé. — Peu à peu cependant Juliette s'apaisait. Elle pleurait maintenant tout bas, les

mains posées à plat sur ses genoux. Marcel, doucement, s'était assis auprès d'elle. Il attira la pauvre tête, aux lèvres chaudes et gonflées, sur son épaule et murmura à l'oreille de la jeune femme :

— A présent, Juliette, dis-moi tout.

Anéantie, elle se pressa contre lui, comme si elle eût cherché protection.

— Sauve-moi, Marcel, sauve-moi...

Marcel écoutait le lamentable récit. Il s'échappait de la bouche de Juliette par lambeaux, décousu, incohérent, tragique dans son désordre. Elle racontait comment elle s'était mariée, par frivolité, par intérêt, par faiblesse, influencée par son père, séduite par la perspective d'une existence nouvelle. Au sortir des tristes Aulnaies, Paris, le monde, avaient de quoi éblouir une jeune fille ! L'argent ! le plaisir, la liberté, quels appâts, et comme son père avait su les faire valoir à ses yeux ! Inexpérimentée, ardente, coquette, légère, elle avait cédé ! Et pourtant, il aurait suffi de bien peu pour qu'elle agît autrement !

Elle avait trouvé en M. de Valenton un mari attentif et galant, qui s'était refait mondain afin de lui plaire, qui l'avait gâtée, choyée afin de lui faire oublier son âge, car il n'avait pas voulu être seulement un compagnon et un ami, comme elle supposait qu'il se contenterait d'être avec elle. Néanmoins, elle avait été presque heureuse. Elle avait

accepté cette situation et payé loyalement de sa beauté le luxe dont M. de Valenton s'ingéniait à la parer. Et puis, pendant plusieurs mois, l'enivrement, la dissipation de Paris l'empêchèrent de réfléchir. Mais un moment vint où elle se sentit lasse et désemparée. C'était à l'époque de ce portrait de Buttelet. Subitement l'illusion se dissipait; elle sentait battre son cœur. Alors elle avait éprouvé un désir vague, une langueur tendre, un trouble indéfini, et elle l'avait rencontré, lui, Marcel.

Ah! comme la clarté avait vite achevé de se faire dans son esprit! Ah! cette promenade au Bois, un jour de printemps!... Ce jour-là, elle avait compris que la vie, c'est aimer, et l'amour avait pris en elle la forme la plus subtile, celle de la pitié. C'était alors qu'elle avait rêvé de rajeunir la jeunesse de celui dont elle plaignait la solitude et la mélancolie, et elle était venue à lui, chez lui. Humble, fervente, elle s'était offerte, et il avait détourné la tête. Et elle était rentrée chez elle, brisée de honte et de regret. Elle aurait voulu mourir, et, un mois après, elle devenait la maîtresse de Bernard d'Argimel!

Ah! comme il avait su guetter le moment! Aux premiers temps de son mariage, il se montrait avec elle camarade un peu hautain, mais attentif. Elle le traitait avec amitié, sachant le sentiment

paternel que nourrissait pour lui M. de Valenton. Bernard lui en témoignait une reconnaissance respectueuse, qui se nuança bientôt de familiarité correcte. M. de Valenton semblait charmé de cette intimité. Parfois cependant elle remarquait le regard de M. d'Argimel fixé sur elle avec une insistance singulière ; puis, un jour, ce regard ne l'avait plus quittée, et, douloureuse, faible, désarmée, elle en avait subi l'impérieuse fascination et l'ardente autorité.

Ah ! malheureuse, comment aurait-elle résisté à la dure volonté de cet homme ? Il s'imposait à elle moins en amant qu'en maître. Rudement, il lui avait crié son désir et fait subir son pouvoir. Il l'avait subjuguée, domptée presque par la seule force de sa présence, et elle avait été à lui.

Frissonnante et épouvantée, elle se tordait les mains avec désespoir. Elle parlait d'une voix haletante :

— Ah ! Marcel, Marcel, j'ai peur, j'ai peur. Sauve-moi de lui, mon amour... Tu ne sais pas comment il est ! Mais il est mon maître, tu comprends ! Mais il lit dans mes pensées. Il verra que je t'aime. Je n'ai rien de secret pour lui. Il devinera. J'ai peur. Il va m'interroger, et tu crois que je saurai dissimuler, mentir ; mais non, mais non ! Je ne suis rien devant lui. J'avouerai tout. Je lui dirai ton nom, où tu habites, l'heure de nos rendez-

vous, tout, tout, tout, et nous serons perdus, perdus, perdus...

Sa voix montait, lâche, suppliante, lamentable :

— Sauve-moi, Marcel, sauve-moi. Ah ! c'était si bon de vivre sans songer à rien ! Et puis je me jurais que je serais forte. Chaque soir, devant ma glace, j'étudiais ma figure. Je m'exerçais à remettre ce masque de captive qu'il a posé sur mon visage et que tes baisers du jour avaient effacé... D'autres fois, je pensais que je n'en aurais pas besoin. Il me semblait, par moments, que je ne le craignais plus, que je l'avais chassé de ma vie. Et le temps passait... Je ne supposais pas qu'il reviendrait si tôt. Il m'écrivait d'Inspruck; je comptais sur une semaine, deux semaines... Et il m'annonce son retour, et il ne faut pas je le revoie, Marcel. Il ne faut pas !...

Elle se cramponnait à lui, si fort qu'il faillit tomber et qu'il la repoussa involontairement. Elle gémit :

— Ah ! tu me repousses, tu m'abandonnes ! Ce n'est pas ma faute si je m'adresse à toi. J'ai essayé autrement. Quand papa était ici, sur le yacht, je lui ai demandé de m'emmener avec lui. Ah ! si papa avait voulu !... mais non ! S'embarrasser de moi, se créer des ennuis !... Et pourtant, c'était si simple !... Tandis que maintenant ! Pense donc, Marcel, il sera là demain, demain... Ah ! tu me fais mal !

Il l'avait prise par les poignets, et il la regardait fixement. Ce n'était pas son visage bouleversé qu'il voyait, ses yeux fous, sa bouche gonflée. C'était, derrière elle, l'image du rival, de l'ennemi. Et cette image éveillait en lui un instinct furieux et animal. Il se sentait pâlir de colère, de jalousie, de rage. Ah! il avait voulu vivre! et les forces les plus ardentes et les plus grossières de la vie se mouvaient en lui, tendaient ses muscles, brûlaient son sang, et, de plus en plus, il serrait les poignets délicats que meurtrissait son étreinte. Soudain il lâcha la jeune femme qui reculait devant lui, en même temps qu'il éclatait d'un rire aigu :

— Ah! il revient, ce monsieur! eh bien, qu'il revienne! Tu lui diras, entends-tu, que tu es à un autre, à moi, moi, Marcel Renaudier. Tu lui diras que je t'ai eue, moi, et pas par peur et par surprise, comme lui! que, s'il a été ton maître, je suis, moi, ton amant, et que, moi, je t'ai envoyée vers lui pour le lui apprendre... Et il n'y pourra rien. Est-ce qu'on peut quelque chose sur une femme qui ne veut pas de vous? Il y a des sonnettes, des domestiques... Et il souffrira, car je suis sûr qu'il te désire encore; il souffrira, parce que tu es belle, parce que, quand on t'a eue, on ne peut pas se passer de toi. Il souffrira, parce que tu lui diras que tu m'aimes, que, cette nuit encore, j'ai possédé ton

corps, qu'il n'aura plus, parce que tu es à moi, entends-tu, à moi, à moi, à moi...

Leurs visages se touchaient. Juliette ne reculait plus. Il l'avait empoignée si furieusement qu'elle tomba à la renverse sur le lit où elle l'entraîna dans sa chute. Et elle gémissait, sous les baisers, de terreur, de désespoir et de volupté...

Lorsqu'elle se réveilla, — car elle avait dormi, — une clarté indécise blanchissait les carreaux de la fenêtre. Marcel, dans un fauteuil, auprès du feu éteint, était si absorbé qu'il ne l'entendit pas se lever. Le froid de la pièce la fit frissonner... Quand elle fut prête, elle s'approcha de la croisée : c'était l'aube d'un jour pluvieux; les vitres ruisselaient. Sur le quai, les dalles s'étendaient luisantes. Au-delà du canal, l'île de la Giudecca était une chose molle, flasque, livide. La pendule sonnait six heures. Lentement, Juliette se pencha sur le jeune homme et le baisa aux lèvres. Ses yeux l'implorèrent. Il la regarda tristement. Il avait l'air obstiné et dur. Elle s'assit auprès de lui et ils restèrent silencieux. Avec la pincette, il remua la cendre du foyer, puis, au bout de quelque temps, il fit quelques tours de chambre. Il revint à elle, avec son manteau et son chapeau qu'il lui tendit. Elle agrafa le manteau et, debout devant la glace, elle piqua son chapeau d'une longue épingle. Quand elle se retour-

na, il ouvrait la porte. Elle rougit à l'idée de rentrer à l'hôtel ainsi, sous l'œil narquois du portier, comme une fille qui a découché, puis elle devint très pâle... Mais non, c'était impossible! Il ne pouvait pas exiger d'elle une telle épreuve. Il allait la mener au palais Aldramin. Buttelet était bon : il les aiderait. De là, ils iraient à la gare, et ce serait fini de ce cauchemar...

Au dehors, ils se trouvèrent sur les Zattere désertes. Il pleuvait. Marcel prit une des *calli* dont les lacets aboutissent au Grand Canal. Pourquoi ne se dirigeaient-ils pas vers San Trovaso? Les dalles semblaient couler sous leurs pas. Venise se dissolvait dans une buée inconsistante. Au bout de l'étroite Calle San Gregorio, il n'y avait pas de gondole au *traghetto*. Elles étaient groupées, en face, au Campo San Zobenigo.

Marcel s'avança sur les planches de l'embarcadère et cria :

— *Poppe!*

Paresseusement, de l'autre bord du Grand Canal, une gondole se détacha. Avec son *felze* bombé, longue et noire sur l'onde visqueuse, elle ressemblait à un escargot funèbre traînant sa coquille. Le gondolier, couvert d'un caoutchouc, avait l'air encore tout enduit des ténèbres de la nuit. Son ombre se dessinait sur les façades opposées. On eût

dit qu'elles étaient devenues gélatineuses et qu'elles flottaient sur l'eau, prêtes à se fondre en leur reflet. Venise était comme disparue autour d'eux. Il n'en demeurait que cette apparence incertaine. Elle qui les avait protégés, qui leur avait prêté sa couleur, sa lumière, les abandonnait, les trahissait. Dans le filet de la pluie, elle n'était plus qu'une coquille dénacrée et morne.

La gondole approchait. Son fer dentelé se balança, menaçant. Elle accosta. Juliette descendit la première marche de l'embarcadère. Elle descendit la seconde. Marcel ne la suivait pas. Elle se retourna. Ses yeux le supplièrent une dernière fois. Il secoua la tête.

— Va.

Elle posa sa main sur le bras verni du gondolier. La gondole oscilla à son poids léger. L'homme attendait le second passager. Marcel fit signe qu'il ne s'embarquait pas et dit :

— Conduisez la signora à l'Hôtel Britannia.

Le gondolier referma la porte du *felze* où était entrée Juliette et, comme il était seul, il gagna la poupe de la gondole. Au mouvement de la longue rame, elle vira. Au petit carreau du *felze*, Marcel aperçut le visage de Juliette. Sur le verre mouillé les gouttes de la pluie glissaient en longues larmes...

XIX

Antoine Fremaux pénétra en sifflotant, dans le salon de l'Hôtel Britannia, où sa femme lisait, étendue sur une chaise longue. Elle posa le volume sur ses genoux :

— Enfin, te voilà, Antoine. Comme il est tard !

Sa voix marquait un peu d'humeur. La lecture de *Consuelo*, si enivrante qu'elle fût, n'était pas parvenue à lui dissimuler tout à fait la longueur d'une attente qu'elle avait tâché d'abréger en compagnie d'un de ses auteurs favoris. Du reste, aujourd'hui, son mari paraissait affairé et mystérieux. On lui avait remis, au déjeuner, une lettre qu'il avait serrée dans sa poche, et, peu après, il avait prétexté le mauvais temps pour sortir seul. Oh ! rien d'intéressant : un renseignement à demander à l'agence Cook pour leur prochain départ...

A son retour, il avait raconté à sa femme que Cyrille Buttelet l'avait retenu indéfiniment à une table du Café Florian. Il devait, du reste, revoir M. Buttelet dans la soirée : le peintre désirait le

charger d'une petite commission pour Paris. Il avait accepté, car il fallait ménager les artistes... Aussi, après dîner, était-il reparti, malgré la pluie battante, et, maintenant qu'il rentrait il était près de onze heures ! Qu'avait-il pu faire si longtemps ?

La petite Mme Fremaux dévisageait son mari avec soupçon. Qu'est-ce qu'Antoine lui cachait ainsi ? Que signifiaient ces allées et venues ? Pourquoi cette obéissance subite aux moindres désirs de M. Buttelet ? De quoi s'agissait-il ?...

Antoine Fremaux marchait de long en large en tortillant sa moustache avec une mine plus soucieuse que triomphale. La sagesse bourgeoise de la jolie petite Mme Fremaux reprenait le pas sur son imagination romanesque. Peut-être avait-il reçu quelque fâcheuse nouvelle de Paris : un incendie à l'usine, un caissier indélicat, un débiteur insolvable...

Cependant il s'était assis auprès d'elle :

— Eh bien, Laurette ! C'est tout ce que tu me dis ?... Mais tu es fatiguée, et nous ferions mieux de nous coucher... d'autant plus que je me lève demain de bon matin.

Elle l'examinait avec inquiétude. Ses sourcils se froncèrent. Sûrement, il la trompait.

— On m'a demandé de servir de témoin dans une affaire d'honneur... Ah ! cela ne m'amuse pas, mais je ne pouvais guère refuser !

Elle s'était dressée soudain : *Consuelo* tomba sur le tapis. Tout son petit visage se crispait bouleversé, prêt à pleurer.

— Tu vas te battre!... Je ne veux pas, je ne veux pas...

Elle tapait du pied, puis elle se pendit au cou de son mari en répétant :

— Je ne veux pas, je ne veux pas...

Antoine Fremaux se mit à rire.

— Me battre, moi? mais avec qui? tu n'y penses pas?... Pourquoi est-ce que je me battrais, bon Dieu!... Mais, puisque je t'assure que je suis témoin, chère petite sotte! Voilà la chose en deux mots. Marcel Renaudier, tu sais... Marcel Renaudier a une affaire et me prie de l'assister. Je ne puis pas faire autrement, quoique, depuis que nous sommes ici, il n'ait pas montré beaucoup d'empressement à nous fréquenter... mais, après tout, je comprends pourquoi, maintenant... Enfin! il faut que je lui rende ce service. Nous avons été assez liés, il y a trois ou quatre ans... Un gentil garçon, d'ailleurs, un peu braque, un peu vague. C'est toujours à ces gens-là que cela arrive... Ils demeurent à l'écart et puis, dès qu'ils se mettent à vouloir vivre, crac!... Enfin j'ai consenti. Comprends-tu, à présent? L'autre témoin est monsieur Buttelet. Il est très embêté... C'est un vieil ami du père de Marcel, et Marcel lui tient au cœur...

La jolie Mme Fremaux, maintenant rassurée, considérait son mari avec admiration. Son romanesque s'exaltait. Un duel ! oh ! la belle fin d'un séjour à Venise !... Comme cela complétait bien ces semaines passées dans la ville romantique en compagnie de ses héros favoris, ce duel !... Et elle n'imaginait pas qu'il eût d'autre cause qu'une histoire d'amour. Elle interrogeait Antoine :

— Mais enfin, pourquoi se battent-ils ?... pour une femme ?...

Comment pouvait bien être l'héroïne de ce drame ?... Et Mme Fremaux supposait quelque brune italienne aux yeux sombres, coiffée de bandeaux épais, ou quelque blonde Française, ardente et sensuelle. Antoine Fremaux hésitait. Mais non, aucun nom de femme n'avait été prononcé... « L'adversaire de Marcel Renaudier, un certain M. d'Argimel, lui avait envoyé ses témoins : un baron autrichien, M. de Hohenheim, venu avec lui d'Inspruck et descendu à l'Hôtel Britannia, et un officier de marine, Ettore Aldurandi, commandant un des torpilleurs de la Défense du port. Les conditions de la rencontre avaient été réglées sans difficulté. Elle aurait lieu le lendemain matin, au pistolet. Quatre balles seraient échangées au commandement, à une distance de vingt-cinq pas. Le seul embarras avait été le choix du terrain. On songeait d'abord au jardin de M. Ainsworth, à

la Giudecca, mais le vieil Anglais avait indiqué, de préférence, une villa abandonnée et transformée en ferme, qu'il possédait à Malcontenta, sur la Brenta. On s'y rendait facilement de Fusine, en voiture ou en tramway, et M. Ainsworth avait offert à Cyrille Buttelet et à ses amis son canot à pétrole pour traverser la lagune. M. d'Argimel et ses témoins prendraient, eux, celui de l'hôtel. De cette façon, l'on éviterait que les adversaires se trouvassent sur le même bateau, le petit vapeur qui fait le trajet de Venise à la terre ferme. En partant vers huit heures et demie, on serait à dix heures à la Villa Foscari, et, une fois là... »

La jolie Mme Fermaux ferma ses beaux yeux effrayés. Il lui semblait entendre la détonation des armes, le cri du blessé... Ah ! si c'eût été son Antoine, quelle horreur ! Mais elle ne l'aurait pas laissé tuer. Elle aurait été là pour s'interposer entre les combattants et détourner le coup fatal !... Elle aurait été là, au moins, pour soigner le blessé, le blessé qui n'aurait pu être que l'adversaire d'Antoine... Il la contemplait ainsi toute palpitante d'émotion imaginaire.

— A quoi réfléchis-tu, ma chérie ?

Elle leva sur lui son regard malicieux :

— Tu ne m'ôteras pas de l'idée qu'il y a une femme là-dessous.

Elle pinça les lèvres et agita son petit pied vif. Antoine Fremaux souriait :

— Curieuse, va ! Vraiment, je ne sais rien... mais je puis te faire part de mes suppositions...

XX

Mme de Valenton, en rentrant des Zattere à l'Hôtel Britannia, était montée tout droit chez elle et elle s'était jetée sur son lit, sanglotante, anéantie et honteuse. Elle revoyait le salut narquois du portier. Il lui avait semblé reconnaître la même moquerie dans l'œil de la femme de chambre qui lui apporta la tasse de chocolat qu'elle prenait chaque matin à son réveil. Sûrement, son aventure amusait le personnel. Devant le plateau, posé sur le guéridon, elle restait immobile et comme pétrifiée, mais bientôt une seule préoccupation avait remplacé toutes les autres. Bientôt Bernard serait là, et la pensée de ce qu'elle avait à lui dire la faisait frissonner.

Elle demeura ainsi longtemps tremblante et anxieuse, tressaillant au moindre bruit. Vers midi, la femme de chambre était revenue : « Est-ce que la signora n'avait besoin de rien ? Elle paraissait fatiguée. Est-ce qu'elle déjeunerait à table ? » A ces questions, il avait fallu répondre : « Elle sonnerait,

s'il lui fallait quelque chose... » Et les minutes avaient continué à couler, lentes, monotones, angoissantes, mortelles. Ce n'était que dans l'après-midi qu'elle avait entendu frapper à sa porte. Ah! comme son cœur avait battu ! Elle avait cru que jamais elle ne pourrait crier : « Entrez! » et elle avait fermé les yeux.

M. d'Argimel était là.

Sans lui tendre la main, ironique et hautain, il la regardait. Ah, ce regard! C'était bien le regard de l'amant tyrannique et dur qui lui avait imposé le joug sous lequel elle s'était courbée lâchement; de l'homme qui avait fait d'elle sa chose docile et complaisante, qui l'avait obligée à obtenir de son mari la permission de ce voyage; de celui dont la jalousie l'avait confinée à Venise pendant que lui courait le Tyrol pour ses affaires; de celui qui n'avait pour elle ni douceur ni pitié, rien qu'un amour égoïste, despotique et brutal... Elle s'était levée de son fauteuil en même temps que M. d'Argimel s'asseyait sur une des chaises, de sorte qu'elle se tenait debout devant lui. Ce fut lui qui parla le premier.

— Eh bien! ma chère Juliette! vous ne semblez pas contente de me voir. C'est cependant pour vous que j'ai hâté ma venue. J'avais encore affaire à Inspruck, mais j'ai craint que le séjour trop prolongé de Venise ne vous convînt pas et qu'il ne fût pas sans inconvénients pour vous... et pour moi.

Il s'exprimait avec tranquillité. Elle l'écoutait, les yeux baissés. Il reprit, en jouant avec son chapeau :

— Mais vous ne me demandez pas même si j'ai fait bon voyage ?...

Elle balbutia :

— Mais oui, c'est vrai... depuis quand êtes-vous ici ?

Il sourit :

— Mais je suis arrivé par le train de minuit, hier. On m'a assuré à l'hôtel que vous n'étiez pas rentrée. Alors je vous y ai attendue jusqu'à deux heures du matin : oh ! je n'avais sommeil, j'avais dormis en wagon... Ensuite je suis allé me promener : il ne faisait pas beau. J'ai fumé des cigares sous les arcades des Procuraties. Et, quand je suis revenu, au jour, à l'hôtel, le portier m'a dit que vous veniez de regagner votre chambre. Voilà.

A mesure qu'il parlait, elle pâlissait. Toujours du même air impassible, il avait ajouté :

— Vous n'êtes pas raisonnable, ma pauvre Juliette.

Il avait haussé les épaules. Ses yeux eurent un mauvais regard.

— Sans compter que les nuits de Venise sont froides et que vous avez une mine affreuse !...

Il lui avait saisi la main et il avait continué :

— Je vais vous ramener à Paris. Allons, j'étais

bien renseigné... Mais auparavant il faut que je termine une petite affaire. Oh! elle est en bonne voie, cela ne nous retardera pas beaucoup. Ce soir, mon ami M. de Hohenheim et le commandant Aldurandi ont rendez-vous au palais Aldramin et j'espère que demain, dans la soirée, nous pourrons prendre le train... Ah! ma chère amie, vous aurez de charmants souvenirs de Venise...

Il s'était levé.

— Vous n'êtes pas bien; tenez, vous devriez vous coucher. Un bon lit, il n'y a encore que cela... Adieu.

Il avait mis son chapeau sur sa tête, et il pivota sur ses talons. Elle le suivait, pas à pas, haletante. Ils traversèrent ainsi la chambre en silence. Il ouvrit la porte et la referma rudement. Elle sut par ce bruit qu'il était parti, car depuis un moment elle ne le voyait plus. Une brume rougeâtre flottait devant ses yeux et une rumeur assourdissait ses oreilles, où le battant claqué mêla sa brusque détonation...

Quand elle revint à elle, la femme de chambre mouillait ses tempes de vinaigre; elle offrait d'envoyer chercher le médecin... Elle était entrée pendant le dîner, croyant madame sortie, parce que personne ne répondait, et elle l'avait trouvée sans connaissance sur le tapis. Alors elle l'avait portée sur le lit, mais il faudrait peut-être un médecin...

Mme de Valenton avait refusé. Elle se sentait mieux. Elle avait seulement besoin de repos, qu'on la laissât.

Quand elle fut seule, elle ferma les yeux. De ses paupières closes, les larmes coulaient sur ses joues. Elle était extrêmement faible. Elle essaya de pousser le bouton pour éteindre une des ampoules électriques dont la clarté lui faisait mal. Son bras retomba sans force. Elle sentait ses jambes lourdes et tout son corps brisé. Une chaîne plus pesante que si les anneaux eussent été de bronze liait ses membres. C'était fini, fini. Elle n'avait pas pu. Ah! Marcel, Marcel! Comme elle lui avait lâchement désobéi! Pourquoi, au moins, ne s'était-elle pas dressée en face de cet homme pour lui crier son autre amour? Mais non, elle avait été muette, et lâche. Et son silence, son misérable silence, n'avait même pas détourné de Marcel le danger qui le menaçait... Mais qui les avait vendus? Car Bernard avait parlé du palais Aldramin. Il savait donc.

Elle frémit. Ah! tout à coup elle comprenait. Son père les avait dénoncés! Et elle se souvenait de sa visite sur le yacht, du nom de Marcel prononcé devant M. Roissy. C'était M. Roissy qui avait averti Bernard, qui avait provoqué son retour... Oh! l'égoïste! l'égoïste! Il pouvait être en paix maintenant. Que lui faisait, à lui, la honte,

la douleur, la détresse de sa fille ? Ah ! l'égoïste, l'égoïste !...

Et elle, ne l'était-elle point aussi ? Pourquoi avait-elle cédé à son désir de bonheur et d'amour ? Pourquoi s'était-elle donnée à Marcel ? Pourquoi, pourquoi ?... Et un remords montait en elle, lentement. Le duel ! Marcel tué, elle serait la cause de sa mort !

Elle se souleva sur son oreiller. Une expression d'espoir brillait sur son visage. Il lui semblait que l'étreinte qui étranglait sa gorge se desserrait. Elle revivait. Elle croyait voir Bernard debout dans la chambre, ironique et hautain comme tout à l'heure ; puis, soudain, il chancelait, portait la main à sa poitrine et roulait sur le tapis, et les rosaces devenaient une flaque rouge qui s'agrandissait, s'agrandissait... Ah ! être libre, Marcel, Marcel !... Elle se renversa en arrière et ferma de nouveau les yeux. Les larmes qui filtraient de ses paupières l'affaiblissaient comme si son sang eût coulé et qu'elle se fût dissoute en lui.

XXI

La barque à pétrole coupait l'eau rapidement. La double volute du sillage s'élargissait en éventail sur le miroir divisé de la lagune. Dans le silence, on entendait le bruit vif et sec du moteur. Le ciel était doucement lumineux. Le soleil ne brillait pas, mais il éclairait l'air. Quelques voiles, couleur d'ocre, erraient à l'horizon.

A côté de Marcel Renaudier, Antoine Fremaux tapotait du bout de sa canne une boîte oblongue, placée entre ses jambes. Cyrille Buttelet rajustait son monocle, qui tenait mal sous son sourcil froncé. Le docteur Heinecke, ses lunettes relevées sur son front, feuilletait les pages d'une brochure. Le canot quittait le canal de la Giudecca et dépassait San Biagio. La lagune s'étendait unie et terne. Peu à peu, Venise s'éloignait...

Marcel, qui avait un instant tourné la tête, regardait maintenant devant lui. Il songeait à Juliette. Il ne l'avait pas revue depuis la veille au matin,

lorsqu'ils s'étaient séparés au Traghetto San Gregorio. En ces vingt-quatre heures, pas un billet... Seuls, le baron de Hohenheim et le commandant Aldurandi , s'étaient présentés au palais Aldramin, demandant à être mis en rapports avec deux amis de M. Renaudier. A leur requête, il avait senti battre son cœur, non de la crainte de ce duel, mais d'une émotion plus angoissante : Juliette avait parlé. Alors, pourquoi ne venait-elle pas? Pourquoi ne lui écrivait-elle pas? Puisqu'elle avait avoué à ce d'Argimel, qu'est-ce qui la retenait donc auprès de lui?... Il attendit.

Il avait attendu jusqu'au soir en marchant de long en large dans la grande galerie du palais. A chaque minute, il espérait. Un bruit de rames sur le canal, un bruit de pas dans l'escalier le faisaient frissonner. Etait-ce elle? Les heures passaient. Après le dîner, où il avait touché à peine aux plats que Carlo lui servait, il était remonté dans la galerie, où Antoine Fremaux et Cyrille Buttelet lui avaient tenu compagnie jusqu'à l'arrivée des témoins de M. d'Argimel. L'entrevue terminée, ses amis lui avaient rendu compte de leur mandat. Retiré dans sa chambre, il ne s'était point couché. L'aube avait paru. Il éprouvait une affreuse tristesse. Puis il avait éteint la lampe. Il ne lui restait que le temps de se préparer : à huit heures et demie, le canot à pétrole, avec Antoine Fremaux et le docteur Hei-

necke, devait être au palais Aldramin, pour les conduire à Fusine...

Marcel souffrait. A la pensée de Juliette se mêlait une amertume atroce. Ainsi donc elle l'avait trahi. Elle avait parlé à Bernard d'Argimel, mais ce n'avait pas été pour se reprendre à lui, pour lui jeter le défi d'un autre amour. Elle lui avait parlé, mais sans doute en suppliante qui confesse sa faute et qui en demande l'oubli. Elle avait dû se traîner à ses genoux, s'avilir, s'accuser. A la vue du maître, elle était retombée sous le joug. Peut-être qu'elle s'était débattue, un instant, sous sa main tyrannique, à moins que, résignée et passive, elle n'eût accepté de nouveau, sans résistance et presque heureuse, le pardon et l'esclavage.

A l'image de cette Juliette vaincue, une sourde colère envahissait Marcel. Son pied heurta la boîte de pistolets. Dans un éclair rouge, il imagina les armes luisantes. D'Argimel roulait sanglant sur le sol. Une seconde fois, Marcel lui arrachait sa proie. Subitement, il s'attendrit. Pourquoi avait-il imposé à Juliette cette dangereuse épreuve? C'était à lui d'aller trouver d'Argimel. Mais tout à l'heure il réparerait sa faute... Et il considéra avec amour la longue boîte noire que Fremaux tapotait du bout de sa canne.

Un brusque coup de sifflet retentit. Le canot croisait une péotte chargée de planches. Une odeur

fraîche de bois scié se mêla à l'odeur de la machine. Le canot obliquait. On laissait sur la gauche la petite île de San Giorgio in Alga. Plus loin, des algues flottaient dans le chenal rétréci. Une terre basse et plate se montrait avec un groupe de maisons pauvres : c'était Fusine.

Cyrille Buttelet assura son monocle. Marcel continuait à réfléchir. Maintenant, ce n'était plus d'Argimel qu'il imaginait gisant, c'était lui-même. Cette terre, qu'il apercevait là-bas, il la sentirait rude à son dos quand il y serait allongé sans mouvement. Instinctivement, il tâta sa poitrine. La balle entrerait là, il éprouverait un choc, puis il tomberait. Mourir ! Il retira vivement sa main et, comme Buttelet et Fremaux l'observaient, il leur sourit.

Une singulière impression de douceur l'apaisa. De nouveau, il toucha sa poitrine. Son cœur battait d'un rythme régulier. Tout le sang s'en pourrait écouler que rien ne ferait qu'il n'eût palpité d'amour et de tendresse. Mourir! qu'importe, si l'on a vécu !...

Il regarda autour de lui. Fremaux et Buttelet causaient à voix basse. Heinecke avait abaissé ses lunettes et le soleil en faisait scintiller les verres. La brume se dissipait. La journée serait délicieuse, — sa dernière journée. Comme Venise eût été charmante dans cette douce et fine lumière! Il ferait bon sur les Zattere.

« Les Zattere! Les Zattere! » il se répéta plusieurs fois ce mot, mentalement. Juliette et lui l'avaient bien souvent redit. « Les Zattere! » Les syllabes sifflantes et sonores en murmuraient à son oreille : « Les Zattere!... » Et il revoyait la chambre où ils s'étaient aimés. Il se souvenait d'un jour, d'un certain jour où, en allant à leur rendez-vous, il avait rencontré sur un petit *rio*, un marchand de fruits. La barque était chargée de si beaux raisins qu'il en avait acheté un panier. Il le posait sur la table, quand Juliette était entrée, et elle avait couru à lui avec tant d'ardeur qu'elle avait failli renverser la corbeille. Ce n'était que plus tard, accoudée à l'oreiller, qu'elle l'avait remarquée. Pour aller y chercher une grappe, elle avait traversé la chambre qu'empourpraient alors les rayons du soleil couchant et tout son corps s'était teinté de la couleur de la lumière. Oh! qu'elle était belle ainsi, éclatante et voluptueuse, riant à la grappe qu'elle soulevait d'un geste lent, et comme dansante en sa nudité!

Marcel Renaudier frémit. Une rougeur brusque lui monta au visage. Le désir palpitait en lui, un furieux désir d'aimer et de vivre. Et ce désir, n'était-ce pas à Juliette qu'il le devait? Déjà ce matin de jadis, aux Aulnaies, elle lui avait fait signe, mais alors il n'avait pas compris; plus tard, il n'avait pas voulu comprendre, quand elle lui avait

apporté sa jeunesse et sa beauté. Mais, un jour, pourtant, il avait mordu au fruit merveilleux, et voici qu'il en était ivre à jamais. Son sang brûlait du philtre absorbé. Mourir? Allons donc! il appartenait à la vie.

Soudain il pensa à son père. La sévère et douloureuse figure de M. Renaudier se dessina dans son esprit. Quoi donc! c'était là ce que son fils avait fait de ses conseils! C'était en vain qu'il lui avait chuchoté si souvent à l'oreille : « Prends garde, abstiens-toi. Ne demande rien à l'existence. Reste à l'écart : elle n'a rien à t'offrir; ses roses sont épineuses et ses grappes donnent l'ivresse. » Et il n'avait pas cru la voix paternelle et il était maintenant comme les autres hommes. Il connaissait la colère, la jalousie, la haine. Tout à l'heure sa main se crisperait sur la poignée d'une arme et il essayerait de tuer. L'image de Juliette reparut. Nue et muette, elle était l'enjeu empourpré du combat proche.

Cependant le canot ralentissait sa marche. La lagune était de plus en plus encombrée d'algues. Elles formaient des îles flottantes à fleur d'eau, qui ondulaient mollement au passage. L'hélice stoppa. On arrivait. Le débarcadère dressait ses pilotis. Marcel Renaudier sauta à terre le premier. C'était un pauvre endroit. Quelques maisons misérables entouraient une sorte de gare où stationnait le tramway

à vapeur qui va à Padoue. La voiture commandée par Cyrille Buttelet était là. Le peintre parlait au cocher; Marcel regardait sur la lagune l'autre canot, qui amenait Bernard d'Argimel et ses témoins, et qui se hâtait vers le rivage. Fremaux frappa sur l'épaule de Marcel :

— Venez-vous, mon cher ? Nous partons.

Pendant que ses témoins et ceux de M. d'Argimel se concertaient, Marcel Renaudier se promenait devant la villa Foscari. Elle était située à un coude de la Brenta, dans ce pays plat, fertile, planté de vignes, coupé de canaux, peuplé de villages et de maisons, qu'est la campagne de Venise. Cette villa, jadis demeure patricienne de la puissante famille ducale dont elle gardait le nom, était un grand bâtiment carré en pierre. Les colonnes qui supportaient son fronton à la grecque reposaient sur une espèce de terrasse où l'on accédait par un double escalier extérieur dont il ne restait que les marches, car les rampes et les balustres étaient rompus... M. Ainsworth se proposait de faire restaurer cette maison abandonnée, où il passait parfois quelques jours dans une chambre qu'il y avait fait aménager. A côté, on avait construit une ferme que M. Ainsworth entretenait avec soin et qui contrastait avec la décrépitude de la villa. Celle-ci, en effet, était presque en ruines, certaines de ses fenê-

tres fermées par des planches. Tel quel, le lieu conservait une sorte de grandeur mélancolique. Marcel marchait doucement. De loin, un petit garçon qui faisait paître une chèvre l'observait curieusement. A l'angle de la maison, Cyrille Buttelet l'appela : il se dépêcha de rejoindre le peintre.

Cyrille Buttelet paraissait anxieux.

— Mon cher Marcel, voilà le moment... Oh! je suis sûr que tout ira bien, mais je ne pensais pas que votre séjour au palais Aldramin se terminerait ainsi... Et dire que c'est moi qui vous ai fait venir à Venise !...

Marcel lui saisit la main :

— Ne vous reprochez rien, cher monsieur Buttelet, j'ai été bienheureux auprès de vous, et, quoi qu'il arrive...

Derrière la villa s'étendait une large cour qui se continuait par une avenue bordée de vignes. Marcel Renaudier et Cyrille Buttelet s'y engagèrent. En passant, Marcel arracha à la vigne une de ses feuilles d'un pourpre sombre veinée d'un rouge plus vif. Il la fit tourner, un instant, entre ses doigts, puis la laissa tomber. Sur le sol, on eût dit une petite tache de sang. Buttelet, qui marchait derrière le jeune homme, fit instinctivement le signe en cornes qui conjure les mauvais présages, puis il

haussa les épaules : décidément, il devenait par trop Vénitien.

L'emplacement choisi était un vaste pré bordé de peupliers grêles. Les places avaient été tirées au sort par les témoins. M. d'Argimel était déjà à son poste. Marcel gagna le sien. Il empoigna la crosse du pistolet que lui tendait Fremaux. Il regardait son adversaire. C'était donc là, ce Bernard d'Argimel ! Marcel distinguait son nez hardi, sa barbe dure, son air impérieux. Il ne pensait à rien et n'éprouvait qu'un sentiment d'extrême fatigue. Ce pistolet était bien lourd.

La voix militaire de M. Aldurandi, qui dirigeait le combat, vibra dans le silence.

— Êtes-vous prêts ?

— Oui.

— Oui.

— Feu !... un, deux...

Marcel Renaudier perçut un sifflement bref et aigre et pressa la détente. M. d'Argimel porta la main à son cou. Les témoins et les médecins se précipitèrent. Il y eut un conciliabule, puis ils s'écartèrent, et Marcel revit M. d'Argimel debout. Fremaux, en lui remettant le second pistolet, lui murmurait à l'oreille des mots confus. Il y eut un silence. Une chèvre bêla.

— Êtes-vous prêts ? — cria la voix.

— Oui.

— Oui.

— Feu !...

En même temps que Marcel inclinait son arme, M. d'Argimel abaissait la sienne.

XXII

— Il y a un bateau pour Fusine, à neuf heures, n'est-ce pas ?

Le portier de l'hôtel ôta sa casquette. Mme de Valenton l'interrogeait d'un ton bref. Il répondit :

— Oui, madame, à neuf heures, de la Riva dei Schiavoni.

Il considérait la jeune femme avec étonnement : tout le monde allait donc à Fusine ! Le canot de l'hôtel venait de partir pour le même endroit... Il ajouta, en consultant sa montre :

— Si madame veut prendre le bateau, elle aura juste le temps. Je vais appeler une gondole.

Mme de Valenton, assise sur le coussin de cuir, déplia le papier qu'elle tenait serré dans sa main.

Tout à l'heure, dans sa chambre, elle avait entendu un léger frôlement. Sous la porte, quelqu'un glissait quelque chose. Elle avait sauté hors du lit sur lequel elle était couchée à demi vêtue, et elle avait ramassé ce feuillet. Il ne contenait que ces

mots griffonnés à la hâte, et d'une écriture de femme :

La rencontre a lieu ce matin, à la villa Foscari à Malcontenta. Prenez le bateau de neuf heures pour Fusine.

CONSUELO

Elle était restée un moment indécise, puis, comme dans un rêve, en achevant de s'habiller, elle s'apercevait dans la glace, boutonnant son manteau, épinglant son chapeau. Elle avait descendu l'escalier, parlé au portier ; elle était montée en gondole. Maintenant on longeait la Piazzetta. Elle cacha dans sa poche le message de l'inconnue. Qui donc l'avertissait ainsi ? Elle ne le savait pas, mais elle obéissait à l'ordre mystérieux, soumise à une sorte de nécessité obscure qui l'entraînait là-bas.

Le gondolier abordait au Pont de la Paille. Du doigt, il montra le ponton. Elle mit le pied sur le quai. Les dalles s'enfonçaient molles sous ses pas. Elle franchit la passerelle inclinée de l'embarcadère. A un guichet, on lui délivra un billet. Le bateau chauffait. Elle s'installa à l'écart. Le capitaine lui réclama son billet. Sans l'examiner, il le lui rendit.

— Fusine ?

Elle répondit : « Oui », de la tête.

Elle regardait devant elle, sans rien voir. Parfois le bateau sifflait, accostait, puis reprenait sa mar-

che poussive. Cela dura ainsi longtemps. Enfin le bruit de la machine cessa. Tous les passagers débarquaient. Le capitaine la salua. Elle lui dit :

— Malcontenta?

Il sourit et lui indiqua le tramway à vapeur dont les voitures s'alignaient à quelque distance et vers lesquelles se dirigeaient les quelques voyageurs qui venaient de descendre du bateau. Elle les suivit. Dans le compartiment où elle pénétra il n'y avait que deux hommes, qui causaient fort, et une femme avec un panier posé sur ses genoux. Au bout d'un moment, le train s'ébranla. Au premier arrêt, elle dit à la femme au panier :

— Malcontenta?

La femme au panier secoua la tête négativement, puis prononça une longue phrase en vénitien, et, voyant qu'elle n'était pas comprise, leva trois de ses doigts en l'air pour marquer le nombre des stations.

Le train s'éloignait avec un fracas de ferraille. Mme de Valenton se trouvait sur une route, bordée d'un fossé plein d'eau. Elle hésitait. Un timbre tinta : un bicycliste s'approchait. Il allait lentement. Elle lui cria :

— Villa Foscari?

Lestement, il sauta à terre. D'une main, il tenait le guidon nickelé; de l'autre, il lui désigna à travers les arbres un bâtiment carré que dominait

une grosse cheminée à turban; puis il posa la semelle sur la pédale, se mit en selle et disparut.

Dans la cour de la villa, deux voitures attendaient. Les cochers absents avaient attaché les chevaux à un platane. Des volailles picoraient çà et là. Un chien dormait au soleil, sur le seuil d'une vaste salle délabrée. Le sol y montrait encore quelques traces de pavage. Un large escalier offrait ses marches. A un palier, elle s'arrêta pour respirer.

Elle était arrivée dans une galerie aux murs couverts de fresques écaillées et à peu près indistinctes. Plusieurs portes donnaient sur cette galerie. Elles étaient toutes fermées, sauf une à gauche, qui était entrebâillée, et une à droite, qui était toute grande ouverte. Ce fut vers celle-là qu'elle se dirigea en longeant la muraille. Quand elle fut tout près, elle avança un peu la tête.

La pièce était spacieuse, avec un haut plafond et des murs décorés de masques et d'arabesques. Au dossier d'une chaise, des vêtements pendaient accrochés. Sur le pavé une ombre se dessinait de quelqu'un qu'elle n'apercevait pas. Haletante et angoissée, elle se retint au montant de la porte pour ne pas tomber, puis elle regarda de nouveau. Elle distinguait maintenant un lit sur lequel un homme se penchait, et, près du lit, dans un fauteuil, Cyrille Buttelet assis et qui pleurait.

Brusquement, elle se rejeta en arrière, en même temps qu'une lourde main s'abattait sur son épaule et l'entraînait. Elle eût crié de douleur, mais aucun son ne sortait de sa gorge et elle perdit conscience de ce qui se passait. Quand elle revint à elle, elle était dans une chambre pareille à celle qu'elle venait d'entrevoir, peinte des mêmes arabesques et des mêmes masques. Dans un coin, un gros tas de blé s'écroulait. Bernard d'Argimel était devant elle. Il était très pâle. Sa barbe paraissait plus noire, son nez plus grand. Lentement, il arrangeait un foulard noué à son cou. Elle le regardait faire comme hypnotisée par son geste. Il lui semblait que la main de Bernard, quand elle aurait fini de toucher l'étoffe, allait peser de nouveau sur son épaule. Et elle le considérait avec une stupeur craintive. Tout à coup il fixa les yeux sur elle :

— Mes compliments, ma chère ! Vous êtes bien matinale pour une personne qui est rentrée si tard, l'autre nuit... Je ne m'attendais guère à vous voir ici et je regrette la déception que je vous cause. Vous pensiez me trouver mort, mais je ne puis pas vous offrir ce plaisir. Cependant j'ai été bien maladroit ! Comment ai-je pu manquer de ma première balle ce galopin ?

En ricanant, il souleva le foulard qui cachait son cou bandé. Elle se taisait.

— Enfin ce qui est fait est fait, mais nous n'al-

lons pas rester là comme deux sots. Allons, faisons la paix, belle dame !

Elle recula. Une expression d'horreur contractait son visage. Ah ! cette fois, elle ne trahirait pas Marcel ! Elle se redressa en un sursaut de mépris et de haine.

Son regard rencontra celui de M. d'Argimel. Il était devenu blême de colère et de souffrance. Entre ses dents, il murmura :

— Eh bien, quoi ! Il vous a eue ; et je vous ai, moi !

Il avançait sur elle. Elle fit un pas en arrière : les grains de blé craquèrent sous ses talons. Il reprit brutalement, — sa voix résonnait, âpre et dure, dans le vide de la pièce :

— C'est moi qui puis baiser votre bouche, dénouer vos cheveux, faire de vous ce que je voudrai, tandis que lui...

Il l'avait saisie par le bras, et il la secouait rudement. L'étau de la lourde main broyait sa chair. Elle essayait de se débattre, mais la main serrait toujours plus fort et elle sentait que rien ne la délivrerait de cette étreinte. Le nom qu'elle aurait pu crier ne représentait plus qu'une ombre vaine. Est-ce que les fantômes peuvent nous défendre des vivants ? Qui donc, maintenant, pourrait l'arracher à Bernard ?

Soudain elle sentit qu'il l'avait lâchée. Dans le

cadre de la porte ouverte, deux messieurs se tenaient debout. L'un d'eux portait une boîte oblongue. A la vue de la jeune femme, ils hésitèrent et saluèrent.

M. d'Argimel les appela d'un geste.

— Entrez donc, messieurs !

Ils entrèrent. Il y eut un moment d'un silence terrible. Le cœur de Juliette palpita une dernière fois son dernier battement de révolte, mais, sous le regard tyrannique de Bernard, subjuguée, elle baissa les yeux, si défaite, si anéantie, si pâle, qu'il comprit qu'elle était vaincue définitivement, et, d'une voix calme, il prononça :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter le baron de Hohenheim et le commandant Aldurandi, mes témoins.

Les deux hommes s'inclinèrent. Elle ne répondit pas à leur salut. Elle n'était plus qu'une chose inerte et passive, sans volonté, sans défense, sans pensée, sans larmes, plus morte que celui qui agonisait à quelques pas d'elle...

— Nous venions vous dire, mon cher d'Argimel, que la voiture est prête, — expliqua M. de Hohenheim avec embarras.

Bernard d'Argimel se tourna vers Mme de Valenton :

— Vous entendez, madame ?

Ils sortirent tous les quatre dans la galerie. Elle

était déserte. Toutes les portes qui y donnaient étaient maintenant fermées.

M. d'Argimel disait au commandant Aldurandi :

— Mon amie, madame de Valenton, était un peu inquiète de l'issue de la rencontre, et elle est accourue aux nouvelles. Elle est rassurée maintenant... une simple éraflure... Demain il n'y paraîtra plus... Mais je ne sais comment elle a pu découvrir la villa Foscari...

Le commandant sourit, de ses belles dents blanches :

— Tout se sait, à Venise, cher monsieur, et il y faudrait, sur la Piazzetta, entre celle du Saint et celle du Lion, une troisième colonne avec l'effigie de l'indiscret Argus... C'est pourquoi je vous conseillerais de ne pas trop vous attarder chez nous. Il y a un train pour Milan vers trois heures...

XXIII

Le maître d'hôtel emportait sur un plateau le café et les liqueurs. A la lueur d'une grosse lampe électrique, basse et voilée, M. de Valenton, renversé dans un fauteuil, feuilletait des journaux illustrés.

Parfois, M. de Valenton levait les yeux, pour considérer Bernard d'Argimel, qui se promenait de long en large.

Brusquement, M. d'Argimel s'arrêta :

— Vous dormez, Juliette ?

A la voix impérieuse, elle frissonna, tremblante et domptée, regardant M. de Valenton, qui s'absorbait dans sa lecture... M. d'Argimel s'était remis à marcher. M. de Valenton ferma son *magazine*.

— C'est assez amusant, ce « Paris partout ».

Il plaça la brochure sur la table et il reprit :

— Il y a de tout, là-dedans... A propos on y annonce que Cyrille Buttelet ne passera pas l'hi-

ver à Paris et que, de Venise, il ira à Gênes s'embarquer pour un long voyage en Egypte... Mais cette lampe vous incommode Juliette...

Il pencha l'abat-jour. La lumière déplacée éclairait sur la console la petite Bacchante de Clodion. Svelte et dansante, en son argile vineuse et sanguine, Juliette la contemplait en silence. Elle pensait aux Aulnaies, à ce matin où elle avait réveillé Marcel Renaudier; elle pensait au jardin de la Giudecca et à ses corbeilles aux fruits de pierre, elle pensait aux Zattere et à cette chambre où, un jour de rouge soleil, ils avaient mangé du raisin vermeil... La petite statuette lui apparaissait toute pourprée, comme si elle l'eût vue à travers un voile de sang... Et elle demeurait immobile, mordant sur ses lèvres le sanglot secret qui la faisait trembler.

M. d'Argimel marchait toujours. Son pas était devenu plus brusque. Il semblait écraser quelque chose sous son talon. Le bruit mat en retentissait au cœur de Juliette, — si lourd dans sa poitrine, lourd comme un de ces fruits de pierre de la Giudecca, lourd comme une chose morte !

— Vous devriez vous reposer. Vous savez que nous allons demain rendre visite à votre père à la Corraterie.

M. de Valenton acquiesça d'un signe de tête, puis il ajouta :

— Bernard a raison... il faut vous ménager, ma chère enfant.

Elle se leva péniblement.

— C'est vrai. Je suis un peu lasse.

Les deux hommes restèrent seuls.

Lorsque la porte se fut refermée sur Bernard d'Argimel, qui allait achever sa soirée au cercle, M. de Valenton soupira. Il avait vieilli. A pas lents il fit quelques tours dans la pièce vide, s'arrêta un instant devant la statuette d'argile, puis, avec un geste de résignation, il se dirigea vers les rayons de la bibliothèque. Sur l'un d'eux il prit un volume. C'était *l'Homme et la Vie*, de Paul Renaudier, et, le livre sous le bras, il monta se coucher.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq avril mil neuf cent sept

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE